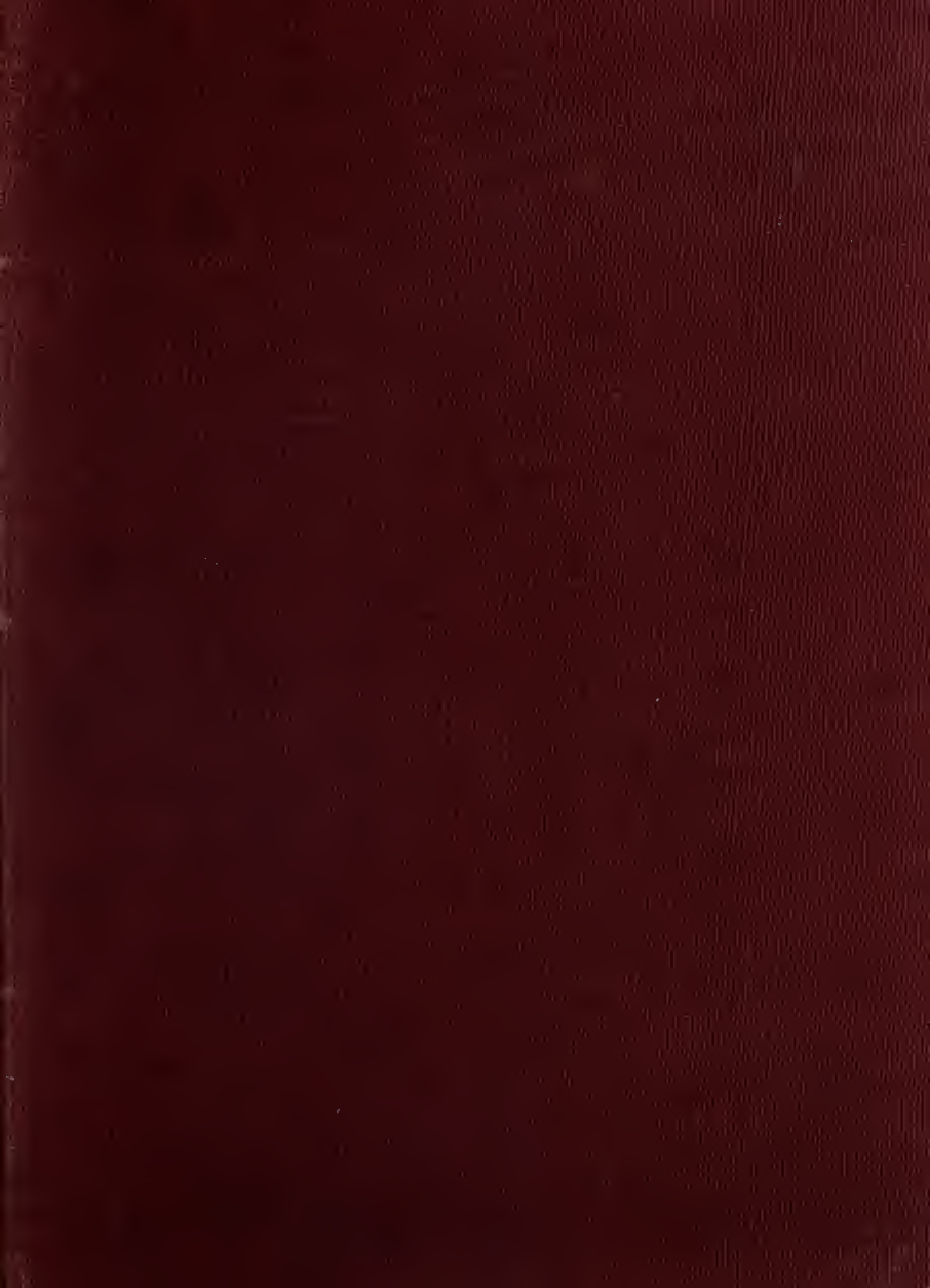


SCULPTURES

DE

SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA

DANS LE GUATÉMALA

AVEC UNE RELATION DE VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

ET SUR

LES COTES OCCIDENTALES DE L'AMÉRIQUE DU SUD

PAR

S. HABEL, M. D.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

J. POINTET

AVERTISSEMENT

En 1862, obéissant à une idée qui le possédait depuis longtemps, le docteur Habel abandonna la carrière médicale, pour entreprendre, à ses frais, un voyage d'exploration dans l'Amérique Centrale et les États du nord-ouest de l'Amérique du Sud. Pendant les sept années qu'il consacra à ces explorations, il réunit d'importantes collections d'histoire naturelle et des notes sur la météorologie, la topographie, la géologie et l'archéologie.

Le mémoire que nous publions se compose d'un court récit des recherches ethnographiques et archéologiques du docteur Habel et de la description minutieuse d'un groupe de sculptures qu'il découvrit à Santa Lucia Cosumalwhuapa, petite ville du département d'Escuintla, dans le Guatémala, située au pied du volcan Del Fuego, à la naissance de la série de collines qui s'étendent de la chaîne des montagnes à la côte du Pacifique. La variété de l'ornementation, l'habileté de l'exécution et le degré de perfection qui se révèlent dans le dessin de ces bas-reliefs, joints à ce qu'on ne connaissait jusqu'à ce jour presque aucun monument sculpté dans la région du versant sud des Sierras, ont décidé le Smithsonian Institution à publier le mémoire du docteur Habel dans ses *Contributions to Knowledge.* Plus tard ces pierres furent visitées par le docteur A. Bastian qui en fit l'acquisition pour le Musée de Berlin.

L'auteur fut invité à se rendre à Washington, où un appartement lui fut préparé dans les bâtiments de l'Institution, et il put faire reproduire ses dessins par un artiste, qui travailla constamment sous sa direction et d'après ses conseils. Les frais de préparation du manuscrit et des planches, ainsi que ceux de l'impression ont été supportés par le Smithsonian Institution. La publication de cet ouvrage fut approuvée par plusieurs des principaux archéologues de l'Amérique, et, dans le rapport qu'il fit à ce sujet, M. le professeur W. D. Whitney dit : « Ce mémoire me paraît s'écarter heureusement par sa brièveté et sa simplicité de la façon pompeuse et orgueilleuse avec laquelle ces sujets sont ordinairement traités. On peut ne pas approuver toutes les conclusions que l'auteur en tire, mais cela a peu d'importance. Deux personnes peuvent-elles jamais arriver exactement à la même conclusion ? Autant que j'en puis juger, l'Institution aura satisfaction et gloire à publier ce document d'archéologie américaine. »

L'Institution doit des remerciements à M le professeur Otis T. Mason qui a revu le manuscrit et corrigé les épreuves de cet ouvrage.

JOSEPH HENRY,

SECRÉTAIRE DE LA SMITHSONIAN INSTITUTION.

Washington D. C. Février 1878.

PRÉFACE

Sous le patronage du Smithsonian Institution, je publie dans ce mémoire la partie ethnographique et archéologique des recherches auxquelles je me suis livré pendant plus de sept ans dans l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud. Ces travaux m'ont permis de contempler la nature dans la grandeur de sa simplicité, mais ils n'ont pas été exempts de peines ; non seulement j'ai eu à lutter contre les difficultés inhérentes à la nature des régions que je traversais, mais encore j'ai fait la triste expérience de la méchanceté des hommes, mes frères.

La partie la plus intéressante de ce livre est sans contredit la description des sculptures découvertes à Santa Lucia Cosumalwhuapa, qui indiquent l'antique existence, sur le versant sud des montagnes, d'un peuple arrivé à un degré élevé dans la civilisation, les arts et la religion, ainsi que le prouvent surabondamment les dessins de leurs bas-reliefs. A la demande de l'Institution, j'y ai joint une courte description des pays que j'ai traversés, en tant que cela était nécessaire pour l'explication des faits archéologiques et ethnographiques que je rapporte.

Que le lecteur qui juge mon œuvre ne me reproche pas les lacunes de ce

travail, je ne les vois que trop moi-même, mais qu'il établisse son jugement d'après ce que je lui présente dans ces pages.

Je me suis efforcé d'orthographier les noms indigènes comme ils se prononcent. A cette fin, j'ai fait usage de l'orthographe allemande pour les sons qui ne sont représentés en espagnol par aucun caractère alphabétique, comme par exemple, le son *u* ou le *sh* anglais. Je préviens, chaque fois que j'emploie l'orthographe allemande; dans tous les autres cas, les mots sont orthographiés d'après la prononciation espagnole.

S. HABEL M. D.

1er mars 1878.

SCULPTURES

DE

SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA

PREMIÈRE PARTIE

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES ET ETHNOLOGIQUES

Je quittai New-York, en avril 1862, pour me rendre à Aspinwall (Colombie), et je passai dix mois dans l'Isthme, consacrant mon temps à des observations météorologiques et autres, et à réunir des collections.

De Panama, je me dirigeai, par San José, sur la cité de Guatémala, où j'établis mon quartier général. De ce point je fis quatre excursions afin de traverser la contrée dans diverses directions.

I

PREMIÈRE EXCURSION. — DE GUATÉMALA A SALINAS ET A COBAN

Ma première excursion fut dirigée vers cette région inexplorée qui s'étend au nord de la province de Vera-Paz, et que l'on disait habitée par les Lacandones, tribu que les Européens n'ont jamais soumise. D'après une croyance générale, mentionnée dans les *Incidents of Travel in Central*

America de Stephen, je devais y rencontrer une grande cité habitée, aujourd'hui encore, par les aborigènes. Je me proposais, après avoir atteint Salinas point extrême de la province de Vera-Paz, de m'embarquer sur la rivière Chixoy, de la descendre jusqu'au pays des Lacandones, et de là, entrant dans la rivière Usumasinta, de pousser jusqu'à la « Laguna de Los Terminos », partie de la baie de Campêche.

Je pris la route de Rabinal, ville dans le voisinage de laquelle se trouvent les ruines de deux cités. L'une d'elles n'est pas à plus de trois mille de distance de cette ville, et cependant je préférai visiter l'autre, plus éloignée, qu'on m'avait dit être plus intéressante comme ruines. Située dans la direction du nord-est, à neuf milles de Rabinal, elle occupe le sommet de trois collines. Celle que je visitai est couverte de nombreux édifices, dont quelques uns assez bien conservés. J'ai dessiné le plus remarquable. Sa base a cent pieds de long sur trente de large; son aire est exhaussée de quatre degrés au-dessus du sol et les murs qui s'élèvent sur elle ont environ six pieds de hauteur. L'édifice semble avoir dix portes dont quatre sur la façade, quatre sur le derrière et une à chaque extrémité. A l'intérieur il mesure dix-huit pieds de large et près de quatre-vingt-dix pieds de longueur. Toutes les constructions étaient de forme rectangulaire et bâties avec des plaques minces de mica-gneiss placées à plat comme des briques et assemblées par un mortier de chaux et de sable. La chaux ne forme pas une masse homogène, elle est granuleuse et certains granules ont la grosseur d'un pois. Les murs avaient été enduits de plâtre à l'extérieur et à l'intérieur. Il y avait là un souterrain quadrangulaire entouré de murs, dont je ne me hasarde pas à déterminer l'usage. Sur le flanc de la colline je trouvai beaucoup de têtes de flèches en obsidienne et d'autres objets de même matière qui peuvent avoir servi de pointes de lances ou de lames de couteaux ; la plupart étaient brisés, mais il y en avait encore beaucoup d'intacts. Outre ces instruments en obsidienne, je découvris deux pierres à écraser le maïs pour faire les *tortillas* ; une de ces pierres était bien conservée et d'un travail plus parfait que celles qu'on emploie aujourd'hui. Elles diffèrent de celles dont on se sert maintenant en ce qu'elles présentent une courbure longitudinale, tandis que les modernes sont plates. Je vis aussi une quantité de fragments de poterie qui ne m'ont pas paru être en argile cuite, mais bien d'une sorte de terre pierreuse (car

la surface de la cassure était de couleur brune) et contenait beaucoup de mica.

Sur la pente de la colline on voyait en différentes places les restes d'un mur dont je ne puis comprendre l'usage, à moins que ce ne fût une fortification. La colline est formée d'une espèce de granit composé de quartz, de feldspath, et d'auget en place de mica ; son sol est complètement aride, sans une seule source; mais on distingue les traces des torrents qui la sillonnent au temps des pluies. Le ruisseau le plus voisin est à une grande distance.

A Rabinal j'observai le mode primitif de l'échange. La plus petite monnaie courante est le *cuartillo*, c'est-à dire un quart de *réal* ou 3 1/8 cents et on emploie divers objets comme subdivision du cuartillo, c'est-à-dire le *quinto* ou cinquième partie du cuartillo. Généralement on accepte cinq fèves de cacao pour un *quinto* ; au cacao on peut substituer une certaine quantité de poivre rouge *(ajé)*, quelques poireaux, du sel, ou bien un morceau de savon. Ces échanges se pratiquent presque partout à la campagne, où les produits sont à bon marché, et même dans les villes, quoique cependant à un moindre degré, à cause de l'élévation du prix de tous les objets qui rend moins nécessaire la monnaie inférieure à un cuartillo.

Quittant Rabinal je gagnai d'abord la cité de Salamá, capitale du département de Baja (Basa Vera-Paz). Dans cette ville et ses environs, il se parle, à ce qu'on m'a dit, une sorte de langage mexicain; mais il m'a été impossible de m'en procurer un vocabulaire. Je passai ensuite par le village de Taltic remarquable, à ce que j'ai appris, sous ce point de vue que la langue de ses habitants n'est parlée que là et dans quatre villages des environs.

Je me dirigeai ensuite sur le village de Santa-Cruz où je m'arrêtai pour la nuit. Dans cet endroit la municipalité eut moins de peine à déchiffrer la lettre de recommandation du Corrégidor de la province, par suite de la présence du secrétaire, tandis qu'à Taltic ce fonctionnaire étant absent et aucun des membres du conseil de la commune ne sachant lire, il fallut envoyer chercher le curé pour lire la lettre.

Le secrétaire, qui est aussi le maître d'école, fut très courtois et me reçut bien, poussant même l'hospitalité jusqu'à m'offrir un bol de lait, grand luxe dans presque toute l'Amérique centrale. Le salaire de sa double fonction monte à six dollars par mois, exactement le gage que gagne le commun des

ouvriers, avec cette différence que l'ouvrier est nourri et que le maître d'école doit s'entretenir lui-même. Il est vrai que les talents requis d'un maître d'école de village, au Guatémala, ne sont pas très étendus, ni sa tâche bien difficile, vu qu'on ne se sert pas de livres. Sa charge consiste à écouter le peu d'enfants qui fréquentent l'école, et dans certains villages leur nombre ne dépasse pas la douzaine, lire et réciter comme des perroquets les proclamations que la municipalité reçoit du gouvernement. Je fus également bien traité par presque tous les maîtres d'école des villages du Guatémala avec lesquels je me trouvai en relation.

Le long des routes de la province de Vera-Paz, et sur certaines routes des autres Républiques de l'Amérique centrale s'élèvent, tous les quelques milles, des ranchos pour la commodité des voyageurs. Ces ranchos consistent en un toit supporté par six poteaux plantés en terre. Dans la partie septentrionale de cette province, appelée Alta Vera-Paz, qui forme la frontière de l'État et longe ce territoire franc qu'on croit habité par les Lacandones, la population est très clairsemée. Les morts, dans cette région, sont enterrés dans des bâtiments rectangulaires, ayant la forme de chapelles, qu'on appelle *Eremitas*. A l'intérieur, à l'un des bouts, se dresse un autel, c'est-à-dire, une table grossière couverte de quelque étoffe de coton. Là-dessus on place une image de bois représentant un saint ou une croix, avec d'autres croix plus petites et de différentes dimensions de chaque côté. Toutes sont enveloppées de quelque étoffe de coton blanc ou de couleur et ornées de fleurs, la plupart du temps fanées. Le long du côté de l'édifice se trouvent des planches reposant sur des pierres et formant des bancs d'environ deux pieds de hauteur. Chose assez étrange d'après nos idées, les voyageurs utilisent ces *Eremitas*, ainsi que je l'ai fait souvent moi-même, comme lieu de repos, surtout pour passer la nuit, en raison de ce que l'épaisseur des murs en fait d'excellents abris contre les orages. Le banc placé le long du mur sert de lit. Ces gens à demi civilisés dorment sans aucun scrupule dans le lieu où reposent les morts, tandis que dans les nations civilisées on trouverait peu de personnes qui consentiraient à passer une nuit dans un cimetière.

C'est sur la rivière nommée Chua que je vis le premier pont suspendu indigène. Il était fait de lianes avec trois petits troncs d'arbres pour tablier. Ces arbres sont attachés ensemble avec des lianes minces et suspendus des

deux côtés par des câbles de lianes plus solides entrelacées de fortes tiges sarmenteuses et fixées à des arbres sur chaque bord de la rivière. Le pont oscille de telle façon qu'une seule personne peut y passer a la fois.

Quand j'arrivai à Salinas, qui tire son nom de sources salées abondantes dont on fait bouillir l'eau pour récolter le sel, je ne trouvai ni bateau pour continuer mon expédition, ni hommes pour m'accompagner, malgré ce qu'on m'avait promis à Guatémala. J'attendis en vain tout un mois l'arrivée de quelques Lacandones qui, à ce qu'on dit, viennent chaque année avec un ou deux bateaux pour chercher du sel. S'ils étaient venus, j'avais l'intention de partir avec eux; mais, comme d'habitude, cette histoire n'était qu'un conte et je fus obligé de renoncer à mon expédition, au moins pour cette fois.

Mon séjour à Salinas ne fut pas sans quelques bons résultats. Je me familiarisai avec une contrée et des indigènes qui n'avaient jamais été visités avant moi.

La municipalité de Coban réclame la propriété de ces sources salées qui sont affermées. Le fermier me dit, qu'en employant seulement une faible quantité d'eau, il faisait chaque jour 2.500 livres de sel, tandis qu'en utilisant toute l'eau il pourrait produire 100.000 livres de sel. Au début de la fabrication du sel dans cet endroit, le fermage était de 80 dollars par an; plus tard il s'éleva à 1.000 dollars, et au moment de ma visite, le fermier avait un bail de quatre ans à 500 dollars par an. Par les termes de son bail, il a le privilège de pouvoir prendre de force dans les bourgades des environs autant d'ouvriers qu'il lui en faut. Ces ouvriers sont forcés de travailler aux salines pendant un mois; mais comme le pays est peu peuplé, chaque travailleur est obligé de revenir après trois ou quatre mois de repos. Le gage d'un ouvrier ordinaire est de 14 réaux (1,75 dollar; francs 8,75) par mois, et celui de l'homme de cuve de 20 réaux (2,50 dollars; francs 12,50). De plus, ces deux catégories de travailleurs reçoivent deux repas par jour, consistant chacun en cinq tortillas et quelques fèves cuites à l'eau. Les employés travaillent tous les jours, sans exception, depuis le lever du soleil jusqu'à neuf heures du soir. Ce labeur incessant, sans aucun repos, joint au régime absolument végétal rend malades le plus grand nombre des hommes. Ils sont atteints d'hydropisie des jambes et souvent de tout le corps.

Pendant mon séjour, mon fusil fournit de temps en temps de viande fraîche,

ce qui est très rare à Salinas, la table des commis, au nombre de quatre, à laquelle j'avais une place. Nous eûmes de cette façon deux dindons du Mexique *(curasoes)*, un macaw, un singe, et une fois je tuai d'un coup de fusil un serpent, long de six pieds six pouces, dont la chair fut très appréciée, car elle valait celle d'une volaille. Le légume le plus délicieux qu'on mange dans cette région se nomme *Paterna*, jeune pousse, cuite à l'eau, de deux espèces de palmiers. Cela surpasse comme délicatesse et tendreté tous les légumes qui me sont connus. Il y avait aussi une espèce de champignon grisâtre poussant sur le bois vermoulu, plus tendre et d'un goût plus fin que le mousseron.

L'alimentation habituelle de tous les habitants, sans aucune distinction, de la République de Guatémala et de la plupart des États de l'Amérique Centrale consiste en fèves bouillies et en tortillas. Ces deux sortes de mets composent presque exclusivement la nourriture des gens de la campagne et de la classe ouvrière ; par exception on y ajoute un peu de viande séchée, un morceau de fromage, ou un œuf frit. La préparation des fèves varie suivant les classes du peuple ; les pauvres les font simplement bouillir dans de l'eau sans y rien ajouter, pas même du sel, tandis que les gens plus aisés les assaisonnent avec du sel et du lard ; ainsi préparées elles sont le plat de résistance de tout repas.

La préparation des tortillas est assez compliquée. On fait bouillir du maïs écossé dans de l'eau additionnée d'un peu de chaux, vive ou éteinte, et de cendres de bois. La chaux est destinée à blanchir le maïs, les cendres de bois doivent faciliter la séparation de la pellicule et du grain. Quand le maïs est assez cuit on le porte au ruisseau et on le lave à plusieurs reprises pour le débarrasser des pellicules, de la chaux et des cendres. Ainsi nettoyé, on en met une certaine quantité sur une pierre fabriquée dans ce but, et on l'écrase. Une femme fait cette besogne à genoux. Écraser exprime mieux que moudre l'opération de réduire en pâte les grains tendres du maïs. Tandis que la femme écrase les grains, elle fait chauffer sur un feu de bois une casserole plate, dans laquelle elle met ensuite cuire une certaine quantité de maïs réduit en pâte et aplati avec la paume de la main. La même personne fait simultanément les deux opérations du broyage et de la cuisson ; les tortillas cuites sont placées sur une partie de la casserole moins exposée au feu, ou bien

mises dans une corbeille, ou *huacal*, enveloppées dans un morceau d'étoffe pour les tenir chaudes, car on ne les mange jamais froides, et si l'on en a préparé plus qu'on ne pouvait en consommer en une fois, on les réchauffe avant de les servir. Cependant, ceci ne se fait qu'en voyage ; autrement on en prépare de fraîches avant chacun des deux repas quotidiens. Habituellement on n'ajoute ni sel ni autre assaisonnement aux tortillas. C'est un fait de haut intérêt physiologique qui prouve combien est erronée la croyance générale, partagée aussi par la plupart des physiologistes, que le sel est un condiment indispensable au maintien d'une bonne santé.

A l'occasion des fêtes on prépare une sorte de mets, appelé *tamal*, qui consiste en un morceau de viande (ordinairement du porc) placé au milieu d'une certaine quantité de pâte de tortillas, de la dimension d'un pudding et que l'on aplatit en lui donnant la forme d'une main. On l'enveloppe alors dans une feuille de bananier, ficelée avec une corde faite d'une fibre de la feuille, et on le fait cuire à l'eau bouillante, une fois cuit, on le mange chaud.

Chez les indigènes on fait circuler de l'eau avant chaque repas. Les femmes ne mangent jamais avec les hommes, mais habituellement près du feu quand les hommes ont fini. On passe de l'eau pour se laver les mains car les doigts doivent tenir lieu de nos couverts, qui ne sont pas nécessaires puisqu'on emploie de petits morceaux de tortillas, pliés en forme d'écope, en guise de cuillère ou de fourchette pour manger les fèves bouillies ou les œufs frits. Le couteau non plus n'est pas nécessaire, la viande, si on en mange, sortant de la marmite en petits morceaux qu'on divise facilement avec les doigts. Il n'y a ni table ni chaises dans les maisons indigènes, le panier ou *huacal* qui renferme les tortillas enveloppées dans une serviette se pose sur le sol et les hommes s'asseoient tout autour sur de petites billes de bois. La mère de famille fait les parts de fèves, avec ou sans addition, et les tend aux hommes dans de petits huacals. Chacun se sert lui-même de tortillas.

A la fin de chaque repas on passe de nouveau de l'eau fraîche, pour se rincer la bouche et se laver les dents.

Les indigènes ne boivent jamais d'eau fraîche ; ils emploient comme boisson pendant et entre les repas le chocolat ou le *pinol*, dont je vais parler tout à l'heure.

Les habitants, non seulement du Guatémala, mais aussi des autres parties de l'Amérique centrale, se déshabillent entièrement avant de se mettre au lit. Tout le monde en fait autant, pauvres et riches, du moins ceux de ces derniers qui habitent la campagne. Je ne sais si dans les cités les classes aisées ont la même coutume, mais ce sont des propriétaires d'haciendas qui m'ont les premiers affirmé ce fait. Ils donnent pour raison de cet usage le désir d'échapper aux puces qui, se cachant dans les plis de n'importe quel vêtement, seraient plus difficile à découvrir et partant plus désagréables.

Tout le sel que produit Salinas est enlevé à dos, ou sur la tête, d'hommes qui viennent le chercher (quelques-uns de très grandes distances) et le vendent chez eux, ou dans un marché *ad hoc*. Au Guatémala, à l'exception du grain, des légumes, et du sucre, qui sont transportés par des bêtes de somme, tout se porte sur la tête des hommes, vu qu'il n'y a pas de route à voitures de quelque longueur, sauf celle qui conduit du port à la capitale. Les objets à transporter sont disposés en un paquet plus haut que large et retenus par un filet appelé *red*. Derrière ce paquet, près de la base, s'attache une courroie de cuir non tannée, dont les deux bouts se fixent à une autre courroie, appelée *tapal*, de la dimension et de la forme d'une grande main. Le fardeau est placé sur une pierre, ou sur quelque autre objet un peu haut, l'homme, se baisse, pose le tapal sur le sommet de sa tête et soulevant son fardeau part en trottant. Quand un père de famille fait un voyage et qu'il a des bagages à porter, sa femme, ou un de ses enfants, l'accompagne pour porter ses provisions. Le porteur de profession se dispense de cette compagnie et attache ses provisions au dessus de sa charge. La plupart du temps sa provision se compose de tortillas et de quelque peu de poivre pour assaisonnement ; à cela il ajoute parfois quelques fèves bouillies. Les porteurs emportent toujours avec eux, dans un petit sac, une mixture de maïs grillé et de cassonade rapée *(dulce)*. Une poignée de ce mélange jetée dans de l'eau chaude constitue leur seul breuvage, car jamais ils ne touchent à l'eau fraîche, et tout ce qu'ils boivent doit être chaud. Pour préparer cette boisson ils portent tous un petit pot de fer. Tous ces objets se mettent dans un sac de filet, appelé *matate*.

De distance en distance le long des routes se rencontrent des abris où les porteurs se reposent pendant le jour et s'arrêtent à la nuit. Ces abris sont

ordinairement proches d'un ruisseau, quand il y en a un sur la route, ou d'un *rancho*; on y trouve toujours quelques morceaux de bois, restes du foyer des voyageurs précédents, qui servent à faire le feu et à préparer la boisson *(pinol)*.

La charge ordinaire d'un homme est de quatre à cinq *arrobas*, l'*arroba* étant fixé légalement à 25 livres. Parfois, quand la distance n'est pas trop grande, un homme porte beaucoup plus.

Pour protéger sa charge contre la pluie, tout porteur est muni d'une sorte de bâche *(soyacal)* faite de petites feuilles de palmier assemblées de façon à se recouvrir l'une l'autre et à former un cône bas à large base. Cette bâche, roulée et attachée d'un côté de la charge, est l'indice de la nationalité de son propriétaire; à première vue elle le fait reconnaître pour un habitant du Guatémala lorsqu'il vient dans les états voisins.

Cette manière de porter les fardeaux est incontestablement la cause de la façon dont les hommes se coiffent; leurs cheveux sont coupés courts sur le front et le sommet de la tète, mais assez longs par derrière. La même mode se remarque chez les Hanaks qui habitent la pleine fertile de la Moravie centrale. Le sommet de la tête d'un porteur de profession devient à peu près chauve.

Un autre résultat de mon voyage à Salinas fut la découverte, dans le voisinage, de vestiges de l'ancienne population, c'est-à-dire une pyramide construite de blocs de pierre carrés. Dans le voisinage immédiat de la fabrique de sel, il existe un amas de fragments de poteries. On ne peut imaginer les causes de pareilles accumulations, quoique cependant j'en aie trouvé de semblables dans l'Amérique du Sud. Je réunis aussi à Salinas un vocabulaire de la langue Egkschi, qui est apparentée au Quiché. Une de ses particularités est la fréquence de l'emploi de l'R et du son guttural *gk*.

Un dernier résultat de mon voyage dans ce pays, fut la rectification de la croyance erronée à l'existence d'une cité habitée par des aborigènes. En traversant la Sierra Madre, des sommets de laquelle on prétend que cette cité peut s'apercevoir, je pus m'assurer de son altitude, qui cependant n'est pas suffisante pour permettre de voir cette cité si réellement elle existait à la distance indiquée. Je suis également arrivé à la solution d'un autre problème, c'est-à-dire, celui qui concerne l'existence des Lacandones ou d'une autre

tribu aborigène quelconque dans ce territoire, immédiatement au nord du Guatémala. Une étude impartiale de tous les récits existant au sujet de ces tribus, et ma propre expérience, me forcent à conclure que ni les Lacandones, ni aucune autre tribu n'habitent ces territoires. Ne pouvant arriver chez les Lacandones par Salinas, je résolus de traverser la contrée en me dirigeant sur Peten, d'où, à ce qu'on me dit, je pourrais atteindre leur territoire. Mais je renonçai à cette tentative à cause de l'inondation de la plaine, que je devais traverser pendant la saison pluvieuse (elle avait déjà commencée), et je me résignai à rentrer à Guatémala. Profitant de ce que l'un des *mayor domos* allait faire sa tournée mensuelle dans les fermes, pour se procurer une nouvelle équipe de travailleurs pour le mois suivant, et que le charpentier nègre, qui avait travaillé à Salinas, retournait chez lui à Coban, je me joignis à eux. Je devais revenir comme j'étais venu, à pied; car la plus grande partie du sentier qui mène de Coban à Salinas ne peut pas se faire à cheval, et le piéton lui-même est obligé d'être toujours sur ses gardes pour s'en tirer sain et sauf. En deux points où le sentier franchit les éperons de la chaîne de montagnes de Voloneb, on a placé une échelle faite d'un arbre noueux pour faciliter l'ascension du rocher.

Notre groupe était tout ce qu'il y a de plus intéressant; chacun de ses membres représentait une race différente. La race blanche était personnifiée en ma propre personne; l'africaine par le charpentier; l'américaine par l'homme qui portait mon bagage. Le Mayor domo était un métis de blanc et d'américain.

A une faible distance du sentier, dans une hutte où nous nous reposâmes, je vis une femme allaiter son fils, âgé de cinq ans.

L'Alcade du hameau de Jaschkanal (orthographe allemande) avait, devant sa porte, un arbre dont la récolte lui rapportait cinq dollars par an. En réalité c'étaient trois arbres réunis; leurs branches entrelacées leur donnaient l'aspect d'un seul arbre de la taille d'un poirier ordinaire L'un de ces arbres était un cacaoyer, dont la récolte produisait habituellement trois dollars; le second était un cacaoyer sauvage donnant des fruits de qualité inférieure; et enfin le troisième un calebassier. Ce seul exemple aurait dû suffir pour démontrer à cet homme le profit qu'il y aurait pour lui à posséder un plus grand nombre de cacaoyers; pourtant il n'en plantait pas, quoiqu'ils ne

demandent aucun soin, excepté de les garantir du soleil pendant leur première poussée.

Je me dirigeai sur San Pedro de Carcha, la plus grande ville exclusivement indienne du Guatémala ; on dit qu'elle compte 30.000 habitants. La plus grande partie des gens appartenant à cette commune ne vivent pas dans la ville, mais au milieu de leurs *milpas* ou champs de maïs, où ils cultivent aussi les fèves et parfois d'autres légumes, tels que les pumpkins, etc., et qu'ils plantent d'arbres à fruits ou de bananiers. Beaucoup de ces champs sont éloignés de quelques milles de la demeure de leur propriétaire, qui s'y établit pendant l'année entière ou pendant sa plus grande partie, depuis le moment des semailles jusqu'à la moisson, et ne vient à la ville qu'à l'occasion des fêtes. Cette propension à vivre séparé de toute société est générale dans toute l'Amérique Centrale.

San Pedro de Carcha est la plus riche paroisse du Guatémala. Le revenu annuel de l'évêque monte à 30.000 dollars. Cette place est toujours occupée par un moine dominicain qui ne prélève sur ce revenu qu'une faible somme pour son usage personnel, et passe le reste à son couvent. Ses paroissiens lui sont très attachés et ne lui donnent pas beaucoup de peine. Il n'en est pas de même avec la commune de Santa Catalina, ou Istawhuacan (orthographe allemande), la seconde ville pour l'étendue, la population et la richesse. Le revenu du curé de cette cité atteint 25.000 dollars ; mais son troupeau, qui probablement descend d'une autre tribu, plus indocile que celui de San Pedro est toujours en difficultés avec son directeur spirituel, qui y reste rarement plus de deux ans.

J'allais à San Pedro de Carcha dans l'espoir de voir les livres aborigènes que possède cette ville. Après des séances répétées que le Conseil municipal employa à discuter l'opportunité de me laisser examiner ces livres, qui sont sous la garde d'un comité spécial, ma demande fut repoussée, quoiqu'elle eût été appuyée par le curé. La raison alléguée pour ce refus, était la crainte que quelque malheur ne frappât la cité, et réellement, c'était la peur de voir la ville s'engloutir dans le sol si on laissait voir ces livres.

La municipalité de Coban possède aussi quelques ouvrages en langue indigène, mais je me vis refuser leur examen pour les mêmes raisons oiseuses. On croit que ces livres, de même que ceux de San Pedro, ne renferment que

des renseignements topographiques se rapportant spécialement aux limites des territoires respectifs ; et la véritable raison qui fait refuser leur communication, c'est la crainte de perdre le droit de possession de certaines terres, qui jusqu'à présent ont été usurpées par la municipalité.

A environ trois lieues de Coban, près du village de San Juan, est une grotte qui, dit-on, renferme de belles stalactites et quelques idoles des anciens habitants. Je ne pus trouver personne qui consentît à explorer la grotte avec moi, sauf le curé de San Pedro; mais il mit pour condition à sa venue que le corrégidor de Coban nous accompagnerait avec une escorte de soldats, parce qu'il craignait que, sans cette précaution, le peuple nous empêchât de pénétrer dans la grotte, qu'ils respectent comme ayant été la demeure de leurs ancêtres. Le corrégidor s'excusa sous prétexte d'affaires urgentes, et je perdis la seule chance que j'avais de visiter la grotte.

En quittant Coban, je visitai quelques ruines d'anciens édifices situés sur une colline près de San Jéronimo ; mais on ne voit plus guère que les murs de fondations.

II

SECONDE EXCURSION. — DE GUATÉMALA AU CHIAPAS

Dans ma seconde excursion je me proposais de pénétrer dans le Mexique et de visiter les ruines archéologiques d'Ocosingo, dans l'état de Chiapas. J'avais à traverser la partie montagneuse du Guatémala connue sous le nom de Los Altos (les hautes terres), habitée par la population la plus industrieuse de cet État. Ils cultivent le grain (surtout le froment), la pomme de terre, les légumes et fournissent les diverses cités de la farine qu'ils produisent. Ils élèvent le bétail, surtout pour le lait. On ne trait les vaches qu'une fois par jour, le matin, et cela seulement pendant la saison des pluies, c'est-à-dire, celle pendant laquelle il y a quelques pâturages. Pendant la saison sèche le bétail a peine à se nourrir vu le manque de fourrage. Après chaque traite on permet aux vaches d'aller au bois avec leurs veaux. Le soir on

réunit les veaux et on les ramène à la ferme où ils sont placés dans un enclos pour la nuit. Le matin de bonne heure on conduit les vaches dans la cour pour les traire; quand une vache va être traite on laisse son veau teter une fois ou deux, puis on l'attache à l'une des jambes de devant de la mère pour donner à la vache la certitude de la présence de son petit et lui faire croire qu'il tette, tandis qu'en réalité on la trait. Il faut deux personnes pour cette opération, l'une pour traire et l'autre pour maintenir immobile la tête de la vache que, de plus, on a attachée. Avec le lait, qui n'est presque jamais écrémé, on fait un fromage consommé dans tout le pays.

Le principal produit de Los Altos est la laine. On élève beaucoup de moutons sur la plus grande partie des hauts plateaux, dont quelques-uns atteignent 9000 pieds au dessus du niveau de la mer. Certaines familles en ont jusqu'à quatre ou cinq cents. Il y en a de plusieurs variétés, les unes blanches, les autres noires, et beaucoup de ces dernières ont quatre cornes. Les propriétaires de moutons fabriquent eux-mêmes les objets de laine nécessaires à la famille. Le premier de ces articles, comme importance et quantité, est une sorte de couverture qui sert de manteau le jour et de couverture la nuit ; le second se compose de l'étoffe pour les vestes ; et le troisième sert d'étoffe douce pour les animaux de selle et les bêtes de somme. Ces objets s'emploient, non seulement dans toute la République de Guatémala, mais aussi dans les états voisins et on les exporte même dans l'Amérique du Sud.

Une des communes citées pour l'élevage des bestiaux, et que je visitai, est celle de Serchil, à 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Toute la population, qui habite dans des cabanes plus ou moins distantes les unes des autres, s'adonne au tissage. Ils ne savent pas encore construire des cheminées pour leurs cuisines, où cependant ils travaillent tout le jour. Par cette raison beaucoup d'entre eux sont malades des yeux, parce que la cuisine est toujours pleine de fumée, le feu étant entretenu tout le jour à cause de la froideur de l'air.

Comme production particulière à ces régions je citerai une variété très remarquable de maïs, dont les épis ont un pied de longueur et dix-huit rangs de gros grains d'un jaune pâle. Il mûrit à des hauteurs où le thermomètre ne marque pas plus de 70° Fahrenheit, et plus rapidement que

n'importe quelle autre variété. Sa tige verte contient tant de substance saccharine que les habitants la mâchent de la même façon que la canne à sucre dans les pays chauds. La valeur immense de ce maïs pour des pays où les variétés ordinaires ne mûrissent pas, et son importance comme plante fourragère me frappèrent tellement que je fis à ce sujet un rapport que j'envoyai au département de l'agriculture à Washington avec une petite quantité de cette plante.

L'industrie à Los Altos est entre les mains de la race métisse, connue sous le nom de *ladinos;* cependant la majorité des habitants sont des Indiens pur sang, et ils forment souvent des communes entières à l'exclusion de toute autre race. Ils sont tous beaucoup plus amoureux d'indépendance que dans les autres parties du Guatémala; dans les communautés indiennes ce sentiment se manifeste par la défiance et la haine qu'ils montrent pour les étrangers à toute occasion. Les ravages du choléra, par exemple, furent attribués à l'empoisonnement des sources par les étrangers, et quelques voyageurs anglais furent massacrés sous ce prétexte. J'ai eu souvent à souffrir de cette animosité.

Au village d'Atitlan, que je visitai tout exprès pour m'assurer si les eaux du lac avaient quelque déversoir, on me questionna sur mes projets, sans doute dans la crainte que je ne tire quelque profit de l'eau, ou que je la détériore d'une manière ou de l'autre. Les habitants du village, Indiens pur sang préludaient à la fête prochaine de Saint-Jacques, leur patron, par la danse des Maures en costume. Ce costume se composait d'une coiffure (turban, bonnet à plumes, ou couronne), d'un manteau court, presque toujours en soie, orné de paillettes, avec une imitation de tresses d'or suspendues aux épaules, d'un pantalon à franges, et d'une épée de Tolède qui se porte à la main. La danse, assez semblable à la polonaise, consiste en une promenade à la file et à pas mesurés sur le plancher d'un vaste édifice. La société se régalait de *chicha,* sorte de bière brassée avec du maïs et du chocolat. Cette danse, en grande faveur parmi la population indienne du Guatémala, s'exécute dans les grands villages à l'occasion de la célébration de la fête du Saint leur patron. Cette coutume vient sans doute des Espagnols.

Todos-Santos est un des villages les plus célèbres pour leur haine envers les étrangers. Tous ses habitants sont Indiens, à l'exception de deux tisse-

rands de race métisse. J'y fus pendu en effigie par les agents de police (alguacils). Selon l'habitude, je m'étais établi à l'hôtel de ville (cabildo) et, en vertu de la lettre de recommandation du gouvernement, les alguacils devaient pourvoir à mes besoins. Furieuse de cela la population pendit une de leurs planchettes officielles, longue de six pieds, arrondie par le haut, et portant une croix, et appela mon attention en la balançant et en criant « tata ».

Le village de Tacéna me donna la mesure de l'influence favorable que peut avoir sur les Indiens un homme de bien. Grâce aux efforts du curé il y avait dans ce village quatre écoles ; une d'elles était destinée à l'enseignement de la musique et les autres à celui de la couture. Il pouvait par ce moyen dire la messe avec accompagnement d'un orchestre jouant les œuvres de Mozart et autres grands compositeurs. Lui-même apprenait la charpenterie à deux jeunes garçons.

Pénétrant dans l'état de Chiapas j'avancai jusqu'à l'*hacienda* d'Espiritu Santo. Il me fallut attendre deux jours que le mayor domo, qui habitait la ferme avec sa femme et un vacher *(vaquero)* voulût bien me ramener à l'exploitation la plus rapprochée. L'hacienda d'Espiritu Santo possédait 1.500 têtes de bétail, et malgré ce nombre, il était impossible de s'y procurer une goutte de lait, du beurre ou du fromage. On s'y nourrissait de tortillas et de viande séchée au soleil; naturellement on n'y voyait pas la moindre trace de fruit quelconque. On élève le bétail dans le seul but de le vendre aux bouchers des villes lointaines du Guatémala. Pendant mon séjour ces gens me demandèrent quelle sorte de travail je pouvais faire, et ne purent croire que je fusse incapable même de couper un pantalon, ouvrage auquel la femme travaillait, et pour lequel elle eût aimé à avoir mon aide; autre mystère pour eux, je n'avais pas de marchandises à vendre dans ma valise.

Il y a peu de communes dans l'état de Chiapas ; presque tout le pays est divisé en grandes propriétés, où l'on élève exclusivement des animaux, bestiaux, chevaux et mules, dont le plus grand nombre, sinon la totalité s'exporte au Guatémala où on les estime comme étant supérieurement élevés. Sur l'une des autres propriétés, se trouve une petite ferme, dont les hommes doivent faire tous les travaux que l'on commande de faire, et sont, non pas propriétaires, mais seulement fermiers de la terre qu'ils occupent.

Convaincu de l'impossibilité où je me trouvais d'atteindre Ocosingo par

suite de l'état de trouble du pays, je me repliai sur l'hacienda de La Nueva, d'où j'étais parti tout d'abord, pour me procurer d'autres animaux et un guide qui me ramenât au Guatémala par un autre chemin. J'allai cette fois jusqu'à l'hacienda de Rincon Tigre, où mon guide, me quitta, dans la crainte d'être incorporé de force dans l'armée révolutionnaire dont je devais traverser le quartier général. Le propriétaire de l'hacienda eut l'obligeance de faire porter mon bagage, le lendemain, au village voisin, Agua-Sarca dans le Guatémala, quartier du général révolutionnaire, mais il ne voulut me céder ni cheval, ni mule, prétendant n'en pas avoir à vendre, quoique cependant il y en eut tout un troupeau en vue.

Le général m'offrit l'hospitalité au *cabildo* du petit village où il était cantonné. Son état-major se composait d'une demi-douzaine de jeunes gens; il s'était arrêté à Agua-Sarca pour réunir les hommes et les bêtes nécessaires à l'attaque qu'il projetait contre la capitale du Chiapas.

Les hommes s'occupaient activement à ferrer les chevaux et les mules, et à forger des lances, seule arme, ou à peu près, des simples soldats. Le général désirait vivement acheter mon fusil, mais il ne put payer le prix que je lui en demandai, c'est-à-dire, une bonne mule de selle; il n'en avait pas de reste. Avec les tortillas et les fèves, la chair de daim composait toute leur nourriture. Les daims abondent dans cette région. Ce fut là que, pour la première fois de ma vie, j'en vis un troupeau ; j'aurais pu m'approcher assez près pour les tuer à courte distance, ce que je ne fis pas.

Le lendemain matin nous quittâmes Agua-Sarca nous dirigeant de côtés différents; moi vers l'intérieur du Guatémala , le général, son état-major et sa troupe de vingt-huit hommes, tous montés, partant au son du bugle pour Ciudad Réal, où l'attendait un corps de cent quatre-vingts hommes. Avec cette petite armée il comptait s'emparer de San Cristobal, capitale du Chiapas, et plus tard j'appris qu'il avait réussi.

Plus loin je visitai les ruines de quelques antiques édifices dans la plaine de Whuerohuetenango (orthographe allemande) et aussi celles de Pabyaj, situées sur une colline près de Sajcap. Ces dernières étaient construites avec de minces plaques de mica-gneiss, posées en assises comme des briques, liées avec du mortier et enduites de plâtre, de la même façon que les ruines que j'avais vues près de Rabinal. On croit généralement qu'un passage sou-

terrain réunit ces édifices à l'ancien palais de Quiché. On me signala l'existence de murs d'église à une distance d'environ trente milles; je n'y allai pas pensant que ce devaient être les ruines d'une construction moderne.

Le frère de l'Alcade de Saint-Martin-Schilotepeque (orthographe allemande) me montra une idole sculptée en pierre, et une sorte de flûte d'argile cuite. Il avait trouvé ces deux objets près de la rivière Pyscaia, où sont les ruines de l'ancienne Mischko (orthographe allemande).

Le curé de San Juan-Sacatapeque, qui possède l'original de la fameuse grammaire de la langue Quiché, connaît bien les mœurs et les usages de la population; il m'a assuré que la coutume existe encore d'immoler une victime humaine, en l'honneur du dieu des montagnes, au printemps, c'est-à-dire, avant le commencement de la saison pluvieuse. Aussi personne ne s'aventure à sortir sans être accompagné pendant les mois de janvier, février et mars. Il me dit aussi que les Indiens croïent que les étrangers mangent les enfants. On se sert de ce préjugé pour faire peur aux enfants.

On pratique encore la coutume de faire des sacrifices en brûlant de l'encens, car je l'ai vu faire devant les églises.

Le curé de Jacana me raconta que les habitants de ce village, quoique baptisés, sont encore très attachés aux usages de leurs ancêtres. Il m'affirma qu'ils immolent encore des coqs et des moutons, et il les soupçonnait même, d'immoler des enfants. Proche de ce village est un tumulus couvert d'innombrables petites croix de bois que les parents viennent y planter dans l'intérêt de chaque enfant. Le curé ajouta qu'en dépit de ses efforts il lui était impossible d'extirper ces usages. Pendant mon séjour deux familles vinrent trouver le curé lui amenant une fillette de cinq ans et un garçon de huit ans; ils voulaient qu'il les mariât, mais il s'efforça de les en dissuader. Il me dit que dans cette partie du pays on a coutume de marier les enfants à l'âge de dix et douze ans; les jeunes époux restent ensuite chez leurs parents respectifs jusqu'à ce qu'ils soient grands. Avec le curé de Sacatapeque vivait un enfant de trois ans et huit mois qui avait l'habitude de fumer un grand cigare après dîner. « Les extrêmes se touchent » dans la province de Vera Paz; car j'y ai vu une mère allaitant encore un enfant de cinq ans, et plus loin un enfant de quatre ans à peine ayant l'habitude de fumer un cigare.

III

TROISIÈME EXCURSION. — DE GUATÉMALA A COPAN ET A QUIRIGUA

Le but principal de ma troisième excursion était de pousser jusqu'à Copan, dans le Honduras, pour y visiter les sculptures remarquables que les descriptions de Stephens et d'autres voyageurs nous ont fait connaître. J'avais également l'intention de visiter les sculptures de Quirigua qui, jusqu'à présent, n'ont été décrites que d'une manière très imparfaite, et d'étudier les mines d'argent d'Aloteseque, situées dans cette partie du pays où se rencontrent les frontières de trois États : le Guatémala, le San Salvador et le Honduras.

Pour atteindre à ce but, il me fallut traverser la partie sud-est du Guatémala, dont la population offre quelques différences avec les autres habitants du pays. Il est rare d'y rencontrer des Indiens de race pure ; généralement les habitants, de race métisse, ne s'adonnent en aucune façon à l'industrie ni à l'agriculture. La présence de troupes belligérantes qui traversent fréquemment ce district, et la fréquence des guerres entre les républiques de Guatémala et de San Salvador ont amené une grande démoralisation chez les habitants ; le vol et le meurtre même sont communs parmi eux.

Dans ce voyage je passai par Esquipulas, le sanctuaire le plus fameux de l'Amérique centrale, où affluent des pèlerins venant de régions lointaines ; il possède une image noire, représentant le Christ, à laquelle sont attribués les faits les plus miraculeux. Sur le pont, construit en maçonnerie sur un ruisseau qui devient torrent dans la saison des pluies, se trouvent quatre monolithes dont deux sont des bas-reliefs ; le troisième représente une forme humaine et le quatrième une tête d'animal sauvage que l'on prend d'ordinaire pour un lion. Une autre pierre sculptée en bas-relief se trouve près du *Cabildo* On les a toutes apportées de Copan.

Le village de Copan est plus connu par le tabac cultivé dans ses environs que par ses trésors archéologiques. On regarde ce tabac comme égal, sinon

supérieur, à celui de l'île de Cuba, et on l'exporte dans cette île pour y être vendu sous le nom de tabac de Cuba. Des fugitifs venus de Guatémala forment un élément important de la population. C'est une coutume générale chez les habitants de passer à boire, sans interruption aucune, les jours qui suivent la récolte et la vente du tabac ; ils boivent, aussi longtemps qu'ils ont de l'argent ou qu'ils peuvent obtenir à crédit de l'aguardiente, c'est-à-dire du rhum fait avec la canne à sucre. Ces orgies sont suivies de mêlées et de rixes ; le jour de mon arrivée, quatre hommes avaient été blessés dans une de ces querelles d'ivrognes. Un ivrogne m'attaqua, le machete en main, et je ne sauvai ma vie qu'en me retirant à ma demeure.

De Copan je me rendis à Tyabal, port sur la côte du Guatémala qui baigne l'Atlantique. A mon retour, je visitai les restes archéologiques de Quirigua, qui ne le cèdent pas en intérêt aux antiquités de Copan. Ces ruines se trouvent à quelques milles de distance du village de même nom, au milieu des bois ; aucun sentier n'y donne accès. Les bananiers, que l'on trouve dans ces bois, prouvent l'existence d'une population primitive dans cette région, car ces arbres ne croissent jamais à l'état sauvage. Leur présence dans cet endroit montre que les circonstances ont favorisé leur propagation pendant une longue suite d'années.

Ces monolithes sculptés sont variés de formes et de dimensions. Les plus grands affectent la forme d'une colonne et ont près de vingt-cinq pieds de haut, tandis que d'autres ne dépassent pas douze pieds. Les uns et les autres ont trois pieds de largeur sur une épaisseur de deux pieds ; les quatre faces sont sculptées. Les faces étroites de tous les monolithes, en forme de colonne, sont couvertes d'hiéroglyphes qui ressemblent à ceux de Copan. La face principale et l'arrière présentent des figures d'hommes sculptées en bas-relief. Les personnages, sculptés sur la face postérieure des monolithes qui ont vingt-cinq pieds de haut, ne paraissent pas avoir occupé la position sociale la plus élevée, à en juger par la plus grande simplicité de leur costume et de leurs ornements ; au contraire, les personnages sculptés sur la face antérieure paraissent avoir été les chefs des tribus ou de la nation. Leur coiffure se compose d'animaux placés l'un sur l'autre et formant une sorte de tiare. Ils portent des boucles d'oreilles, tiennent dans la main un sceptre ou un bâton, surmonté d'une figurine assise. La partie supérieure du corps est couverte

d'un vêtement à larges manches et orné d'un large parement sur lequel se voient deux boutons. Ils portent également une espèce de tunique, descendant par devant jusqu'au genou, avec une ceinture qui retombe jusqu'à la cheville. Les pieds sont protégés par des souliers de la forme ordinaire. Mais le trait le plus remarquable, c'est leur barbe couvrant le menton et taillée suivant la mode nommée « le bouc ».

Sur les monolithes ayant douze pieds de hauteur on a représenté des figures de profil à la tête simienne, le doigt d'une main touchant le bout du nez. Elles portent des culottes et la jambe droite est repliée au genou ; le pied repose sur la pointe comme dans la danse.

Deux des monolithes ont une épaisseur de quatre pieds sur une largeur de cinq pieds et une hauteur de sept à huit pieds ; leur sommet est arrondi, et le tout représente une forme humaine dont la tête est couverte par la gueule d'un animal monstrueux ou plutôt disparaît dans cette gueule. Les sommets sont ornés d'arabesques, ainsi que les faces latérales, sur lesquelles se voient aussi des hiéroglyphes.

Tous ces monuments sont en porphyre gris. Un des monolithes en forme de colonne est couché sur le sol ; un autre est dans une position inclinée et tombera très probablement. Toutes les sculptures sont couvertes de mousse. de boue, de plantes grimpantes, et, même, les racines d'un arbre qui a poussé sur le sommet d'un de ces monolithes l'ont fendu en deux.

Outre ces sculptures j'ai remarqué des ruines d'une construction architecturale, présentant des gradins formant terrasse, semblables aux restes d'un amphithéâtre qui aurait environné les monolithes et dans lequel les gradins servaient de sièges. Ces gradins sont formés de pierres taillées quadrangulaires ; quelques-unes sont en porphyre gris foncé, les autres en marbre blanc.

Ces ruines sont entourées d'arbres qui ne permettent pas d'en prendre une vue générale. Il est fort probable que d'autres ruines existent encore dans les bois ; et, en réalité, on suppose qu'il en existe.

Chose curieuse, à l'exception d'un dessin fait par M. Baily, de Tyabal, représentant la face principale d'un monolithe en forme de colonne, ces sculptures n'ont jamais été reproduites, malgré leur caractère si intéressant. Je pris la résolution d'y retourner avec mon appareil photographique et de

prendre des vues de ces sculptures. Pour cela, j'aurais dû abattre les arbres et nettoyer les sculptures, tâche excessivement difficile à remplir dans un pays dépourvu d'échelles, où l'on a grand'peine à trouver des ouvriers pour faire même les travaux auxquels ils sont habitués, et où il est presque impossible de leur faire faire ce qu'ils n'ont pas fait auparavant. Les sculptures, comme je l'ai déjà dit, sont à une distance de quelques milles du village. Il eut donc été nécessaire d'élever sur les lieux une petite construction pour les ouvriers et pour moi-même; ce qui eut offert de sérieuses difficultés sur un terrain plat et dans une région où il pleut périodiquement à de courts intervalles. J'aurais dû faire, ou surveiller, le tout moi-même. Aussi, trouvant que la tache de photographier les sculptures dépasserait mes moyens et mes forces, je dus y renoncer à mon grand regret.

Partout la carte du Guatémala est ponctuée de signes indiquant d'anciennes ruines, dont la plupart n'ont pas été visitées par des personnes compétentes; et ces emplacements n'ont été notés que par ouï-dire. Il est donc possible qu'on puisse faire encore de précieuses découvertes. Dans la plaine élevée, sur laquelle est construite la ville de Guatémala, s'élèvent un grand nombre de tumuli; quelques-uns ont été explorés, mais on n'y a trouvé que quelques poteries, brisées pour la plupart.

IV

QUATRIÈME EXCURSION. — DE GUATÉMALA A SANTA LUCIA

Pendant mon séjour à Guatémala, on m'apprit l'existence à Santa-Lucia Cosumalwhuapa de sculptures anciennes récemment découvertes. Après avoir vérifié l'exactitude de ce renseignement, je fis ma quatrième excursion dans la République de Guatémala avec l'intention de visiter ces ruines.

Avant d'arriver à Santa-Lucia, je visitai les sculptures qui se trouvent dans la plaine près de l'*hacienda* de Los Tarros. Elles offrent un grand intérêt, bien qu'au nombre de trois seulement; elles sont artistement travaillées et représentent des personnages en haut relief. Elles ont cinq pieds

neuf pouces de haut, sur trois pieds sept pouces de large, et une épaisseur de un pied huit pouces : elles reposent sur un socle qui s'élève à dix pouces au dessus du sol.

Deux de ces personnages portent des boucles d'oreilles; ils ont la tête couverte d'une espèce de turban, sur le devant duquel trois feuilles et le fruit du cacaotier forment une agrafe d'où partent des plumes. Sous l'agrafe est un nœud. Par derrière, entre les épaules, prend naissance une baguette ou bande qui remonte au-dessus de la tête et se termine sur le devant par un gland. La tête du troisième personnage, qui est d'un âge avancé, est complètement détachée. Elle est couverte d'un bonnet qui s'adapte exactement à la tête, et la poitrine est protégée par un ornement qui rappelle une cotte de mailles.

Outre ces sculptures, je vis encore deux fragments d'une colonne ronde, d'un diamètre de quatorze pouces, et deux pierres carrées mesurant huit pieds de long, sur quatre pieds cinq pouces de large ; elles sont presque enfoncées dans le sol ; on ne peut en voir qu'une face, laquelle n'offre point de sculptures, et qui, probablement, n'est que le revers des sculptures tournées du côté du sol.

Je trouvai que les sculptures de Santa Lucia offraient beaucoup plus d'intérêt que toutes celles que je connaissais auparavant et je résolus de les dessiner. Elles forment le sujet principal de cet essai. Mais avant de donner une description détaillée de ces ruines remarquables, je vais continuer à esquisser, d'une manière générale, mes explorations.

V

PREMIÈRE EXCURSION AUTOUR DE SAN-SALVADOR

Je transportai mon quartier général à San-Salvador, capitale de la République du même nom, et partant de cette place comme d'un centre, je fis, tout autour, plusieurs excursions. Ma première excursion fut une reconnaissance générale de la République du Honduras. Par suite de l'in-

dolence des habitants, la disette d'aliments est continuelle, et cependant on fait deux récoltes par an. On ne cultive pas le maïs en quantité suffisante pour l'alimentation des habitants d'une récolte à l'autre, et le peuple est, la plupart du temps, obligé de consommer la nouvelle récolte avant qu'elle ne soit mûre. Comme conséquence de cette rareté, les prix sont très élevés : le prix d'un *medio almud*, qui contient environ un peck (9 litres), varie de trois réals (37 1/2 cents — fr. 1,87 1/2) à quatre-vingts cents (4 francs). C'est ce dernier prix que je dus payer à Tegucigalpa, première ville d'importance, au point de vue commercial, du Honduras. Quelque temps avant mon arrivée, le prix du médio almud était un dollar vingt-cinq cents (fr. 6,25). La même cause produit de grandes variations dans le prix de la viande. Le bœuf ne coûte que trois cents (0,15 centimes) la livre, tandis que le porc coûte vingt-cinq cents (fr. 1,25); le beurre même vaut un tiers de moins que le lard, et le prix d'un petit porc égale celui d'un bœuf. La raison de ceci est que le bétail s'élève sans le moindre travail, tandis qu'il faut nourrir les porcs et cultiver le maïs pour les nourrir. Dans quelques fermes de la province d'Olancho, les bestiaux périssent chaque année par centaines par suite du manque de fourrage dans la saison sèche; néanmoins les propriétaires ne font rien pour prévenir cette perte. Comme l'élevage du bétail ne coûte rien, ils peuvent ne pas regarder leur mort comme une perte réelle ; c'est plutôt pour eux la privation d'un gain futur que leur aurait valu la vente de ce bétail.

Les fruits, en général, sont rares au Honduras ; non pas que les habitants ne les aiment, au contraire, ils en sont comme tout le monde, friands, et partout où croît un arbre fruitier, il faut le surveiller pour empêcher la maraude. Cette coutume des habitants du Honduras est commune d'ailleurs à tous ceux de l'Amérique Centrale. C'est la raison pour laquelle, dans quelques propriétés du Honduras et des autres pays environnants, on a planté comme ornementation, des oranges à fruits amers.

Dans la partie de l'Amérique Centrale et de l'Amérique Méridionale que j'ai visitée, on garde un nombre exagéré de chiens mourants de faim ; bien entendu qu'on n'en prend aucun soin, et ils doivent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, du mieux qu'ils peuvent. Aussi faut-il soustraire à leurs atteintes tout ce qui peut se manger, et pour donner une idée de la faim qui

les tourmente, je citerai ce fait que dans l'hacienda d'Agua-Azul, que je visitai dans le but d'étudier le lac de Yojoa, les chiens dévorèrent pendant la nuit les rênes de ma bride.

Dans ces conditions, un voyage dans ces pays est une entreprise très fatigante. Le voyageur doit emporter ses provisions, car dans quelques endroits il ne peut se procurer que quelques tortillas, et encore c'est une grande faveur qu'on lui fait; pour ses bêtes de somme, quelquefois absolument rien, j'en ai maintes fois fait l'expérience, lorsque les pâturages étaient desséchés et qu'il n'y avait ni canne à sucre ni maïs. C'est à Denli que j'ai payé le maïs le meilleur marché ; je donnai vingt cents (un franc) pour un medio almud, et ce prix était encore trop élevé pour un pays qui produit deux récoltes par an. Dans un village les bananes étaient si abondantes qu'un régime ne coûtait que trois cents (15 centimes) ; un jour que je passais par l'hacienda de Chaguapa, je vis avec plaisir qu'on était en train de détruire les buissons qui croissaient dans les pâturages.

Les habitants du Honduras ignorent presque complètement les ruines et les anciennes langues de leur pays. C'est d'autant plus surprenant que le Honduras n'était pas moins peuplé que les autre états de l'Amérique Centrale. Les renseignements que j'ai obtenus sont bien maigres, et l'on n'a pu m'indiquer que l'emplacement de l'antique Olancho. Je ne l'ai pas visitée, l'accès en étant très difficile. Mais si je n'ai point fait de découvertes archéologiques, j'ai eu du moins l'occasion d'étendre mes connaissances en ethnologie ; j'appris à connaître les diverses tribus aborigènes, et je recueillis des vocabulaires de leurs langues.

Les premiers aborigènes que je rencontrai appartenaient à la tribu des Xicagues. Quelques descendants de cette tribu habitent le hameau de Rio Comayagua. Plus loin, dans le département de Yoro, je rencontrai deux Xicagues, sur qui la civilisation me parut avoir agi bien peu et qui étaient encore à l'état primitif. A Yoro, capitale du département de ce nom, se trouvaient vingt Xicagues, travaillant pour leur curador ; et d'autres Xicagues, qui vinrent à la ville, me fournirent un vocabulaire de leur langue.

Les Xicagues diffèrent, par la forme du corps, de toutes les autres tribus de l'Amérique Centrale. En moyenne, leur stature égale celle des Européens

et dépasse celle des autres tribus. Leur peau est d'une nuance plus claire, et leurs traits ressemblent mieux à ceux de la race caucasique ; ils ont une expression plus agréable et plus intelligente que chez toute autre tribu de cette région. Les deux sexes portent une espèce de tablier fabriqué avec l'écorce intérieure du caoutchouc. Le tablier chez les femmes entoure la taille et descend des hanches aux genoux ; celui des hommes n'a qu'un pied de large, avec une fente au milieu à travers laquelle ils passent la tête ; par devant et par derrière les pans du tablier couvent les épaules et descen-jusqu'au genoux. Ces deux pans sont retenus au corps par un cordon de même matière attaché autour de la taille. Un autre cordon plus étroit serré autour de la tète retient leurs longs cheveux noirs séparés sur le front et flottants sur les épaules.

Il y a peu de temps que les Xicagues ont été baptisés et rassemblés dans des établissements permanents. Ce résultat est dù aux efforts d'un missionnaire espagnol qui se vantait d'avoir élevé, durant les huit années qui avaient précédé mon arrivée, vingt-deux églises, près desquelles il avait décidé à s'établir plusieurs milliers d'Indiens qu'il avait baptisés. Ses convertis appartiennent aux tribus des Xicagues, des Peschkas (orthographe allemande) et des Moskitos, vivant dans le Honduras et le Nicaragua. C'est dans le Nicaragua et parmi les Moskitos qu'il avait commencé son œuvre de missionnaire.

Les Xicagues ont une grande obligation à cet homme qui les a délivrés d'une sorte de servitude dont beaucoup d'entre eux étaient victimes malgré les lois du pays qui ont aboli l'esclavage. Comme tous les autres peuples primitifs, les Xicagues étaient imprévoyants. Ils ne cultivaient pas le sol, n'élevaient aucun animal, tout au moins aucun animal de grande taille, tel que le bœuf ou le cheval. S'ils désiraient en posséder un, ils engageaient leur liberté, et comme il leur était impossible de payer, un grand nombre d'entre eux étaient détenus pour ce motif dans un perpétuel esclavage. Le missionnaire réussit à mettre un terme à ce genre de trafic en faisant nommer par le gouvernement un certain nombre de curateurs *(curadores)*, un par district, qui sont sous les ordres d'un chef curateur. Leurs fonctions consistent à exécuter toutes les opérations commerciales, telles que la vente et l'achat, pour le compte des Xicagues, qui en retour, doivent faire quelque travail au profit du curador. Les deux principaux articles de commerce sont

la *sarsa* et le tabac. Une des trois espèces de *sarsa* est la parilla, connue sous le nom de salsepareille. Ils recueillent la *sarsa* pour leur propre compte ; quant au tabac, ils le plantent au profit de l'église, c'est-à-dire naturellement, du missionnaire.

La partie nord du département d'Olancho, dans le Honduras, est habitée par une tribu d'aborigènes nommés Peschkas (orthographe allemande). Je traversai deux fois le village de Dulce Nombre, dont tous les habitants appartiennent à cette tribu ; bien peu d'entre eux comprennent l'espagnol. Ils vivaient autrefois dans un village, situé à quatre milles plus au nord, nommé Culmé, et maintenant complètement désert. Ce fut dans le deuxième quart de ce siècle que les habitants de Dulce Nombre reçurent le baptême et furent amenés à s'établir d'une manière permanente. La plus grande partie de cette tribu vit encore dispersée sur les plantations dans les bois ; ils sont plus nombreux près des côtes de l'Atlantique, et un grand nombre ne sont pas baptisés ; mais tous manifestent des dispositions paisibles.

Les Peschkas ont la taille ordinaire des Indiens de l'Amérique Centrale, et leur stature est inférieure à celle des Xicagues. Ils sont aussi d'un teint plus foncé que ceux-ci. Ils sont laborieux (pour ce pays), et principalement agriculteurs. Outre le maïs et le riz, ils cultivent les bananes, les patates, les ignames, et les yuccas. Le yucca, qui est la racine tubéreuse du *jatropha manihot*, forme le fond de leur nourriture ; ils le prennent comme du pain ; le yucca remplace pour eux les tortillas des autres habitants du Honduras. On le prépare de la manière suivante : On fait d'abord bouillir la racine, on l'écrase pour en former une espèce de pâte, qu'on laisse fermenter quelque temps, ce qui lui donne un goût aigrelet. Puis on divise cette pâte en morceaux de la grosseur du poing, que l'on roule en boule dans la main et que l'on enveloppe ensuite dans des feuilles de bananier jusqu'au moment de s'en servir. Il paraît que les tortillas ne font point partie du régime des Peschkas, car leur langue ne possède pas de mot pour les désigner. Outre le yucca, ils cultivent encore d'autres espèces de plantes tubéreuses. Le chocolat ne forme pas chez eux la boisson habituelle comme au Guatémala : ils boivent plutôt du *pinol*, que l'on fait avec de la farine de maïs grillé jetée dans de l'eau bouillante et sucrée avec de la *raspadura*, sucre de teinte foncée et non clarifié. Ce *pinol* s'emploie aussi dans les pays du Centre-Amérique

où le cacao est rare. Dans toutes les huttes que l'on rencontre dans l'Amérique Centrale on voit un pot d'eau bouillante sur le feu, toujours prête pour la préparation du chocolat ou du *pinol* que l'on offre à tout visiteur.

La plupart des habitants de Dulce-Nombre ont la peau couverte de taches foncées, alternant avec des taches de couleur plus claire, de formes et de dimensions différentes. Les taches foncées présentent la couleur normale de la peau, tandis que les plus claires sont dues à une maladie cutanée qui probablement est d'un caractère syphilitique. Ce phénomène ne se manifeste pas seulement chez les habitants de Dulce-Nombre, mais la plupart des tribus y sont sujettes. Le premier cas que j'ai observé s'est présenté dans l'État de Chiapas. La famille du surveillant de l'hacienda de Tres-Cruces, composée du père, de la mère et d'une fille, était affectée de cette maladie. A Juticalpa, j'ai vu un homme dont la peau avait perdu la couleur normale, à l'exception de quelques taches ; elle avait une teinte rougeâtre semblable à celle que l'on observe chez la race Caucasique dans l'état de congestion.

La plus grande partie de mon vocabulaire de la langue Peschka a été recueillie à Dulce-Nombre.

Dans la province d'Olancho, partie Est du Honduras, je poussai jusqu'à Colonia, qui est la dernière hacienda habitée dans cette région. Ne pouvant trouver ni bêtes de charge ni guide, je fus obligé de revenir sur mes pas. Colonia tire son nom d'un essai de colonisation tenté là par des Américains du Nord : la maladie et la mort, qui sévirent parmi les colons, firent avorter cette tentative. Il y a eu encore quelques essais de colonisation dans le Honduras, faits par des Américains. Un de ces essais avait pour but le lavage de l'or dans le fleuve Guayapé ; il avorta également, la discorde s'étant mise entre les membres de la colonie. Je rencontrai les restes d'une autre colonie, fondée à Nacaomé, près la baie de Fonséca ; les membres de cette colonie, avocats des principes radicaux, avaient quitté les États-Unis pour mettre en pratique ces principes de politique dans un pays plus propice. Cet essai échoua également. Nacaomé est une des places les moins favorables pour des colons venant du Nord.

A Juticalpa, capitale d'Olancho, je rencontrai un homme qui me donna quelques mots et des phrases de la langue Moskito.

Il n'est pas hors de propos, je crois, de signaler ici quelques-unes des

nombreuses difficultés que l'on a à surmonter dans les recherches linguistiques faites dans ces contrées. En supposant que le voyageur connaisse à fond la langue espagnole, la première difficulté qu'il rencontre est la découverte d'un indigène connaissant sa propre langue ainsi que l'espagnol. Après s'être assuré d'un fidèle interprète, il éprouve une nouvelle difficulté. Les membres d'une même tribu, habitant des localités différentes, donnent souvent différents termes pour la même chose. J'en ai partout fait l'expérience, mais d'une manière plus frappante dans mes recherches sur la langue Nawhuata. Dans un cas pareil, on peut souvent découvrir une certaine similitude dans les expressions, et leur diversité peut être attribuée à des influences locales; mais quelquefois la différence est si grande qu'elle doit indiquer que les termes appartiennent à des idiomes différents; et alors se présente la question de savoir lequel de ces termes appartient à l'idiome dont il s'agit.

L'investigateur rencontrera une autre difficulté dans la méfiance et la haine, cachée quelquefois, que les indigènes nourrissent contre tous les étrangers. Il leur est impossible de croire qu'un homme puisse venir d'un lointain pays et souffrir toutes sortes de privations et de dangers, sans compter les dépenses du voyage, dans le seul but d'étudier le pays et de se familiariser avec leur langue et leur manière de vivre. Ils sont convaincus que le chercheur ne se soumet à toutes ces épreuves que par amour du gain. L'envie et la haine les empêchent de l'assister dans ses travaux, car, pourquoi feraient-ils ce qui ne leur rapporte rien ? Ils se demandent aussi avec inquiétude si ces recherches ne leur feront pas quelque mal. C'est à ce sentiment que je dois attribuer leur opposition et leur refus de m'aider dans mes recherches; ainsi, par exemple, une femme de Rio-Tinto refusa de me donner des mots en langue moskito. J'éprouvai un semblable refus, au hameau de Posolteguia, au Nicaragua, de la part de deux femmes qui, à ce qu'on m'avait dit, pouvaient encore parler la langue de leurs ancêtres. J'observai une autre phase de ce sentiment, dans le village de Panchimalco, (République de San-Salvador); là, l'interprète chercha à me tromper en me donnant des termes inexacts. Je citerai encore un autre exemple de cette méfiance à laquelle je fus en butte : à Sanajaba, village du Guatémala, un homme vint me montrer des pyrites, en me disant qu'il reviendrait le lendemain matin et me conduirait à un endroit où l'on pourrait trouver une

certaine quantité de métal précieux ; il pensait que les pyrites étaient de l'or, et mon consentement à visiter l'endroit le confirma dans sa croyance. Il ne revint pas, mais un autre indigène me conduisit à l'endroit et nous trouvâmes mon premier indigène, sur le flanc de la colline, en train de couvrir de boue les pyrites. Lorsque le chercheur a surmonté toutes ces difficultés, une autre encore, et bien importante, se dresse devant lui. C'est la transcription des sons qu'il a entendus. Aucun alphabet des langues européennes ne contient assez de lettres pour exprimer tous les sons. Par exemple, l'alphabet espagnol (castillan) et l'alphabet français n'ont pas de lettre pour représenter le son anglais du *w* ; l'alphabet espagnol n'a pas de lettre pour le *ch* français ou le *sh* anglais; le français et l'anglais n'ont pas de signe pour le *ch* allemand ou le *j* espagnol ; le français et l'allemand ne peuvent exprimer le *ch* des Espagnols et des Anglais, etc. Si l'on compilait même un alphabet renfermant les signes nécessaires, il y aurait toujours l'impossibilité de représenter fidèlement le son prononcé. Cette difficulté se rencontre en prenant n'importe quelle langue. Le son nasal *en* des Français, le *th* anglais, le *ch* allemand, ou le *j* espagnol ne peuvent s'apprendre que par l'oreille et non par l'œil. Cette observation est également vraie pour toutes les langues de l'Amérique Centrale.

Après avoir quitté Dulce-Nombre, j'arrivai dans la ville de Danli, capitale du district d'Olancho. J'y restai quelque temps à faire des recherches sur les idiomes des Tuachkas (orthographe allemande) et des Moskitos. La tribu aborigène qui habitait autour de Danli à l'époque de la conquête espagnole a complètement disparu, et avec elle sa langue : on ignore même leur nom. Un habitant de Danli, propriétaire d'une hacienda et homme plein d'intelligence et d'observation m'a écrit que « si les Indiens de ce territoire ont complètement disparu, ce n'est pas que les Espagnols les aient exterminés, mais c'est parce qu'ils se sont retirés peu à peu vers l'est à mesure que les Espagnols prenaient possession de leur territoire, jusqu'à ce qu'enfin ils abandonnèrent aux vainqueurs le district dans sa totalité. » Dans la communication qu'il m'a faite, il me donne les six mots suivants, les seuls de la langue de la tribu vaincue qui aient subsisté jusqu'à nos jours, et que la tradition a conservé durant bien des générations : *schutsche* (orthographe allemande) qui signifie « fleur » ; *dan*, « montagne » ; *nagma*, « sable » ;

apa, « pierre »; *whuao* (orthographe allemande), « arbre »; et *li*, « eau ». On voit par ces six mots que leur langue avait quelque rapport avec le Nawhuata. Deux de ces six mots, *schutsche* et *whuao* sont presque identiques aux mots Nawhuatas *schutschit* et *knawhuit* (orthographe allemande). Bien que le mot *tepet* en Nawhuata pur signifie montagne, les habitants des villages de Komasawhua (orthographe allemande) et de Chiltiupan, qui prétendent parler le Nawhuata, emploient, ceux-là *kuztan* et ceux-ci *kuchtan* (orthographe allemande) pour désigner une montagne. Ces deux mots finissent en *tan*, lequel, ainsi que le *dan* de la tribu primitive, signifie montagne ; les premières syllabes *kuz* et *kuch* sont des préfixes. Je ne me hasarderai pas à décider si les deux mots, *kuztan* et *kuchtan* sont d'origine nawhuata, ce qui est assez douteux, ou bien s'il sont les restes de l'idiome d'une tribu habitant la côte de Baume, qui aurait abandonné sa propre langue pour le Nawhuata. Le mot *apa* « pierre » se rapporte également au nawhuata *apan*, que l'on emploie quelquefois avec la signification de rivière ; *li* « eau » est identique au mot dont se servent les Tuachkas (orthographe allemande) et les Moskitos pour désigner l'eau. Ceci nous prouve l'influence exercée par les langues de ces deux tribus voisines sur celle de la tribu qui a disparu.

De Danli, je me rendis à Dipilto, et au district minier qui en est proche, dans le Nicaragua. A Dipilto je vis avec plaisir un cottage américain, peint en blanc et entouré d'une palissade à claire-voie ; il appartenait à une famille américaine qui possédait également une scierie sur le ruisseau qui passe devant le cottage; la scierie, cependant était muette, le propriétaire étant allé à Potosi travailler dans les mines d'argent. Je rentrai dans le Honduras et contournant la magnifique baie de Fonseca j'arrivai à la ville de La-Union, port principal de San-Salvador sur cette baie. De La-Union je me dirigeai vers la capitale de l'État, où j'avais mon quartier-général, et visitai les ruines anciennes situées sur l'hacienda d'*Opico*, presque au pied du volcan de San-Vicente, et non loin de la ville de même nom. Je n'y trouvai point ce que l'on m'avait annoncé, de gigantesques pierres sculptées, des demeures ou des passages souterrains ; je n'y découvris que les murs de fondation de quelques édifices et des superstructures d'autres monuments bâtis en pierres taillées quadrangulaires. Les ruines de l'édifice le plus

vaste indiquent qu'il couvrait un espace de deux cents pieds carrés. A l'hacienda d'Opico on conservait une pierre à écraser le maïs d'un travail délicat à filigrane et présentant à l'extrémité supérieure la tête d'un animal que l'on prend pour un lion. Cette pierre a donné son nom aux ruines, Leon de Piedra, le lion de pierre.

VI

DEUXIÈME EXCURSION AUTOUR DE SAN SALVADOR

A ma seconde excursion je partis de San-Salvador pour visiter le Nicaragua, qui offre un champ étendu aux explorations archéologiques. Je débarquai à Corinthe, port principal du Nicaragua sur le Pacifique, et me rendis d'abord à Léon, capitale de la République, pour y faire les opérations préliminaires de mon voyage, telles que l'achat d'un cheval, la demande de la protection du gouvernement, sous la forme d'une lettre de recommandation aux autorités, et pour y recueillir des renseignements sur les localités les plus intéressantes à visiter et le meilleur moyen d'y parvenir.

Ma visite à Léon coïncidait avec les vacances de Pâques, et comme l'on ne voyage pas pendant la semaine de la Passion, je dus retarder mon départ. J'eus donc l'occasion d'assister aux cérémonies de la fête, lesquelles consistent en processions publiques, durant la journée, qui se prolongent assez tard dans la soirée. On porte dans ces processions des statues de bois représentant divers saints. Les plus en faveur sont celles du Christ, de la Vierge Marie et de saint Benoît. Ces trois statues représentent les trois races qui habitent le pays. Bien que saint Benoit fût italien, il a les traits d'un nègre, avec la figure et les mains noires, etc. Le teint du Christ a cette couleur de cuivre des aborigènes, et la Vierge représente seule, avec son teint pâle, la race caucasique. Le soir, à la procession, les hommes s'habillent en femmes; ils portent une robe blanche garnie de rubans noirs; un mouchoir blanc leur couvre la tête et s'attache sous le menton; ils tiennent à la main un cierge allumé. La procession qui se fait le soir du Vendredi saint est la plus célèbre,

et la plus fréquentée ; on accourt en foule de la campagne environnante pour y prendre part. Les cierges dont on se sert dans ces occasions sont d'une couleur brune, et proviennent de la cire de l'abeille indigène. Ce fut la première fois que je vis l'emploi de cette cire dans l'Amérique Centrale.

Au sortir de Léon, je me dirigeai vers le district de Metagalpa, département de Segovia : j'avais déjà visité les autres districts métallifères de ce département, en partant du Honduras. Dans le voisinage de la ville de Metagalpa le sentier me conduisit sur le flanc d'une colline, dont le sommet porte, suivant les renseignements qui m'ont été donnés, les ruines de fortifications. Je n'ai pu m'assurer si leur origine est ancienne ou moderne. Les aborigènes de ce district s'adonnent à l'agriculture, et emploient leur bétail comme bêtes de charge, comme on le fait dans les Indes Orientales ; ils ont presque entièrement oublié leur langue et n'en ont conservé que le nom, le *Popaluca*.

Dans la ville de Metagalpa, chef-lieu du district, je trouvai dix-neuf familles, comprenant environ quatre-vingt-dix personnes, qui avaient émigré de l'État de Missouri pour chercher une patrie meilleure dans les bois du Nicaragua.

De Metagalpa, je me rendis dans la province voisine de Chontales. En arrivant à Ocoyapa, capitale de la province, on répondit à ma question s'il existait encore quelques restes de l'ancienne population, par la phrase habituelle : « Vous ne trouverez rien ici de ce genre ». A ma première promenade dans la ville, cependant, je trouvai une figure sculptée formant la pierre d'angle d'une maison, et plus loin je remarquai au milieu de la place de la ville deux blocs de pierres dont les surfaces inégales se trouvèrent être des sculptures en bas-relief, représentant des labyrinthes. L'une d'elles mesurait trois pieds, sur cinq pieds six pouces, dans sa plus grande largeur et l'autre trois pieds, sur cinq ; toutes deux étaient cependant de forme irrégulière. Deux autres pierres, qui de même étaient taillées irrégulièrement, furent trouvées enfouies dans la rue. Les sculptures de la surface visible, représentaient ce que l'on pourrait appeler des arabesques en bas-relief. Mes recherches me firent découvrir d'autres sculptures. L'une d'elles représente la tête et le ventre d'un alligator ; une autre, la partie supérieure d'un corps que je suppose être de femme, de grandeur naturelle. Les bras sont pliés et

les mains se croisent sur la poitrine et touchent les épaules. Sur le bord de la rivière, près de la ville, se trouvait un bloc de rocher, de forme irrégulière, et présentant des sculptures à la partie supérieure de sa surface. Mais la mousse et les arbres qui la couvraient, ne me permirent pas de déterminer le sujet de ces sculptures, à l'exception d'une queue de poisson. Je vis aussi trois monolithes apportés par le propriétaire d'une hacienda située à quelques heures de la ville. Deux de ces monolithes représentaient la partie supérieure d'un corps humain, de la tête à la ceinture, d'une taille colossale; dans les deux blocs, la partie inférieure du corps manquait. La coiffure de ces deux statues était formée d'une tête humaine, ce qui se présente très souvent dans les sculptures anciennes. Aucun de ces monolithes n'était intact, et ils ne dénotaient point ce degré élevé dans l'art, sous le rapport de la conception ou de l'exécution, que j'ai trouvé chez les sculpteurs de Copan, de Quirigua et de Santa Lucia. J'ai malheureusement perdu les esquisses que j'en avais faites, en égarant le livre mémorandum dans lequel elles avaient été dessinées.

En réponse à mes questions on m'apprit que, à quelques lieues de distances de la ville, je pourrais trouver beaucoup de sculptures. C'est en effet de cette façon que l'on répond au voyageur dans ces contrées : ou bien on nie absolument l'existence de ruines, ou bien on en fait un conte exagéré, et cette seconde manière de répondre est moins digne de créance que la première.

D'Acoyapa j'allai d'abord à San-Ubaldo, port sur la rive Est du lac de Nicaragua; puis à mon retour, je traversai l'isthme de Tipitapa, entre les lacs de Managua et de Nicaragua, et j'arrivai à Granada, sur la côte ouest de ce dernier lac.

Un endroit très intéressant dans le Nicaragua, sous tous les rapports et spécialement au point de vue archéologique, c'est l'île d'Umetepet, sur le lac de Nicaragua.

Dans les champs qui avoisinent le village principal de l'île de Faguisapa, que l'on appelle aussi Pueblo-Grande, se trouvent quatre monolithes sculptés; aucun d'eux ne présente une sculpture complète, mais seulement des fragments importants. Deux monolithes représentent des troncs d'homme, les têtes manquent; le troisième a la tête et le buste, mais les extrémités du corps

manquent aussi ; le quatrième monolithe représente une femme à genoux, assise sur ses talons, qui met au monde un enfant dont la tête vient d'apparaître, la tête de la femme manque. On m'a dit que dans d'autres parties de l'île, on trouve des sculptures semblables. Un grand nombre de petits objets d'argile cuite et d'autre matière se rencontrent dans l'île, principalement sur les bords du lac ; ils sont arrachés aux bords escarpés par l'action des eaux. J'ai vu une espèce de casserole en argile, artistement peinte en rouge et noir, avec trois pieds bas. Par la forme et la décoration, ce vase ressemblait beaucoup à celui que j'ai trouvé à Santa-Lucia Cosumalwhuapa, mais il était plus petit. Je trouvai aussi cinq figurines d'argile, hautes de deux pouces ; elles étaient également creuses, avec des grains à l'intérieur ; puis des poteries de formes curieuses et des pierres á écraser le maïs bouilli. Sur l'hacienda de San-Rogue on trouve des perles en pierre noires ou bleues, de grosseurs différentes, que l'on emploie comme ornements.

Malgré les plus grands efforts, il me fut impossible d'obtenir des renseignements sur la langue des indigènes ; ils me dirent qu'ils l'avaient complètement oubliée.

La majeure partie de la population mâle de ce village se composait de bateliers ; ils ont les manières et les vices de cette classe d'hommes ; d'autres fabriquaient des cordages, des hamacs, des nattes ; les autres enfin s'occupaient d'agriculture. Les femmes creusaient et peignaient les petits fruits d'une espèce de calebassier, et en fabriquaient des *jicaros* et des *whuacals* (orthographe allemande), destinés à contenir le chocolat et d'autres liquides.

Je quittai Granada pour me rendre au port de San-Juan del Sur sur le Pacifique. A la jonction du chemin de Nandaime avec un autre sentier, je trouvai dans les bois un monolithe très mutilé, couvert de mousse et représentant une forme humaine. Il avait sans doute été découvert dans le voisinage, et pouvait indiquer la présence d'autres monuments. De San-Juan del Sur, je revins par la route de Virgen, port de la Compagnie de Transit sur le lac de Nicaragua, à Granada, et, de là, passant par les villes de Massaya et de Managua, je continuai jusqu'à Léon. Dans cette ville, je recueillis tous les mots et toutes les phrases que je pus réunir de la langue *Raburochi*, parlée dans le village voisin de Sutiaba ; cet idiome à le ñ espagnol et

l'accumulation des consonnes sans voyelles intermédiaires des langues slaves.

Après mon retour d'une excursion au volcan de Momotombo, je partis, par la route de Chinandega, pour Corinto où je devais m'embarquer pour le San-Salvador. En traversant le hameau de Posolteguia je questionnai deux femmes qui, d'après les indications que l'on m'avait fournies, comprenaient la langue des anciens habitants ; mais elles refusèrent de me donner tout renseignement à ce sujet.

Je n'ai pas rencontré, au Nicaragua, d'indigène à l'état primitif. La population que j'y ai trouvée, sans parler des descendants d'Européens, appartenait à des races mélangées ; ou bien si elle remontait à un sang plus pur, elle était déjà souillée par la civilisation européenne, c'est-à-dire, par les modes et les vices de l'Europe. Ces indigènes ont les mêmes traits caractéristiques que les habitants du Honduras, à degré égal de civilisation. S'il y a quelque différence entre les deux peuples, ce serait dans le degré des qualités, mais non dans la nature de ces qualités. J'ai trouvé là cette même rareté d'aliments pour l'homme et les animaux, avec la seule différence que le prix d'un medio almud de maïs (de 12 à 15 livres) ne dépassait pas quarante cents (2 francs). On pourrait attribuer la cause de cette rareté, au nombre plus restreint des consommateurs de maïs ; car si le nombre des habitants augmente, on remplace les tortillas par les bananes vertes cuites. Le prix des bananes était très élevé ; six ou huit bananes vertes, ou quatre au plus si elles approchaient du point de maturité, se vendaient un demi-réal, c'est-à-dire cinq cents (25 centimes). L'argent au Nicaragua, a une valeur peu élevée ; un dollar vaut quatre-vingt cents et un réal, dix cents. On vend quarante cents (2 francs) une bouteille de saindoux, et une arroba de fromage contenant vingt-cinq livres, coûte onze dollars. Le seul article relativement bon marché était le bœuf, qui valait cinq cents la livre. Le fruit est rare dans tout le Nicaragua, à l'exception des deux districts de Rivas et de Chinandega que l'on regarde comme les jardins de l'État ; le district de Rivas spécialement jouit de cette réputation auprès de l'étranger, à cause du chemin de transit qui le traverse. Au Nicaragua, je remarquai aussi une rareté semblable dans les aliments des animaux, pour les bêtes de somme aussi bien que pour les bestiaux. Ils n'avaient que les herbes des

pâturages, et pendant la saison sèche, il y a bien peu de foin. Si dans mes voyages à travers le Honduras, on m'avait appris qu'un si grand nombre de bestiaux mouraient de faim chaque année, ici, je vis les plaines de Ségovie, et de Chontales semées d'ossements de bœufs, de chevaux et de mules, tandis que les créatures vivantes n'avaient que la peau et les os. Ces animaux morts dans la plaine de Ségovie, avaient probablement péri dans les marécages qui transforment la plaine dans la saison des pluies. En effet, j'ai appris que ce cas se présente; des bêtes de charge et même des voyageurs se sont engloutis dans les marécages.

L'indifférence des habitants à l'égard des animaux est d'autant plus étonnante qu'elle n'est pas la conséquence d'une mauvaise disposition envers eux; au contraire, ils paraissent aimer les animaux, ils les traitent de pair avec leurs compatriotes et en gardent un nombre superflu. A Tipitapa où j'eus grand'peine à me procurer quelques bananes pour moi-même et du maïs pour mon cheval, je dus rester près de lui tandis qu'il mangeait, pour écarter avec ma canne les animaux amaigris et mourants de faim, chèvres, porcs, chevaux, vaches, ânes, tous appartenant à la maison où j'étais logé, tandis que des poules, des chats, des chiens m'entouraient et m'empêchaient de remuer, attendant de moi quelque chose à manger. Pour donner une idée de la rareté des provisions, je citerai ce fait que, à Puerta, maison solitaire à quelques milles de distance de toute habitation, dans laquelle je passai la nuit, les poules ne reconnaissaient pas une nourriture dans le maïs.

Une autre cause de mortalité chez les animaux, c'est la rareté de l'eau. On peut voyager une demi-journée et plus, sans rencontrer d'eau, et si on en trouve, c'est la plupart du temps dans des mares, dans le lit desséché d'une rivière. Au hameau de Santa-Clara, où je me reposais au milieu du jour, mourant de soif et demandant un peu d'eau, celle qu'on m'apporta avait le goût et la saveur de l'eau dans laquelle se sont tenues les vaches ; et sur l'hacienda de San Jéronimo, il me fallut payer un demi-réal pour de l'eau de puits destinée à mon cheval.

Avant l'établissement du transit par le Nicaragua, le salaire journalier d'un travailleur était un réal. Pour un demi-réal, il pouvait acheter quarante à soixante bananes ou une poule, ou d'autres articles en proportion. Avec l'établissement du transit les salaires ont doublé, et étaient encore doublés

lors de ma visite; mais on ne peut avoir maintenant que six ou huit bananes pour un demi-réal; une poule coûte deux réaux ou deux réaux et demi. Cette augmentation disproportionnée des salaires et du prix des denrées montre que l'élévation seule des salaires n'adoucit point la condition des classes ouvrières.

VII

TROISIÈME EXCURSION AUTOUR DE SAN-SALVADOR

Dans ma troisième excursion, je devais partir de San-Salvador, ayant l'intention d'aller à Costa-Rica, et de là, traversant par terre la province de Chiriqui, de me rendre à Panama. De cette manière, je pensais me mettre en relation avec plusieurs tribus aborigènes qui ont encore assez bien conservé leur indépendance. Dans ce but, j'allai d'abord à Panama m'assurer si je pourrais, en partant de cette ville, arriver par terre à Costa-Rica. Mais tous les renseignements que je recueillis me forcèrent à abandonner cette idée. J'allai donc en steamer à Puntarenas, port de Costa-Rica sur le Pacifique. De là je me rendis d'abord à San-José, capitale de la République, pour y faire les préparatifs de mes excursions. Ma première excursion fut dirigée vers le volcan en activité nommé Rincon de la Vieja, près de la frontière du Nicaragua. Je soudais ainsi mes recherches dans cet État avec celles que j'avais faites dans le Nicaragua. Pour éviter de repasser par le même chemin que j'avais pris en venant de Puntarenas, j'allai à Alejuela, capitale de la province de même nom, dans l'espoir d'arriver au volcan par les montagnes. Mais il n'y avait pas de chemin, et je dus prendre la route ordinaire.

A Libéria, capitale de la province de Guanacaste, on m'apprit qu'il existait nombre de tombes anciennes dans le district de Sardinal. Près de l'hacienda de Guachipilin, d'où je partis pour faire l'ascension du volcan, j'explorai le sol sur lequel s'élèvent un grand nombre de tumuli que l'on prétend être les sépultures des anciens habitants. Ces tumuli sont de simples tas de pierres, d'un diamètre de plusieurs pieds, dénués de toute uniformité dans

la construction et ressemblant beaucoup à ceux que nos fermiers des États-Unis bâtissent avec les pierres qu'ils trouvent dans les champs. La seule particularité que j'observai fut que la base était formée de petites pierres de la grosseur du poing, sur lesquelles reposaient les pierres plus larges qui constituaient la partie supérieure du tumulus. Quelques-uns de ces tumuli ont été explorés, sans qu'on y ait trouvé autre chose que des fragments de poteries. Ces fragments furent découverts dans un tumulus plus important, qui mesurait environ six pieds de large sur dix-huit pieds de long. Dans ce tumulus et dans plusieurs autres, je vis des fragments de dalles d'une épaisseur de deux pouces. Il existe dans cet endroit environ deux cents tumuli.

De retour de cette excursion, je repartis de San-José pour Cartago, la deuxième ville importante de l'État, avec l'intention de descendre vers la côte de l'Atlantique et, de là, me dirigeant vers le sud, je devais aller visiter les deux tribus aborigènes de Terrava et de Borucca. Ces deux tribus sont intéressantes, car elles ont conservé leur indépendance et résisté même à l'influence du clergé. Elles ne respectent le prêtre que s'il est revêtu de sa soutane et s'attendent à ce qu'il ne la quitte jamais. Un de leurs curés, assis dans son hamac, sans sa soutane, fut un jour attaqué par ses paroissiens et dut se servir de son fusil pour se soustraire à leurs coups. Aussi, la plupart du temps, n'ont-ils point de prêtre, car il est difficile d'en trouver un qui veuille les visiter, et s'il le fait, il les quitte bientôt. Ils sont de même hostiles aux étrangers et aux colporteurs. Ils ne permettent au visiteur qu'un séjour de courte durée.

Les jours de marché, Cartago est fréquentée, par les indigènes. Hommes et femmes ont la tête couverte de notre « plug-hat » à la mode, à cette exception près, que la forme de leur chapeau date du commencement du siècle, large d'en haut, étroite vers les bords.

En approchant de l'Atlantique, je traversai le village indigène de Turialba, dont les habitants ont entièrement perdu leur langue primitive. Près de là se trouvaient quelques restes d'anciens édifices, mais point de sculptures, sauf un instrument semblable à ceux que j'avais déjà vus : c'était une pierre à écraser le maïs, supportée par des pieds sculptés. Je vis aussi une pierre de deux pieds de long sur un pied de large, représentant un animal mythique en

bas-relief. On m'apprit que l'année précédente on avait découvert une idole haute de cinq pieds. On m'apprit aussi qu'il y avait, à une distance de six milles, des restes d'anciens monuments encore plus considérables. De fait, dans tous les villages, on me faisait les mêmes contes, ce qui prouverait que, dans les premiers âges, il y a eu dans ces contrées une population nombreuse.

Le curé de Turialba eut la bonté de me permettre de l'accompagner dans sa visite officielle au village aborigène de Kukri (Tukurigue), où il allait dire la messe. Il est tenu de la célébrer tous les deux dimanches, et pour cet office il est payé par le gouvernement. L'État de Costa-Rica est le seul État de l'Amérique Centrale et de toute l'Amérique, et peut-être aussi du monde que l'on appelle civilisé, où le clergé soit payé par le gouvernement. Les indigènes ne concourent que par exception aux frais du culte. A Kukri, les habitants ne fournissaient rien au curé pas même sa nourriture. Pendant sa visite, on chargeait une femme de préparer les aliments qu'il avait apportés. De temps en temps une femme lui donnait un œuf ou des yuccas. C'est tout le contraire de ce que l'on remarque dans les autres États de l'Amérique Centrale, et spécialement au Guatémala : là, les indigènes donnent au prêtre la plus grande partie de ce qu'ils gagnent, et vont presque jusqu'à l'adorer.

Les habitants de Kukri sont les débris d'une puissante tribu qu'ils appellent Sakawhuak (orthographe allemande), tandis que les habitants d'Orosi, autre village appartenant à la même tribu, la nomment Sechewhuak (orthographe allemande). Leur principale nourriture consiste en yuccas, ignames et patates. Ils cultivent aussi les bananes. Ils ne mangent guère de tortillas, probablement pour s'éviter la peine de les faire et de cultiver le maïs, car ces populations me parurent très indolentes. Ils élèvent des porcs et tuent quelquefois un bœuf. Ils fument la viande pour la conserver, tandis que dans d'autres districts de l'Amérique Centrale, l'habitude est de la faire sécher au soleil.

Leur occupation favorite est d'errer dans les bois avec leur arc et leurs flèches, qu'ils manient adroitement, à la poursuite du gibier. On pêche le poisson à la lance dans cette partie de Costa-Rica. Cette tribu est la seule que j'aie vue se servir encore de flèches ; ordinairement, dans l'Amérique Centrale, l'Indien se sert de la sarbacane, au moyen de laquelle, avec des balles

d'argile durcie, il tue des oiseaux et même de petits animaux. Leur costume est très primitif. Ceux qui n'appartiennent pas à l'aristocratie portent simplement autour des reins une espèce de tablier en écorce. La classe aristocratique remplace l'écorce par un morceau d'étoffe de coton, qui, chez les hommes, devient une culotte.

La construction de leurs habitations est assez singulière. Tandis que dans l'Amérique Centrale les maisons et les huttes sont en général de forme quadrangulaire, les cases de Kukri sont bâties avec une espèce de roseau de deux pouces environ d'épaisseur : elles sont ovales et divisées en deux compartiments d'inégale grandeur. Le plus grand constitue le salon et la chambre à coucher ; le long des murs, il est pourvu de bancs en roseaux plus petits pour se coucher ; le plus petit compartiment forme la cuisine, la salle à manger et le magasin de vivres. Les cases sont tenues avec propreté au dehors et au dedans.

Comme tous les Indiens de l'Amérique Centrale, les habitants de Kukri sont hospitaliers ; dès que vous êtes entré chez eux, ils vous offrent à manger.

Leur langue, qu'ils appellent le Sakachi, diffère des autres par l'emploi du *r* et du *k*, et de quelques sons composés. Le principal objet de ma visit à ce village était de prendre des notes sur leur langue. Malheureusement, je ne pus l'étudier autant que je l'aurais voulu, car le curé ne voulait pas rester plus d'un jour, et, craignant que mon cheval, qui avait été emmené dans les bois avec le sien, ne se perdît en l'absence de son compagnon ; je dus partir en même temps. Je me dirigeai vers Orosi pour y continuer mes recherches linguistiques, et traversai le village de Paraiso, dans les environs duquel, comme plus loin à Ojaraz, se trouvent des restes de monuments dus aux anciens habitants.

Orosi était, sous le gouvernement espagnol, une ville florissante, capitale et tête des missions dominicaines dans la province de Salamanca. Il existait encore deux tiers environ de l'ancien couvent, presque ruiné ; on ne s'en servait plus, car le prêtre qui officie à Orosi réside à Paraiso. La population de ce village diminue de plus en plus. Les Aborigénes ont vendu leurs terres aux métis Ladinos, qui font des plantations de caféiers et chassent ainsi les descendants de la race primitive. Ils perdent la fierté de leurs ancê-

tres, ils nient même leur connaissance de la vieille langue, ils regardent les Indiens comme une race inférieure et croient que c'est une injure d'être considéré comme l'un d'eux. L'état marécageux du sol sur lequel le village est bâti peut bien avoir aidé aussi à la dépopulation du pays.

Les ressources limitées dont je disposais, me forcèrent à abandonner la visite des tribus de Terrava et de Borruca. Je résolus de pousser au moins, dans cette direction, jusqu'au village le plus proche. Je traversai le village indien de Tobosi où mon espoir d'étendre mes recherches en linguistique fut déçu : pas un des habitants ne savait l'idiome de ses ancêtres. Plus loin, je trouvai dans le petit village de Corallio, quelques restes d'anciens édifices, et je visitai également une ancienne sépulture récemment ouverte, dont l'intérieur était encore visible : mais je ne trouvai que trois molaires et rien autre ; on me dit qu'elle avait été ouverte une année auparavant et qu'elle renfermait alors des ossement et des poteries.

Continuant ma route j'entrai dans le district de Dota, où les habitations sont dispersées çà et là. Je visitai une localité, où existent encore quelques murs ruinés appartenant à d'anciennes constructions. Les murs extérieurs d'un édifice circulaire, mesurant soixante-dix-huit pieds de diamètre, étaient élevés de deux pieds et demi au-dessus du sol ; l'intérieur du monument était rempli de terre. Tout autour de ces ruines circulaires se voyaient encore les restes d'édifices ayant une forme oblongue et quadrangulaire. On me montra une espèce de bracelet, en pierre porphyritique, dont l'intérieur était uni et qui présentait à l'extérieur deux rangs de ciselures à quatre côtés.

Le point extrême de mon excursion fut la nouvelle colonie de Santa-Maria qui se trouve encore dans le district de Dota. Là encore je vis des traces d'anciens édifices, et c'est là que se terminèrent mes recherches ethnologiques dans l'état de Costa-Rica.

L'influence exercée par les cultures de caféyers dans l'état de Costa Rica nous fournit une preuve des modifications que les circonstances opèrent chez un peuple. Avant le commencement de cette culture les habitants étaient une population simple, réputée pour son hospitalité et ses sentiments généreux. Ils avaient des aliments en abondance, autant que cela est possible chez des gens imprévoyants. Les denrées alimentaires, du moins, étaient à bas prix ; un almud, qui dans l'État de Costa-Rica se nomme *cajuela*, de

maïs, nourriture fondamentale de ces populations, coûtait de un réal à un réal et demi. Un réal vaut douze cents et demi (62 1/2 centimes). Dès que la culture du café devint une industrie enlevant un grand nombre de bras aux autres travaux des champs, il y eût, comme conséquence, une élévation dans le prix des aliments, qui devinrent nécessairement plus rares. Au paroxysme de la manie de planter le café, le prix d'une cajuela de maïs monta à trois et quatre dollars (15 à 20 francs). Une cajuela de maïs pèse environ trente-six livres ; à l'époque de ma visite, elle coûtait un dollar, et les autres denrées se vendaient à des prix correspondants.

Une livre de viande coûtait un réal, une livre de beurre quatre réaux, un pot de lait un réal, et ainsi de suite. Tous ces prix de cote étaient payés à San-José, siège principal de l'industrie du café, du commerce et du gouvernement. Le prix de la location des maisons s'élève jusqu'à vingt onces d'or par mois; pour une chambre et une cuisine on me demanda une once et demi par mois. Sur une once d'or l'agio est d'un dollar, et, par conséquent, la valeur de l'once est de dix-sept dollars.

On estime que la population de Costa-Rica est de 800.000 à 1.000.000 d'habitants, dont plusieurs milliers s'adonnent à la culture du café. On m'apprit que 3000 chars à bœufs sont occupés au transport de ce produit au port. Le salaire d'un travailleur varie de quatre à huit réaux par jour. Bien des gens trouveraient que cette haute paye et le prix élevé des aliments dénotent une situation prospère, et sont des indices du bas prix de l'argent ; cependant il n'en est rien, bien au contraire. L'argent prêté sur hypothèque rapporte 12 à 15 pour cent par an. Ce taux élevé a déjà ruiné nombre d'emprunteurs qui voulaient s'enrichir avec de l'argent emprunté.

L'industrie du café à Costa-Rica, non seulement a causé cette augmentation des prix des aliments et des autres choses nécessaires à la vie, mais encore elle a transformé les habitants; d'un peuple simple et naïf, elle a fait un peuple avide d'argent, exorbitant dans ses demandes, ignorant l'hospitalité et les sentiments généreux. Comme preuve de ce que j'avance, je signalerai un seul fait : sur la route qui mène du port à San-José, le prix demandé pour une simple tasse de café est de deux réaux, tandis que la valeur d'une livre de café n'est que la moitié de ce prix. Bien que le caractère de la majeure partie des habitants ait subi des changements, il en est

heureusement un petit nombre qui ont encore conservé leur simplicité et leur bonté ! C'est précisément où prédomine la manie de planter le café que l'on observe les plus grands changements dans le caractère. On a calculé que sur un *manyana*, c'est-à-dire, sur une étendue de terrain comprenant cent cinquante pieds carrés, les caféyiers produisent trois cent soixante-quinze dollars (1,875 francs) par an, tandis que la canne à sucre plantée sur une même étendue de terrain rapporte 1,000 dollars (5,000 francs) et le cacaotier l'énorme somme de deux mille cinq cents dollars (12,500 francs) par an. Néanmoins la culture du cacao est entièrement négligée, et la canne à sucre n'attire que bien peu l'attention.

A l'exception du Nicaragua la culture du cacao est négligée dans toute l'Amérique Centrale. Le peuple se contente de la fève importée, tandis que le produit indigène est supérieur ; ou bien si la fève étrangère est aussi bonne, comme par exemple celle de Tabasco, on ne la paye pas moins d'un demi-dollar par livre, et encore est-elle rare sur le marché. Ils sont bien rares les habitants qui comprennent toute l'importance de la culture du cacao pour ces contrées ; un de ceux que j'ai rencontrés, était le gouverneur du départements de Sensunat, dans le San-Salvador. Il cultivait lui-même quelques arbres et avait édicté une ordonnance enjoignant à tout père de famille de son département de planter au moins cinq cacaotiers.

J'ai éprouvé moi-même les effets de leur bonté d'âme dans des lieux éloignés où n'a pas pénétré la recherche ardente du gain. Ainsi, à Los Frailes, la propriétaire d'une maison où je m'étais réfugié pendant une ondée, Lorenza Ximénes, m'apporta, immédiatement après mon entrée, un *whuacal* rempli de farine bouillie dans de l'eau. A Corallio, dans la maison où j'étais entré acheter du maïs pour mon cheval, on me servit du chocolat et des *biscochos*, gâteaux de riz sucré, sortant du four, et on ne me demanda pour le maïs que la moitié du prix habituel. Le lendemain matin, lorsque j'allai prendre congé de ces bonnes gens, l'homme sortit m'apportant un cigare et un verre d'eau-de-vie. Comme je m'excusais de ne pouvoir accepter, il rentra et revint avec des *markisolles*, gâteaux de maïs sucré, que je dus accepter. A Santa-Maria, établissement nouveau où habitent bien des mécontents, on refusa dans deux maisons de me loger ; dans la troisième maison, on me permit de passer la nuit sur du maïs en épis dans la petite

grange. Le lendemain matin, j'étais sur le point de partir, quand un des hommes qui avaient refusé de me recevoir chez eux la nuit précédente vint m'inviter à prendre du lait; sans doute il se repentait de m'avoir désobligé. A Guacas les attentions les plus sympathiques me furent témoignées par un homme et une femme dont j'avais quitté la maison le matin, après y avoir passé la nuit d'avant, pour faire l'ascension du volcan d'Irazu; j'étais redescendu le soir malade d'avoir mangé une espèce d'airelle vénéneuse.

L'indolence, qui est le trait caractéristique de tous les habitants des climats tropicaux, règne également à Costa-Rica. Bagazes est le seul endroit où j'ai vu des bananes sèches, lesquelles ont un goût délicieux; elles ont beau être excessivement recherchées, malgré leur prix élevé il n'est personne qui en produise une quantité suffisante pour subvenir à la demande locale. Le séchage n'exige aucune dépense, et ne demande pas d'autre peine que d'exposer au soleil le fruit parfaitement mûr.

VIII

EXPLORATIONS DANS LE SAN-SALVADOR

La république de San-Salvador offre un champ étendu aux recherches ethnologiques et archéologiques, et c'est pour l'explorer que je dirigeai mes pas d'abord vers la partie ouest de l'État qui comprend les départements de la Libertad, de Sensunat, de Santa-Ana et de la côte de Baume, où se fabrique le fameux « baume péruvien ».

Les habitants de cette région descendent d'au moins trois tribus différentes. Quelques siècles avant la découverte de l'Amérique, le pays, alors habité par une nation maintenant inconnue, fut envahi par les Mexicains qui y demeurèrent; et, lors de la conquête du pays par les Espagnols, quelques tribus mexicaines qui accompagnaient Alvarado s'y établirent également. La langue qui y est parlée se nomme le Nawhuata selon quelques-uns, ou Nawhuatl et Nawhuat selon d'autres; mais dans quelques villages on

emploie des termes différents pour désigner le même objet : ce sont peut-être les restes de la langue des envahisseurs ou des envahis.

Ce serait une tâche difficile de distinguer les descendants des diverses nations par leurs caractères physiques extérieurs. J'ai trouvé que les femmes, là comme partout ailleurs dans l'Amérique Centrale, à quelques exceptions près, n'offrent aucun attrait personnel, tandis que les hommes sont plus intelligents et ont les traits plus agréables.

Le costume des hommes consiste en un pantalon large en coton écru, appelé *salla;* le haut du corps est couvert d'une chemise courte ou d'une veste de même matière. La langue nawhuata n'a pas de mot pour chemise ou veste ; aussi ces deux mots sont d'introduction moderne. Les femmes portent autour de la taille un morceau de coton bleu rayé, assez large pour descendre jusqu'aux chevilles. Ce tablier s'appelle *iwhuei.* Le haut du corps est presque toujours nu ; quelquefois elles le couvrent d'une pièce de coton, semblable à un mouchoir dont les extrémités flottantes retombent sur la poitrine. J'ai vu des femmes se couvrir la poitrine lorsque je m'approchais d'elles.

Je visitai d'abord la partie du pays proche du Pacifique, que les géographes connaissent sous le nom de côte de Baume. Les habitants de cette côte, comme ceux de toute l'Amérique Centrale, sont amateurs de musique. Je ne vis cependant aucun instrument fait d'après un modèle européen. Je remarquai pour la première fois, dans le village de Whuisnagua (orthographe allemande) ou Quatre-épines (de whuis « épine » et nagua « quatre »), leur instrument national, le carimba. Il se compose d'un roseau long de deux pieds et épais d'un pouce ou d'un pouce et demi. Un fil de cuivre attaché aux deux extrémités donne à l'instrument une légère courbure. Au tiers de sa longueur, le fil est attaché par une corde au roseau et au même endroit, sur la face opposée du roseau, est fixé un *jicarro* renversé (le jicarro est une tasse oblongue faite avec la plus petite espèce de calebasse), l'ouverture est tournée vers le bas. Avec un éclat de roseau long d'un pied on touche les deux parties du fil, ce qui produit deux sons distincts que l'on peut varier en changeant la mesure et le rythme. En même temps, on ferme plus ou moins l'ouverture du *jicarro* avec la paume de la main gauche, et il en résulte la mélodie désirée.

En règle générale, les habitants du San-Salvador entretiennent mieux

leurs écoles que ceux du Guatémala. Chaque village de la côte de Baume a sa maison d'école, mais deux seulement des six villages que j'ai visités, Komasawhua (orthographe allemande) et Téotépègue, avaient des professeurs. L'école de Komosawhua comptait dix élèves, et l'autre plus de vingt. Pas un des six villages n'avait un prêtre à résidence fixe; ils ne voyaient le prêtre que lorsqu'il venait célébrer la fête du saint, patron du village.

On cultive dans ces districts trois variétés de maïs : le *Matambre* (tue-faim), qui est une variété jaune; le *Borozo*, qui est blanc, et le *Liberal*, d'une teinte noire. Cette dernière variété mûrit en quarante jours, et les deux autres en quatre mois. Le Matambre tire son nom de ce qu'il donne une récolte sûre et abondante.

De la côte de Baume je me rendis à la ville de Sensunat, capitale du département de même nom. Outre mes autres recherches scientifiques, je recueillis avec soin tout ce que je pus apprendre de la langue Nawhuata. Je fus aidé dans tous ces travaux par le gouverneur don Antonio Ipiña, qui m'offrit l'hospitalité dans sa demeure et fit venir des habitants de divers villages pour me donner tous les renseignements possibles. Il me conduisit aussi à deux tumuli qui se trouvent dans les faubourgs de la ville. Près de là je découvris dans un fossé deux têtes sculptées de grandeur colossale, très mutilées, et qui, sans doute, avaient été détachées de quelques statues. On m'apprit que l'on trouve souvent dans la ville des figures en argile et des pierres sculptées de formes diverses, principalement lorsque l'on creuse pour établir les fondations d'une maison. Mais on ne conserve pas ces restes, qui ne sont d'aucun intérêt pour les habitants.

Le gouverneur me permit aussi de l'accompagner dans sa visite d'inspection des différentes communes de son département. Dans cette tournée nous visitâmes le haut plateau enserré par la montagne de Tischapan (orthographe allemande) et les volcans de Cuyutepet et de Sisilintepet. Dans cette plaine se trouvent trois monolithes sculptés. Deux de ces monolithes représentent des têtes humaines gigantesques, dont l'une est brisée en deux morceaux. Tous ces monolithes sont plus ou moins enterrés dans le sol, le troisième même y est tellement enfoncé qu'on ne peut se rendre compte du dessin.

Les fréquentes découvertes de poteries anciennes et de figurines (idoles) en argile qui se produisirent dans le village d'Apaneca, engagèrent le gou-

verneur, à faire pratiquer des fouilles pendant notre visite, sur la place du village. Ce travail mit au jour une tombe ancienne. Elle était formée de quatre plateaux en porphyre mesurant plus de trois pieds de long sur deux de large ; ils étaient debout et placés en demi-cercle ; un autre plateau couché horizontalement était au fond de la tombe. Après qu'on eut enlevé la terre sur une profondeur d'environ trois pieds, on parvint au corps enterré. Tous les os, qui cependant avaient conservé leur forme, étaient si fragiles qu'ils tombaient en poussière au moindre attouchement. En écartant la terre de mes propres mains, avec les plus grands soins, je vis les clavicules, ainsi que les os des bras et des cuisses, et spécialement les apophyses de ces derniers. Ils indiquaient que le corps avait été enterré replié sur lui-même. La fragilité des os ne nous permit d'en conserver aucun, à l'exception de quelques dents, encore fermes, parfaitement blanches et non usées. Tout près des ossements je trouvai des traces d'une substance d'un brun foncé ; sans doute c'étaient les restes de la chair décomposée et des vêtements. Près du cou il y avait plus de deux poignées de dents pointues, placées sur des morceaux de jadéite diversement sculptés et de grandeurs variées. Le plus grand de ces morceaux était carré et avait deux pouces de long, un pouce et quart de large, sur une épaisseur d'un tiers de pouce. Sur la face principale, de couleur plus foncée, était représenté un personnage à genoux, assis sur ses talons. Sur un morceau plus petit était sculptée une tête d'homme; des morceaux encore plus petits représentaient des mains et des pieds, des instruments et des perles. Tous étaient percés d'un trou qui permettait de les traverser par un fil. Un peu à côté des jambes du cadavre, on découvrit les os d'un autre crâne. Cette découverte se fit pendant une courte absence nécessitée par mes travaux météorologiques et je ne puis dire si l'on trouva encore d'autres ossements appartenant à ce squelette; mais je ne doute point qu'on en ait trouvé, et par conséquent cette tombe renfermait deux corps couchés face à face. Prés des jambes du premier personnage, on avait déposé horizontalement un instrument en pierre porphyritique grise artistement polie et ayant la forme d'un fer à cheval. Il avait seize pouces de long et quatorze pouces en travers à la base des deux branches. La figure représentée par une section transversale était un triangle tronqué large de deux pouces au sommet et de trois pouces à la base. A quelques pouces des branches de l'instru-

ment se trouvait une tête sculptée de profil sur un plateau de même matière. Des deux côtés on avait sculpté les yeux, les oreilles et les lèvres. Les yeux étaient très grands ; ils avaient un diamètre de trois pouces et demi, tandis que la largeur de la tête au-dessus des yeux ne dépassait pas huit pouces et sa hauteur onze pouces. La base de la tête était plate du menton à l'occiput. Les lèvres, les yeux et les oreilles étaient coloriés en ocre rouge et les joues avec une teinte noire.

Tout près de la pierre on voyait de petites quantités de ces deux couleurs; avec l'instrument dont j'ai parlé plus haut et cette tête se trouvaient un autre instrument et une autre tête, semblables aux premiers, sauf qu'ils étaient en dolomite au lieu d'être en pierre porphyrique. Ils étaient corrodés, et l'on ne pouvait plus distinguer les différentes parties du visage, à l'exception de l'oreille, tandis que les exemplaires découverts en premier lieu étaient intacts, seul le poli était effacé. La tombe remontait donc à une haute antiquité. Près du second instrument étaient deux énormes tuyaux d'argile peints en rouge et couverts de dessins en blanc. Les couleurs étaient en partie disparues, et ce qui en restait s'écaillait au moindre contact. Pour la forme, ces tuyaux ressemblaient à un vase rond et étroit, haut de quatre pouces et large d'autant, et muni près du fond d'un cou peu allongé où s'insérait le tube. Ils étaient probablement destinés à un usage peu commun.

A côté des tuyaux était un tas de fragments de poteries. Il me fut impossible de décider si les ustensiles d'où provenaient ces fragments avaient été enterrés entiers ou brisés ; cependant, dans un cas, il était certain que l'on n'avait déposé que des fragments d'ustensile, car les parties nécessaires pour le reconstituer en entier manquaient totalement. Parmi ces fragments se trouvait une figure de vieillard dont la tête était d'un dessin parfait. Un des ustensiles découverts était une espèce de bassin à deux anses. Une des anses représentait une tête de lapin, et les quatre pieds du lapin liés ensemble formaient l'autre anse. Outre l'amas de poteries dont j'ai parlé, il y en avait encore d'autres ; le vide qui existait au-dessus de l'un d'eux indiquait que le vase avait été enfoui dans un état parfait, et ce vide avait été causé par l'affaissement des morceaux brisés et peut-être aussi par la décomposition de la nourriture que contenait le vase lorsqu'il avait été enterré. Il y avait aussi

trois lames de couteau en obsidienne, et tout près des traces de substances décomposées. Quelques vases avaient trois pieds, creux à l'intérieur, et renfermant un grain de la grosseur d'un pois. La présence des deux tuyaux est d'autant plus remarquable que les anciens habitants de l'Amérique Centrale ne fumaient pas le tabac; ceux qui fument maintenant paraissent avoir emprunté cette habitude aux Européens.

Deux Musées seulement, à ma connaissance, possèdent des instruments semblables à ceux que j'ai décrits ci-dessus comme ayant la forme d'un fer à cheval. Un vase de semblable ornementation se trouve dans la collection Christie, à Londres; il a été trouvé à Mexico. Un spécimen sans ornement et en pierre porphyrique, venu du Nicaragua, est conservé au Musée national de Washington. Ces instruments se mettaient à ce qu'on croit sur le cou des victimes à immoler. Je ne saurais être de cette opinion pour diverses raisons : d'abord la forme de l'instrument n'est pas propre à cet usage, tandis que les instruments en forme de collier de cheval sont bien mieux appropriés à un emploi de ce genre.

Ma seconde raison est leur rareté; car si on les avait employés dans les sacrifices, ils seraient plus abondants, comme le sont les « colliers ». Le fait de leur découverte dans la tombe d'Apanaca me confirme dans mon opinion; car si l'emploi auquel elle était destinée était celui qu'on suppose, on ne pourrait donner aucune explication de leur présence dans cette tombe.

A Whuaimango (orthographe allemande), village que je visitai dans cette excursion, j'eus l'occasion d'entendre un des rares chants nationaux. Le sujet en était très simple, et nous ne le regarderions pas comme poétique. C'est un dialogue entre la cuisinière (*molendera*), dont l'emploi principal consiste à préparer et à cuire les tortillas, et le domestique du fermier (*corralero*). Elle l'exhorte à lui apporter du bois sec, et non du bois vert, pour faciliter son pénible travail; le *corralero* répond à ses exhortations. Ce récitatif était accompagné par un instrument national, la *marimba*, qui se compose d'éclats de bois, à la face inférieure desquels sont fixés des tubes courts, en bois, accordés au moyen d'une certaine quantité de cire placée dans les extrémités des tubes. Les sons produits par cet instrument sont très doux et assez mélancoliques.

Massawhuat, un autre village que je visitai, me fournit une triste preuve

de la dépopulation de cette contrée autrefois si peuplée. On m'apprit que ce petit village était jadis une ville florissante, n'ayant pas moins de seize églises. A l'époque de ma visite, une construction misérable en roseaux servait au culte ; les restes de la seule église encore existante étaient si délabrés qu'ils ne pouvaient être d'aucun usage. Je trouvai une nouvelle preuve de la diminution de population dans le petit village de Calulo, que je visitai dans ma tournée d'inspection de la partie orientale du gouvernement : les ruines d'une vaste église et de grandes plantations d'arbres à fruits, qui fournissent un revenu de 2,000 dollars (10,000 francs) par an, sont des preuves évidentes de l'état autrefois florissant de ce village.

L'endroit que je visitai ensuite s'appelle Ahzalku, jadis résidence d'un puissant cacique et peuplé de 80,000 habitants. Il compte, dit-on, maintenant 7,000 habitants, et se divise en deux sections : la partie haute constitue la ville, et la partie basse un village. Chaque partie a ses autorités municipales particulières. Les habitants d'Ahzalku conservaient encore la danse indigène, *tepunawhuas* (orthographe allemande), qu'ils exécutent dans les jours de fête, aux sons d'une crécelle, *ayakatsch* (orthographe allemande), faite des graines d'un arbre, l'*ischkukuyutzin* (orthographe allemande), contenues dans un *jicarro* creux. On a perdu la plus grande partie du chant qui accompagnait cette danse. Ce que l'on chante à présent est ainsi conçu : « *Asi yo ya fue ya; nigan munemiltia ischpan schutschinanzi* » (orthographe allemande). Comme on le voit, la première partie est espagnole; la partie nawhuata signifie : « Voilà cette fleur en avant. » Si l'on exécute cette danse au jour de fête du patron, les paroles du chant se rapportent au patron et sont dans un espagnol mélangé çà et là d'un mot nawhuata. Cette circonstance tendrait donc à démontrer que la danse faisait partie des cérémonies religieuses de l'ancienne population.

Je terminai, par une visite à la partie orientale, mes recherches dans le département de Sensunat, et je me rendis ensuite dans le département de Santa-Ana. Dans la ville de Santa Ana, capitale du département, comme d'ailleurs dans tous les lieux que je visitai dans ce département, on m'apprit qu'il existait des vestiges des populations primitives, sous la forme principalement de poteries et de figurines en argile. Ces statuettes sont appelées *muñecas*, « poupées ». A Santa-Ana, on me fit présent d'une muñeca, et à

Atiguisaya d'un beau vase. Le donateur de ce vase était un forgeron qui avait dans sa maison le portrait gravé de Volney, et connaissait bien les *Ruines* de cet auteur, ainsi que les ouvrages de quelques auteurs espagnols. Assurément, ce forgeron eût été un cas extraordinaire dans n'importe quelle partie du globe.

Ce vase a la forme d'une poire, il est haut de 6 pouces 3/4; son diamètre mesure 3 pouces 3/4 au sommet, 4 pouces 1/2 à la base et 5 pouces 1/4 dans sa plus grande largeur. Il est en argile rougeâtre et paraît avoir été verni. Au milieu environ de la surface convexe, sur les côtés opposés du vase, sont des panneaux oblongs, rectangulaires, hauts de trois pouces et séparés à leurs extrémités les plus rapprochées par un espace d'un pouce et demi de large. Sur chaque panneau sont représentés deux personnages accroupis, qui paraissent engagés dans une conversation animée. Le relief de ces figures ne dépasse pas celui de la surface générale du vase. La coiffure magnifique d'un des personnages est formée d'un gigantesque oiseau de proie aux ailes déployées, et la tête de l'autre est ornée de deux têtes d'animaux placées l'une sur l'autre. Ce qui indique qu'ils sont en conversation, c'est le bâton qui sort de la bouche de l'un d'eux, et qui se recourbe vers la terre et se divise en deux comme la langue d'un serpent; de la bouche de l'autre personnage sort un objet court, peut-être sa langue. Chaque personnage a une main dirigée vers son interlocuteur; l'autre main est appuyée sur le cœur; le coude est ramené en arrière. Entre ces personnages se trouvent huit petites tablettes, quatre au-dessus et quatre au-dessous des mains étendues; elles contiennent sans doute des hiéroglyphes. Des tablettes inférieures, les deux plus élevées représentent des têtes d'oiseaux de proie semblables à celles qui forment la coiffure de l'un des personnages. Derrière chaque figure courent des arabesques représentant peut-être quelque espèce de plante. Les deux tablettes sont réunies par un étroit rebord continu sur le haut.

On trouve des restes semblables dans la ville d'Aguachapan, mais je n'ai pas pu m'en procurer. Aguachapan est la corruption du mot *Whuei-isch-apan* (orthographe allemande), « grand œil (source) de l'eau ».

Dans les haciendas de Labor, San-Lazaro et Llano Maria (que je visitai d'abord à cause des Auzoles), j'eus l'occasion d'observer la condition sociale des travailleurs des champs (péons) dans cette partie du pays. Le détenteur

d'une propriété est propriétaire du sol, et tout homme qui veut s'y établir doit payer un dollar par mois pour le sol sur lequel il bâtit sa maison, et une somme pareille pour sa cour. On lui permet de couper tout le bois dont il a besoin pour construire sa demeure ; mais s'il quitte le pays, il doit abandonner sa maison, sans compensation aucune. Cet arrangement se fait pour une année, et doit être renouvelé chaque année. La terre que le péon désire travailler n'est louée que pour un an. Par exception, il peut obtenir un bail de deux ou trois années consécutives. Il paie en nature son fermage, lequel s'élève à environ un sixième de la récolte. Outre qu'il paie le fermage, le colon doit encore exécuter tous les travaux que commande le propriétaire ; en retour, il reçoit six réaux par semaine. C'est une somme inférieure, il me semble, à ce que gagne un travailleur dans les villages, et bien que le fermage d'un lot au village ne soit que le sixième du fermage sur une hacienda, le péon préfère s'établir sur une hacienda, à cause de la plus grande fertilité du sol.

Les propriétaires de plantations qui ne possèdent pas des terres bien étendues s'assurent le travail du péon en lui avançant le salaire d'un mois ou d'un trimestre. Cette somme est dépensée longtemps avant l'expiration du terme, et le travailleur demande et reçoit de nouvelles avances ; de cette manière, il arrive que le travailleur, non seulement n'est jamais libéré de ses dettes, mais qu'il les augmente au contraire à mesure qu'il obtient crédit, et il a toujours crédit s'il est laborieux. Les fermiers perdent quelquefois l'argent avancé de cette façon, bien que la loi leur permette de forcer le travailleur de payer les dettes ainsi contractées. Ces pertes se comptent comme dépenses d'exploitation, et la plupart du temps on les considère comme compensées par le gain produit par le travail de l'ouvrier. Les salaires payés d'avance sont, en général, dépensés en boisson et au bénéfice de l'église. Tous les travailleurs appartiennent à diverses confréries (*cofradias*), organisées en l'honneur des saints. Leur seul objet est la célébration de la fête du saint. Dans ce but on élit, à cette occasion, un membre de la confrérie, qui, sous le nom de *mayordomo*, doit supporter tous les frais de la fête : ces frais comportent le paiement de la messe et des autres cérémonies religieuse, ainsi que de la boisson consommée pendant la fête. Je sais un exemple d'un travailleur de Santa-Lucia Cosumalwhuapa, qui, comme *mayordomo* de

la fête de sa *cofradia*, dépensa, en une seule fois, l'avance entière d'un trimestre de ses gages. A San-Salvador, l'homme que je pris pour domestique, et à qui j'avançai un mois de gages, dépensa le tout à boire, durant trois jours, en l'honneur du patron de son village avant d'entrer à mon service. On m'apprit que les fermiers étaient obligés de faire ces avances, car, dans d'autres conditions, il leur serait impossible de se procurer des travailleurs.

L'abus des boissons est le vice dominant dans toute l'Amérique Tropicale que j'ai visitée. Ce vice est cependant moins dominant dans les colonies purement agricoles que dans les centres qui vivent principalement de l'industrie, par exemple de la fabrication des chapeaux, etc. A San-Pedro Pustala, dont les habitants s'occupent presque exclusivement de la fabrication des chapeaux, j'ai remarqué que presque chaque maison était une *chichera*.

Dans le district minier du département de Santa-Ana, que je visitai, se trouvent également des traces des anciennes populations, notamment dans le hameau de San-Juan et le village de Métapan. Il n'y a pas tout à fait un siècle que ce village occupe le site actuel; auparavant, il se trouvait plus près du bord du petit lac de Métapan. Dans ce village, comme dans bien d'autres endroits, on me raconta nombre d'histoires incroyables. L'une d'elles prétendait qu'une grande ville est engloutie dans le lac voisin de Cuija, duquel on a retiré, il y a quelques années, des chandeliers en argent.

A Metapan je rencontrai un Indien qui, dit-on, avait plus de cent ans; il venait à pied de sa demeure éloignée de plus de dix milles, pour célébrer les fêtes de Noël. A l'exception d'un affaiblissement de la vue, il n'avait aucune infirmité, et paraissait fort bien portant pour son âge. Ses cheveux étaient presque noirs Dans tous mes voyages, je n'ai jamais rencontré un Indien à tête blanche.

De Métapan, je traversai, le département de Chalatenango, et entrant dans la partie nord du département de San-Salvador, je me rendis à la capitale. Tout le long de la route, j'entendis parler de vestiges de l'ancienne population. Dans le village de Chicohueso, on me fit cadeau d'un petit buste d'argile d'un travail si exquis que bien des gens auraient de la peine à l'attribuer aux aborigènes, et certainement on le considérerait comme l'œuvre d'un Européen, si les descendants actuels des Européens dans cette région n'étaient incapables de produire une œuvre pareille. La

population indigène actuelle, fait cependant preuve d'une certaine habileté dans la teinture des fibres végétales employées à fabriquer les hamacs, les paniers, les filets, etc., et dans la fabrication des articles en terre, ainsi que dans la décoration des calebasses; mais leur habileté artistique est bien inférieure à celle de leurs ancêtres.

Au village de Whuazapa, on m'avertit que j'avais traversé, cette même journée, un endroit nommé Siwhuatan, sur la rivière Lempa, remarquable par des murs de fondation en ruines, régulièrement construits. L'alcade me raconta aussi que sur sa propriété existaient des ruines où l'on avait trouvé quantité d'ossements humains; ce qui indiquerait une ancienne place de sépulture. A quelques milles de distance du village, on voyait aussi des ruines qui indiquent les rues de la capitale primitive du pays.

Je visitai ensuite le département de la Paz, le seul qui me restât à visiter; et je trouvai également des restes de la population primitive. Sous le rapport archéologique, il n'est pas moins intéressant que les autres; cependant mes recherches linguistiques eurent un insuccès signalé, les habitants actuels ayant presque complètement oublié la langue de leurs ancêtres. Partout où j'allai, on me parla de découvertes de poteries, de statuettes d'argile, et quelquefois de pierres sculptées, ce qui arrive chaque fois que l'on creuse le sol; mais j'ai rarement vu un de ces objets, car on ne les conserve pas; on les donne aux enfants comme des jouets, et bien entendu, ils sont vite mis en pièces. Et même, on n'y fait point attention, on ne les regarde que comme le produit des populations primitives. Dans la cour d'une maison à San-Juan Nonualco je trouvai un bas-relief représentant un animal grotesque; le propriétaire ne savait pas même qu'il possédait une pierre antique. C'est dans ce même village que pour la première fois j'entendis parler des ruines importantes du Llano de la Palma, éloignées d'un mille environ du village de Santiago-Nonualco et que je visitai dans la suite.

Dans cette plaine on voit des restes de murs de fondation au ras du sol. Ils sont bâtis en petites pierres rondes réunies sans aucun mortier. Les murs forment des carrés de douze pieds de large sur vingt à vingt-quatre pieds de long. Quelques murs avaient six pieds de large et dépassaient un peu le sol, ils étaient bâtis en forme de marches. Ils entouraient également

un espace quadrangulaire moins large que long. Ils sont, de même, bâtis de pierres assemblées sans mortier ni ciment. Ces ruines, et d'autres plus remarquables encore, couvrent, dit-on, une surface de six à neuf milles de long, bornée par deux torrents à l'est et à l'ouest, tandis qu'un troisième torrent la traverse au centre. Mais ces dimensions sont exagérées, et le relevé topographique de mon voyage le prouve. En effet il montre que l'étendue de cette ville n'était que la moitié de celle qu'on lui attribue. Une preuve de cette exagération nous est encore fournie par le cours des deux ruisseaux qui bornent l'emplacement, et que j'ai relevés sur ma carte. Le mot *rio*, rivière, est appliqué dans ces contrées à tout ruisseau, ou cours d'eau. De temps en temps on trouve, dans cette plaine, des figures en pierre sculptée de petites dimensions. L'emplacement de la ville antique était couvert en entier de buissons, qui empêchaient d'avoir une vue générale des ruines et ne permettaient de parcourir d'un coup d'œil qu'une surface très restreinte. Les tiques, *garapitos*, qui infestent la plaine en quantité incalculable, sont un obstacle sérieux à l'exploration de ces ruines.

Je passai ensuite à Panchimalca, village purement indien, dont les habitants parlaient un nawhuatl très corrompu. J'y découvris un interprète, et comme de coutume, je me mis à demander des mots qui déjà m'étaient familiers. J'avais l'habitude, lorsque j'avais réuni une série de mots dans une langue, de voir si ces mots s'employaient dans d'autres localités, ou s'il y avait quelque altération dans ces termes. Je mettais aussi à l'épreuve le savoir et l'honnêteté de la personne interrogée en m'assurant qu'elle possédait l'idiome en question, et que ses réponses étaient faites avec correction et fidélité. Dans ce cas, je m'aperçus de suite que mon homme me trompait en me donnant des réponses erronées.

A Panchimalco, se trouvent également des ruines d'anciennes habitations ; on a trouvé beaucoup de restes en fouillant une colline près du village.

Je parlerai maintenant d'un spectacle que j'ai eu l'occasion d'observer maintes fois ; je veux dire l'enterrement d'un enfant Dans toute l'Amérique Centrale, la mort d'un enfant n'est pas une cause d'affliction ; tout au contraire, c'est une occasion de réjouissances, qui trouve son expression dans la façon de conduire les funérailles. Le corps est porté dans un cercueil ouvert, revêtu de ses vêtements les plus riches, et décoré de fleurs.

Devant le cercueil marche une troupe de musiciens jouant des valses, des polkas et d'autres danses et accompagnés par des jeunes gens et des enfants qui font partir des pétards jusqu'au cimetière. Si l'on agit ainsi, c'est parce que l'on croit que l'enfant est devenu un ange et, comme tel, jouit d'un sort meilleur que celui que la terre lui réservait. Cependant, on pourrait croire que la joie des parents provient de ce qu'ils sont déchargés d'un fardeau, qui dans l'avenir leur eût coûté bien des fatigues.

Quelques mots maintenant sur la langue *nawhuatl*, dont j'ai recueilli des vocabulaires auprès des habitants de douze villages différents, durant l'espace de plusieurs mois. Et d'abord, cette langue n'a pas les sons représentés par les lettres *d*, *f*, *q* et *r*, et parmi tous les mots de mes vocabulaires il ne s'en trouve que trois commençant par la lettre *l*. Cette circonstance indiquerait que ces mots n'appartiennent pas au *nawhuatl* pur. Comme la manière de penser des peuples qui parlaient et qui parlent maintenant cette langue diffère sensiblement de la nôtre, leurs conceptions des choses, et par conséquent les mots employés pour exprimer ces conceptions, sont différentes des nôtres. Cette observation est juste, spécialement pour les idées que nous appelons abstraites. Par exemple, il n'y a pas de mot pour exprimer *bon* et *beau*, ou *mauvais* et *laid*; *yek*, qui à présent s'emploie avec la signification de *bon*, signifie en réalité *serviable*, et pour les mots *mauvais* et *laid* on emploie *inte yek*, *non serviable*. Ils n'ont pas de mot pour *arbre* ou *oiseau*, mais désignent par son nom propre l'espèce qu'ils veulent indiquer. Bien qu'ils aient une expression pour *droite*, ils n'en ont pas pour *gauche*. Chez les peuples parlant le nawhuatl la conception de ce que nous appelons la moralité était différente de la nôtre. Cette langue en effet n'a pas de mot pour *vérité* ni pour *mensonge*, et pas davantage pour *vol*. Ce qui indiquerait ou bien que ces peuples n'étaient pas adonnés aux vices du mensonge ou du vol, ou bien qu'ils ne regardaient pas ces actions comme des vices. On ne saurait cependant nier qu'ils n'eussent des idées généralisées. J'en trouve une preuve dans le mot *Tunal* qui paraissait indiquer la *puissance vitale universelle*; car sous ce nom ils désignent le *soleil*, la *lumière*, le *jour*, et l'*esprit* ou l'*âme*. De même la langue nawhuatl indique la simplicité de mœurs des peuples primitifs qui la parlaient : ainsi *at*, eau, forme le radical du mot qui

signifie *boisson*, ce qui montre que la boisson et l'eau étaient, chez ces peuples, identiques et inséparables.

Le manque d'expressions distinctes pour *bleu* et *vert* donne encore lieu à une observation très intéressante. Le mot schuschuik (orthographe allemande) s'emploie pour ces deux couleurs. L. Geiger[1] essaie de prouver que ce fait se présente également dans les langues de deux des grandes divisions de la famille humaine : dans les langues sémitiques et les langues indo-germaniques. Dans les livres de Moïse et dans la Bible entière, on ne trouve jamais le mot *bleu*, et le *bleu* de l'atmosphère n'est jamais mentionné, bien qu'il y ait de nombreuses descriptions du ciel. Il en est de même dans les langues indo-germaniques. Dans le Rigveda et dans l'Avesta, il n'est fait aucune mention du bleu de l'atmosphère ; ce phénomène paraît avoir été de même ignoré des anciens Grecs, car il n'est jamais mentionné par Homère. Bien plus, le Koran même ne le mentionne pas, pas plus que ses interprètes jusqu'au huitième siècle de notre ère. Chez les Chinois, même observation : le même signe hiéroglyphique *thsing* sert pour *bleu* *vert*[1].

Le nombre le plus élevé auquel on arrive, quand on compte en *nawhuatl*, est vingt, *phual*, mot qui signifie un compte (*contado*), et qui est représenté par vingt grains de maïs. Les seuls nombres qui soient plus élevés sont les multiples de vingt; et pour exprimer quatre cents, c'est-à dire quatre-vingts mains, on emploie le terme *se sunti*, qui paraît avoir signifié une certaine réunion d'hommes.

IX

EXPLORATIONS SUR LES COTES OCCIDENTALES DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Je quittai l'Amérique Centrale et me rendis sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud. Je visitai ainsi l'Équateur, une partie du Cauca, État de

[1] Ursprung und Entwickelung der menschlichen Sprache und Vernunft. Stuttgart, 1872, vol. II, p. 304 et suiv.
[3] *Ibid.*, p. 336, 376.

la Confédération Colombienne, ainsi que le Pérou, et j'y fis une riche moisson de découvertes archéologiques en divers genres.

Les habitants de ces pays diffèrent sous beaucoup de rapports de ceux de l'Amérique Centrale. La cause principale de ces diversités réside probablement dans la différence des caractères physiques de ces deux parties de l'Amérique.

L'Amérique Centrale présente plus d'uniformité dans son altitude au-dessus de la mer, et par conséquent son climat est plus égal. Ces pays, dont l'altitude est suffisamment élevée pour influer jusqu'à un certain point sur le climat, ne couvrent qu'une surface peu étendue. L'Amérique du Sud, d'autre part, embrasse des régions basses, inondées chaque année par les débordements de grands fleuves ; ou bien des déserts de sable, soulevés au-dessus de la mer à des époques géologiques récentes ; puis tous les degrés de hauteur jusqu'à la limite et au delà des neiges perpétuelles. Cette diversité de situation et de climat doit naturellement exercer son influence sur les habitations, sur les aliments, etc., des habitants.

Dans l'Amérique Centrale, les habitations sont au niveau du sol, et faites de joncs, de bambous, de troncs d'arbre fendus ou de boue séchée. Dans l'Amérique du Sud, on emploie les mêmes matériaux, mais la construction même varie considérablement. Sur les côtes de l'Équateur jusqu'au point où s'arrêtent les inondations fluviales, et même dans des localités qui n'y sont point exposées, les maisons sont bâties sur pilotis, généralement au nombre de neuf et dépassant le sol d'environ sept pieds. Quelques marches donnent accès au plancher de la maison qui, de même que les murs, est construite avec de gros bambous taillés de manière à faire saillie comme une planche. La charpente est aussi en bambou fendu, et le toit est recouvert de feuilles de palmier. La plupart du temps, les constructions de ce genre répondent à tous les besoins ; quelquefois cependant, à quelques pas de cette maison, s'en élève une autre de dimensions plus restreintes servant de cuisine. Dans ce cas, les deux constructions sont réunies par un pont. L'espace vide au-dessous de la construction, entre les pilotis, sert à abriter le canot ou du bois.

Sur le fleuve Guayaquil, j'ai vu des maisons flottantes montées sur des *balsas* ou radeaux de bois très léger et assez grands pour contenir, outre la maison, une étable à cochons et même un emplacement pour un petit jardin

et quelques poules. Dans les hautes régions du pays, les maisons ressemblent, comme forme et matériaux, à celles de l'Amérique Centrale : elles varient suivant la position, et, dans les hauts plateaux des Andes riches en pâturages, les habitations se réduisent à un simple toit de paille ou de gazon séché reposant sur le sol, et sous lequel on pénètre au moyen d'une ouverture basse.

Quand on emploie la boue séchée pour la construction d'une maison ou des murs d'un enclos, on ne la moule pas en briques ; on humecte suffisamment cette boue ou cette argile, et on la pétrit dans une caisse en bois épais, large d'environ trois pieds, longue de quatre et profonde d'un pied et demi ou plus, ouverte en haut et en bas, et l'on continue cette opération jusqu'à ce que la caisse soit remplie. On laisse la terre jusqu'au jour suivant ; elle est alors assez compacte pour permettre d'enlever la caisse qui est construite de manière à pouvoir se démonter et se remonter ensuite. De cette façon, chaque jour on finit une partie du mur. L'ouvrage avance d'autant plus vite qu'on emploie un plus grand nombre de caisses.

Les habitations sont toutes sans cheminée, sauf dans les villages de Tusa et de Puntal ; une ouverture dans le toit laisse échapper la fumée.

Les habitants de l'Amérique du Sud diffèrent encore de ceux de l'Amérique Centrale par l'alimentation. Chez ces derniers, les *tortillas* et les fèves constituent le fond des repas ; peu nombreuses sont les localités qui les remplacent par des bananes vertes cuites, comme on le fait dans certaines parties du Nicaragua, ou par des racines tubéreuses, comme le yucca, la patate, etc., comme le font les Peschchas (orthographe allemande). Si l'on cultive la pomme de terre, c'est comme un objet d'industrie, mais non pour former la nourriture exclusive du cultivateur. Il en est autrement dans l'Amérique du Sud, où nous trouvons une grande variété d'aliments. Près des rivages de la mer, le riz et les plantes légumineuses, telles que les fèves, les pois et les lentilles, forment le régime principal, non seulement des classes pauvres, mais encore des classes riches. Chez celles-ci, pas de repas sans *menestras*, sans riz, fèves ou lentilles. La fève commune est remplacée dans quelques régions par la graine de quelques autres légumineuses, telles que le *Frijol del palo*, graine d'un arbrisseau d'environ quatre pieds de hauteur qui ne donne que trois ou quatre récoltes. Elle est de petite gros-

seur, avec une peau plus fine que celle de la fève, et a une saveur agréable. Un autre succédané de la fève, c'est le *vocon* ou *sarandaja;* c'est aussi la graine d'un arbuste dont les feuilles ressemblent à celles de la fève.

Dans les régions plus élevées, le riz et les fèves sont remplacés par le maïs; cependant, on ne le consomme pas sous la forme de pain, on le fait bouillir, comme le *mate*, ou rôtir, sous le nom de *cancha*. Ces deux préparations se mangent froides; une poignée ou deux forment un repas complet pour la classe ouvrière. Le *morocho* est une variété de maïs blanc concassé et bouilli. C'est un mets délicieux si on le mange avec du lait. Le *chochoca* est un autre plat de maïs, cueilli avant la maturité et macéré dans l'eau pendant deux jours; par ce traitement, il entre en fermentation et prend un goût acidulé. En séchant, il devient très dur, et lorsqu'il est concassé, on le conserve pour le faire bouillir dans l'eau au moment de s'en servir. Une variété de maïs jaune, nommée *paccho*, gonfle quand on la fait griller, et on la mange ainsi. Une petite fève de couleurs diverses, la *nuña*, agit de même et a la même saveur.

Dans les régions encore plus élevées, les pommes de terre et l'orge, qui souvent sont les seules récoltes que l'on puisse obtenir, forment la seule alimentation des habitants. Les classes pauvres mangent les pommes de terre bouillies dans leur peau, sans assaisonnement d'aucune sorte, même sans sel. Les autres classes les préparent de diverses manières; le plat le plus commun, celui qui forme le commencement et la fin de tout repas, même des plus somptueux, s'appelle *logro*. Ce plat se fait avec des morceaux de pommes de terre pelées, bouillies à l'eau, et auxquelles on ajoute, suivant les moyens du consommateur, du fromage, soit seul, soit avec une petite quantité de graisse et de viande. Les gens moins riches se contentent de faire une soupe de pommes de terre pelées; quand cette soupe est d'une consistance épaisse, on l'appelle *chupé*. Le *cocopa* est une espèce de soupe préparée avec des pommes de terre sèches. Les pommes de terre pelées sont d'abord bouillies, puis découpées en tranches et séchées pour les conserver.

Je dois faire remarquer que l'on ne cultive jamais les pommes de terre, c'est-à-dire que le sol dans lequel on les a plantées n'est jamais amendé. Aussi les pommes de terre récoltées sont petites et ont un goût désagréable et âcre. Mais elles sont exemptes de maladie. Dans le Chota, où j'ai trouvé

des pommes de terre grosses et parfumées, poussant dans un sol amendé, j'ai entendu un propriétaire se plaindre qu'elles pourrissaient. Il y a une chose concernant les pommes de terre que je ne puis comprendre ; on les préfère au blé, bien que généralement elles n'aient pas un goût très délicat, et que leur prix soit très élevé. A Quito, cent livres de pommes de terre coûtent un dollar soixante cents (8 francs), exactement le même prix que le blé, pour la même quantité.

Après la pomme de terre, l'orge forme le principal article d'alimentation dans les régions très élevées, et c'est le seul grain qui réussit à ces hauteurs. On l'emploie sous deux formes : à l'état sec et à l'état humide. L'orge une fois grillée et moulue en farine se mange sèche dans les classes ouvrières. L'ouvrier emporte un petit sac d'orge quand il va travailler loin de chez lui. Ce mets est savoureux, et, mélangé avec de l'eau chaude et sucrée, fait une boisson agréable à l'usage des classes riches. L'orge se mange aussi dans l'*arroz de cebada*. L'orge concassée est bouillie dans l'eau jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un *mush*, et on la mange ainsi sans sel ou sans autre condiment, sauf peut-être les feuilles d'une rave sauvage. Cette dernière préparation fut ma seule nourriture pendant deux jours dans l'hacienda de Tablon Chico.

Le *chocho* est une espèce de lupin dont on se sert beaucoup comme succédané du maïs. Après l'avoir fait tremper un jour ou deux jours dans l'eau pour lui enlever la substance acide qu'il contient, on le fait bouillir dans de l'eau et on le mange comme le *mate*.

La fève de Windsor (*Faba vulgaris*) est aussi un succédané du maïs dans quelques localités. On la fait bouillir, comme le mate, ou on la mange cuite avant d'être complètement mûre; dans cet état, elle est d'un goût très agréable.

Le blé forme aussi un article important dans l'alimentation. Les descendants d'Européens dans les villes le mangent en pain. Le pain est généralement de qualité très inférieure, pour plusieurs raisons. Le grain est, la plupart du temps, très pauvre, et on ne le moud pas assez fin. La pâte est pétrie d'une manière très imparfaite et le pain à moitié cuit. On transforme aussi le blé en *mush;* pour cela, on fait d'abord bouillir le grain dans une eau de lessive, puis on détache le son en frottant le grain entre ses mains ; on lave le grain et on le sèche pour s'en servir plus tard.

Les articles d'une consommation plus restreinte sont : le *chenopodium, quinuacoyo*, graine jaune de la grosseur d'une graine de pavot, qui gonfle quand elle est grillée et que l'on emploie pour la préparation des soupes; puis le plat de pois, qui est très agréable au goût. Dans les régions plus chaudes, où croît la banane, on la mange soit verte, soit cuite, comme dans l'Amérique Centrale, soit découpée en tranches et séchée. On prépare avec le fruit sec, nommé *repe*, une espèce de *mush*.

Outre les racines tubéreuses, qui sont aussi cultivées dans l'Amérique Centrale, il est d'autres espèces employées dans l'alimentation et qui sont indigènes.

Telles sont la *Sanachoria* (orthographe allemande) et l'*Arocacha*, qui croissent dans les régions chaudes. Dans les régions élevées, les indigènes ont l'*Oca (Oxalis tuberosa)*, d'une saveur pareille à celle de la patate, mais plus aqueuse; l'*Ulloa*, racine de l'*Ullucus tuberosus*, qui est encore plus aqueuse et ne peut pas s'attendrir quand on la fait bouillir, et la *Maschua* (orthographe allemande), dont les racines ressemblent beaucoup à nos radis et possèdent une huile volatile semblable; la maschua est un aliment seulement pour les Indiens des classes pauvres, et n'est qu'un médicament pour les classes plus aisées.

La nourriture animale n'entre que pour une faible partie dans l'alimentation de la grande masse des habitants. Pour la consommation des classes riches, outre quelques bœufs, on tue principalement des moutons et des chèvres près des déserts du Pérou. A l'exception des os, des sabots, les cornes et la peau, on mange toutes les parties de l'animal, les intestins et le sang y compris. Le sang de taureau ou de mouton est d'un goût agréable. De même, on mange la volaille entièrement, les plumes et les os seuls exceptés.

Le fromage est un aliment commun à toutes les classes; mais les pauvres qui ne peuvent se permettre d'en acheter, n'en mangent qu'une très petite quantité. Il est fait principalement avec du lait de vache écrémé ; mais dans les parties du Pérou où vivent de nombreux troupeaux de chèvres, on fait du fromage avec du lait de chèvre.

Sur les hauts plateaux des Andes, le combustible principal est le gazon séché des Paramos ; le charbon de bois qui vient de loin est trop coûteux pour être d'un emploi fréquent. Cette rareté dans le combustible exerce une

grande influence sur le choix des articles d'alimentation et leur préparation. Cette circonstance peut expliquer l'absence des *tortillas*, qui exigent un feu vif. A Quito, les boulangers emploient une espèce de broussailles pour cuire leur pain, aussi est-il à moitié cuit.

Chaque cité, chaque ville dans l'Amérique Centrale est pourvue d'une fontaine au moins, et d'un aqueduc couvert; ce qui n'est qu'un cas exceptionnel dans l'Amérique du Sud, comme par exemple à Quito et à Lima. Dans les autres villes qui n'ont pas une provision d'eau artificielle, ces conduits sont de vraies horreurs. L'eau coule dans des fossés à découvert à travers les rues; on y jette toutes sortes d'ordures, et tout ce que l'on veut laver se lave dans cette eau. C'est dans ces fossés que l'on va prendre l'eau pour tous les usages domestiques, pour laver, pour cuire, pour boire; un bien petit nombre de familles envoient à la fontaine ou à une autre source chercher de l'eau pour la table. Il est vrai que la plupart des gens riches filtrent l'eau pour boire. Ce filtre consiste en un vase ayant la forme d'un cône renversé, taillé dans une espèce de pierre poreuse. On le place au haut d'un appareil en bois, et de la pointe inférieure du cône l'eau filtrée tombe goutte à goutte dans une *Tinája*, jarre en terre non vernie et de forme arrondie. L'absence de vernis permet l'évaporation d'une certaine quantité d'eau, ce qui rafraîchit le reste. La bonne eau, claire, potable, est assez rare dans l'Amérique du Sud. La plus grande partie des montagnes sont de nature volcanique, c'est-à-dire, sont des volcans en activité ou les produits de ces volcans; il en résulte que les eaux des sources et des torrents dans certaines régions, comme par exemple celle du Chimborazo, contiennent des sels en dissolution; ce qu'indique leur couleur laiteuse. Au Pérou, les torrents disparaissent pendant la saison sèche; il ne reste dans leurs lits que des flaques d'eau, et les gens du voisinage vont y laver leurs vêtements et prendre des bains, et même emploient cette eau pour la cuisine et la table. C'est peut-être une des raisons qui font que si peu de gens boivent de l'eau, la plupart de ceux qui en ont les moyens consomment des liqueurs fermentées. En tête de ces liqueurs, si nous ne regardons que la quantité consommée, il faut citer la *chicha*, espèce de bière préparée avec du maïs, comme dans l'Amérique Centrale. Le préfet d'un district m'a assuré que les neuf dixièmes du maïs récolté dans son district sont transformés en *chicha*.

L'*aguardiente* est une liqueur alcoolique encore plus forte; c'est du rhum distillé provenant du jus de la canne à sucre. La plus grande partie des cannes à sucre que l'on cultive est destinée à la fabrication de ce rhum. Toutes les classes de l'Amérique du Sud sont atteintes de la manie de gagner de l'argent en fabricant ou en vendant cette drogue. J'ai vu un docteur en droit cultivant des cannes à sucre pour en distiller le rhum, et un prêtre parcourant deux plantations de cannes à sucre, dans le même but. L'habitation du curé de Huarmaca avait trois chambres contiguës. La chambre du milieu était pour son usage personnel; la chambre de gauche servait de magasin et de chambre à coucher pour son neveu; et dans celle de droite, le neveu vendait du rhum au profit de son oncle. Et pour compléter l'inconvenance, le neveu tenait une école particulière dans cette même localité où il vendait du rhum; il n'y avait pas d'école publique dans le village.

Il est encore une autre boisson très estimée, c'est la *Maçamora negra*, gruau gélatineux préparé avec la farine d'une variété de maïs noire préalablement soumis à une légère fermentation, ce qui lui donne un goût aigrelet très agréable. Dans quelques régions on prépare avec les racines tubéreuses du lupin une liqueur alcoolique, nommée *chocho*..

Le vêtement universel dans l'Amérique du Sud est le *poncho*. Il se compose de deux bandes d'étoffe longues chacune d'environ quatre pieds, cousues ensemble sur un côté jusqu'à un tiers environ de leur longueur à partir de chaque bout, l'autre tiers seul n'est pas cousu. Par la fente ainsi ménagée on passe la tête. Les parties cousues couvrent la poitrine et le dos; tandis que la partie moyenne couvre les épaules. Ces *ponchos* sont en tissu plus ou moins fort; c'est-à-dire en laine ou en coton suivant le climat auquel on est exposé. La nuit on s'en sert comme de couverture, et il remplace la couverture de lit de l'Amérique Centrale. Les hommes à Huarmaca sont connus pour la grande longueur de leurs *ponchos*, et les femmes pour la longueur de leurs chemises; ces deux vêtements sont faits avec un tissu épais en laine noire.

La première fois que je vis à Guayaquil les Indiens qui descendaient des hauts plateaux andins, je trouvai avec surprise qu'ils avaient les joues roses; c'est un fait que je n'ai pas observé dans l'Amérique Centrale. Ceci prouve que les joues roses ne sont pas un trait distinctif de la race caucasique, mais

l'effet d'un climat tempéré. Je n'ai pas fait de mensuration et je ne me hasarderai donc pas à faire d'autres comparaisons entre les habitants de ces deux parties de l'Amérique.

Les Indiens de l'Amérique du Sud, avec lesquels je me suis trouvé en contact ont un caractère passif et inoffensif; néanmoins, ils avaient l'air sombres et entêtés, comme si l'on n'avait pu les faire marcher avec n'importe quel raisonnement, seulement par la force. Le traitement que l'Indien a subi de la part des Européens, ses vainqueurs et qu'il subit encore, est une cause qui suffit à expliquer son caractère actuel. L'Indien est très économe; il ne gaspille rien, et tire parti de tout. Par exemple, il se sert de l'omoplate du mouton comme de couteau à peler les pommes de terre. Les habitants de l'Amérique du Sud sont en général plus remuants, plus entreprenants que ceux de l'Amérique Centrale. Ils parlent beaucoup des perfectionnements qu'ils veulent introduire. Dans la province d'Ambura se trouvent actuellement deux fabriques en exploitation qui produisent des tissus de coton et de laine, et Cuenca possède une filature et un tissage de coton, qui ne travaillent il est vrai que partiellement, à cause du manque de matières. Le grand succès que la culture du raisin a rencontré au Pérou, où se récoltent les meilleurs raisins que je connaisse, a stimulé les habitants de l'Équateur et les a engagés à les cultiver. Ils ont aussi l'intention d'introduire la culture de la soie; on a déjà fait quelques essais qui ont donné un produit supérieur. Outre sa profession de médecin, le gouverneur de la province d'Imbabura, se livrait encore à cinq sortes d'occupations. L'une d'elles était la fabrication de l'acide sulfurique, et une autre la récolte du caoutchouc. En même temps on néglige l'amélioration des produits indigènes, tels que la pomme de terre, ou des produits naturalisés, tels que le blé. Souvent l'Indien ignore la nature de quelques produits, comme par exemple, l'indigotier *(jiguilitæ)*, qui croît à l'état sauvage dans quelques localités; et là où on utilise cette plante on produit l'indigo sous une forme liquide, les habitants ne savent pas le produire à l'état solide. Bien des gens montraient une ignorance totale des affaires qui ne rentrent pas dans leur sphère. Un curé qui me reçut d'une manière hospitalière, m'apprit qu'il possédait des mines exploitées autrefois par les habitants primitifs, et qu'il désirait consacrer quatre dollars (20 francs), à leur réexploitation.

Tous sont maintenant possédés d'une soif insatiable d'argent : aussi plus de sentiments nobles et généreux; mais une exploitation effrontée des étrangers spécialement. Je n'en citerai qu'un exemple. Un homme à qui je voulais louer des ânes, lesquels avaient apporté quelques charges de yucca à Piura, pour porter mes bagages au village d'où ils venaient, me demanda un dollar quarante cents (7 francs) par âne; d'un autre côté, il consentit à vendre la charge de yucca que peut porter un âne un dollar trente cents; il me demandait donc pour le transport seul, plus que ne valaient la charge et le transport ensemble. C'est d'ailleurs une pratique générale chez les guides, payés invariablement avant le départ, d'abandonner le voyageur, et de lui voler ce qu'ils peuvent facilement prendre. En plusieurs occasions j'ai souffert de leur désobligeance et de leur manque de sentiments généreux. A maintes reprises on me refusa un verre d'eau. Une fois une femme à qui je demandai à boire, me répondit : « Je suis fatiguée » ; une autre fois la réponse fut : « L'eau est au ruisseau, ou à la rivière ». Je ne veux pas dire par là que tout sentiment généreux soit disparu, car j'ai eu des preuves du contraire dans d'autres occasions.

Une femme, qui m'avait entendu demander de l'eau à boire dans la maison de son voisin, me fit entrer dans la sienne et m'offrit un verre de maça-mora : et dans le désert de Piura, une femme me vendit, par pitié, du maïs pour mes chevaux qui mourraient de faim et me demanda pour ce maïs bien moins que sa valeur réelle.

Le chalumeau est le seul instrument de musique national. Il est de dimensions variées. En voyage presque tous les Indiens ont leur chalumeau à la main. Ils jouent en marchant, de même que les femmes filent constamment, dehors ou dedans, en route ou au marché. Il serait intéressant de s'assurer si le chalumeau était connu avant la conquête: ce dont je n'ai pas le moindre doute, et ce qui prouverait que sur ce continent ça été une invention indépendante. Je n'ai pas vu de danse nationale, ni entendu dire qu'il en existât aucune. La seule danse que j'aie entendu citer était d'origine espagnole.

Il y a deux sortes d'animaux indigènes au pays et domestiqués par les indiens : le cochon d'Inde, *Cui*, et le *Runa Llama*, mouton des Indiens. Le Cui se voit dans toutes les huttes, dans toutes les maisons, excepté dans les régions chaudes : c'est le compagnon de l'indigène. On les élève en grand

nombre, et ils occupent dans la chambre autant de place que la famille. Ils font beaucoup de profit, car ils sont prolifiques et fournissent un aliment à la table.

J'ai vu deux variétés, pour ne pas dire deux espèces, du *Runa Llama;* le *Paco* et le *Guanaco*. Le *Paco* a le corps entier, à l'exception de la face, couvert de longs poils laineux. Sur le front il a une touffe de longs poils, semblables à la crinière du cheval. La tête du *Guanaco* ainsi que le cou et les pieds jusqu'à la hauteur du genou, n'a que des poils courts et soyeux; le corps et les cuisses ont une longue laine. Chez le *Paco* le front est plus large, la face plus courte, les os de la hanche sont plus bas que chez le *Guanaco*. Le *Runa Llama* est la contrepartie de son maître, l'Indien, quand celui-ci est libre. Les grands yeux noirs du *Llama* sont doux et intelligents, et il porte son long cou avec grâce, marchant à pas comptés et d'un pied délicat. Il est rarement tondu, s'il l'est jamais; on ne recueille que la laine qu'il perd. On l'emploie généralement au transport de fardeaux, pesant de soixante-quinze à cent livres. Quand il est fatigué, chargé ou non, il s'accroupit, et ni caresses ni coups ne sauraient le faire lever; il souffrira qu'on le tue plutôt que de se lever avant qu'il ne le veuille. Il n'a aucun moyen de défense ou d'attaque, c'est en crachant qu'il manifeste sa colère. Les métis et les descendants d'Européens le méprisent tout autant que son maître; aussi ne le rencontre-t-on que chez l'Indien. On néglige son élevage, c'est pour cela qu'on ne le trouve qu'en petit nombre. On ne mange pas sa chair, sauf quelques Indiens, à l'insu de tous. Le *Llama* se nourrit principalement de feuilles et de pousses tendres des buissons. A l'encontre de la croyance générale qui ne fait voyager les Pacos qu'en troupeaux, je citerai ce fait que l'un d'eux m'accompagna dans mes voyages pendant plusieurs semaines.

Les habitants du Honduras se vantent, et à juste titre, de ne voir parmi eux ni cas de folie ni suicide. Dans ce pays je n'ai trouvé qu'un cas d'idiotisme peu prononcé; ce qui est rare dans toute l'Amérique Centrale. Dans les régions montagneuses des Andes, l'idiotisme et le développement imparfait du squelette sont très communs. La population indienne de l'Amérique Centrale est affligée d'une maladie cutanée, qui se manifeste par des taches sur la peau. Dans l'Amérique du Sud, règne une maladie cutanée d'un

caractère ulcéreux qui attaque non pas les Indiens, mais les descendants d'Européens ou les métis. Elles est connue sous le nom d'Éléphantiasis, et on la considère comme infectieuse au point que la police, dans l'État de l'Équateur, a l'ordre d'arrêter toute personne suspectée d'être atteinte de ce mal. A Quito, on arrête toute personne suspecte, et si aprés qu'elle a été examinée par deux médecins, la présence du mal est établie, la personne affectée est envoyée à l'*hospicio* où elle est détenue pour la vie, et isolée du monde. On agit ainsi parce que la maladie est réputée incurable. On n'a pu découvrir si cette maladie est d'origine ancienne ou récente. Cependant, on connaît des cas d'infection récente. Un homme, ayant parcouru la Colombie dans une tournée d'affaires revint affligé de ce mal, et le communiqua à toute sa famille. Outre l'hospice de Quito, il y a dans la province de Cuinca, un territoire entre deux rivières où l'on garde les personnes affectées de cette maladie et qu'il leur est défendu de quitter. Ces pauvres malheureux abandonnés à leur destinée ne reçoivent aucun soin médical. J'ai visité l'hospice de Quito et j'y ai trouvé cent dix personnes, âgées de neuf ans et plus, bien qu'aucune ne fût d'un âge avancé et parmi elles ne se trouvait, à ce que je crois, aucun malade de sang purement indien. Il y avait quarante-cinq malades du sexe masculin. Tous étaient affectés d'une ulcération plus ou moins grave de la face ou des autres parties du corps. Ces ulcérations étaient de quatre espèces différentes. Le plus petit nombre provenait vraiment de l'*Elephantiasis ægyptiaca*, tandis que d'autres étaient incontestablement d'une nature syphilitique; d'autres encore étaient le *lupus*; pour le reste, il était impossible d'en faire le diagnostic d'après une seule inspection. Tous ces ulcères étaient négligés d'une façon déplorable, et tout diagnostic était à première vue impossible. Il est une chose certaine; c'est que, sous le nom d'*Elephantiasis*, on embrasse diverses maladies, qui ne cèdent pas à l'application de drogues, en l'absence de tout régime hygiénique. Mû par un sentiment d'humanité, je résolus d'arracher quelques-uns de ces malheureux à leur condition déplorable. Dans ce but je proposai au gouvernement de consacrer à ces malheureux, mes connaissances et mon temps durant mon séjour à Quito, si le gouvernement me fournissait tous les moyens hygiéniques et thérapeutiques dont j'aurais besoin. Cette offre ne fut pas acceptée, le gouvernement ayant dépensé sans succès beaucoup d'argent

dans les années précédentes pour le soulagement de ces malheureux, et comme les docteurs indigènes, qui avaient vu la maladie pendant plusieurs années, n'avaient pas réussi, comment un étranger qui ne la connaissait que depuis peu, pourrait-il réussir ? Cependant un médecin de grand renom dans la ville vint m'acheter ma recette pour guérir la maladie, et ne m'offrit pas moins de dix mille dollars (50,000 francs). Je lui répondis que je n'avais point de remède secret d'aucune sorte, que mon espoir de soulager ces malheureux était fondé sur la possibilité de découvrir le diagnostic de chaque cas, puis, que j'agirais en conséquence ; il prit ma réponse pour un subterfuge.

Je dois parler ici de la négligence générale qui règne dans ce pays, touchant les mesures hygiéniques. Certaines inventions telles que les lieux d'aisances n'existent nulle part, sauf à Lima ; et peut-être y en a-t-il quelques-uns à Quito. Les rues des villes et des villages sont plus ou moins des réceptacles d'excréments. Les hommes vont dans la cour, s'ils en ont une ; les femmes se servent de l'urinal, que l'on vide le soir dans la rue. Les cochons remplissent l'office de boueurs. A Guayaquil, dans un établissement de bain, sur le fleuve, se trouvent des lieux d'aisances. C'est là que se rendent les classes aisées non pour prendre un bain, mais pour se servir du cabinet. A Lima on place un tonneau dans une petite enceinte sur le toit plat. Dans un trou pratiqué au sommet du tonneau est fixé, un large tuyau, auquel quelques marches donnent accès. Personnellement on se sert rarement de ce tonneau, mais on y verse le contenu des vases de nuit. On l'enlève de temps en temps, et on le remplace par un tonneau vide ; cette opération est faite par une société particulière établie dans ce but.

Les Républiques de l'Équateur et du Pérou sont riches en restes archéologiques de diverses sortes. Bien des ruines, et des plus intéressantes, n'ont jamais été décrites par suite de leur éloignement des grandes routes parcourues habituellement par les explorateurs. Je les regarde comme très intéressantes, parce qu'elles ont conservé leur structure originale bien mieux que celles qui ont été converties en édifices chrétiens et qui ont ainsi perdu leur caractère original, comme à Cuzco et à Casaxmala.

Tous ces débris de monuments faisaient partie d'édifices publics ; aucun n'était destiné à un usage individuel, sauf les palais des Incas. Ces débris

peuvent se diviser en trois classes. D'abord, les chemins avec les constructions établies pour la commodité des voyageurs et les aqueducs ; puis, les monuments d'un caractère militaire, tels que les forts, les fortifications, etc. ; et, en troisième lieu, les restes dont je ne me hasarde pas à définir positivement le caractère, qu'il fût d'une nature religieuse, sociale ou politique.

Il est un fait intéressant que l'on observe dans les ruines architecturales, c'est que, si on les trouve plus ou moins fréquemment dans tout le reste du pays que j'ai visité, elles ne s'étendent pas, au nord, tout à fait jusqu'à la limite actuelle de la République de l'Équateur. Au delà de la frontière je ne connais de vue, ou par ouï-dire, aucune ruine.

De Guayaquil, où je mis pour la première fois le pied sur le sol de l'Amérique du Sud, je gagnai Quito. En chemin, prés de Quaranda, dans la région du Chimborazo, je rencontrai les premières traces des anciens habitants. C'était un tunnel creusé dans une colline et destiné à servir de canal pour une rivière. De Quito, je pris d'abord à l'est le sentier conduisant au Rio Napo, au delà du village de Papallacta, dans le but d'étudier la formation des Andes Orientales. En descendant sur le versant du mont Guamani dont le sommet dépasse 12.000 pieds au-dessus de la mer, je rencontrai une compagnie d'Indiens de Napo, marchant à la file, bâton en main, avec leurs provisions sur le dos. Leur vêtement se bornait à un morceau de coton qui leur couvrait les flancs. C'étaient de jeunes hommes, à la taille élancée, un peu plus grands de stature que les autres Indiens du pays ; leur visage exprimait plus d'indépendance. On voit souvent à Quito des troupes de ce genre venues de Napo ; beaucoup d'entre eux ont péri dans les tempêtes de neige qui surprennent le voyageur dans la traversée du Guamani. Ils apportent de l'or obtenu par le lavage des sables du Napo, et des oiseaux desséchés ; ils remportent des couvertures et d'autres tissus en laine ou en coton.

Papallacta est un village purement indien. Seuls deux hommes pouvaient parler et lire l'espagnol. L'un d'eux était le *Teniente politico*, la plus haute autorité du village. Je ne rencontrai que deux hommes âgés dans les cases ; tous les autres hommes étaient dans les bois, à plusieurs milles de là, où ils passent la plus grande partie de l'année à faire des *bateas*, ouvrages en bois, surtout des huches pour les boulangers et la cuisine. Les femmes et les enfants vont et viennent, préparent la nourriture à la maison,

la portent aux hommes et rapportent ce qu'ils ont fabriqué. La nourriture consiste en de petites pommes de terre bouillies et en fèves communes, seule récolte qu'ils fassent. Telle famille nourrit une vache ou deux, mais on ne mange pas le fromage à la maison, on va le vendre à la prochaine *hacienda*. Quelquefois la neige couvre le sol jusqu'à la hauteur de plusieurs pieds et empêche les hommes de quitter la maison. Une des occupations du *Teniente politico*, était la fabrication des harpes : c'est un instrument très en faveur dans l'Équateur.

Pendant mon voyage à Papallacta, je dus m'arrêter deux jours à l'*hacienda* de Tablon-chico pour me procurer un guide et un cheval, et à mon retour la pluie m'y retint un jour. Ce séjour me fournit une occasion excellente de me renseigner sur la condition des travailleurs, qui sont Indiens.

Lorsqu'une famille désire s'installer sur l'*hacienda*, on lui concède la jouissance de deux ou trois, mais jamais plus de quatre *quadras* de terre à cultiver. La quadra est un carré de trois cents pieds. L'Indien peut prendre sur l'hacienda les matériaux nécessaires à la construction de sa maison. En retour de la jouissance de ce terrain, l'Indien doit exécuter chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il fasse du soleil, les travaux qu'on lui demande, sauf le dimanche, ce jour-là il peut cultiver sa terre. Le matin, entre trois et quatre heures, tous doivent se rendre à la maison du *mayordomo* pour y réciter la *Doctrina* (doctrine de foi) et quelques prières. Puis ils doivent aller rassembler les vaches, ou faire tel autre ouvrage, tandis que les femmes traient les vaches. Au lever du soleil, ils ont une demi-heure pour leur déjeuner, après cela commence le travail régulier de la journée qui dure sans interruption jusqu'à six heures du soir. Comme faveur exceptionnelle on accorde au travailleur un jour de repos par mois. Comme salaire, le travailleur reçoit par jour un peu moins d'un demi-réal, cinq cents (0.25 centimes), non en numéraire, mais en nature *(Socorro)*; c'est du maïs, de l'orge, etc. Il reçoit ces objets quand il les demande, et à la fin de l'année on dresse un inventaire qui, presque toujours, se trouve être en faveur du propriétaire de l'*hacienda*. Il est bien rare de voir une balance de trois au quatre réaux en faveur du travailleur. Si le travailleur prend ses repas, un le matin l'autre le soir, aux frais de l'hacienda, il ne reçoit point

de paie. Sa femme et ses enfants sont de même obligés de sarcler ou de faire quelque autre ouvrage de ce genre; mais pour ces travaux ils ne reçoivent aucune rémunération. Les femmes ont en outre à traire les vaches, et en retour elles reçoivent au jour de l'an un présent de quatre réaux, la plupart du temps sous forme de cotonnade. On permet au travailleur d'élever des animaux, des vaches ou des chevaux, par exemple. Pour avoir le droit de les faire pâturer sur l'hacienda, il abandonne deux jours de gages par tête d'animal. En outre le travailleur doit payer la dixième partie de ce qu'il récolte; c'est le *diezmo*; la moitié en revient à l'église, l'autre moitié au gouvernement. Autrefois il devait aussi donner, comme *primicia*, le premier né de ses animaux.

Ce système a eu pour conséquence l'endettement du plus grand nombre des travailleurs, et quelques-uns doivent au propriétaire de l'hacienda jusqu'à vingt dollars et plus, somme presque égale à deux années de gage en comptant un dollar par mois. Impossible au travailleur de se libérer de ses dettes. Une autre conséquence est le vol général, principalement de la récolte qui mûrit et spécialement des pommes de terre. Malgré toutes ces conditions défavorables, il y a des familles qui possèdent des moutons, des porcs, une vache ou deux, et même des chevaux, preuve de leur travail et de leur frugalité. C'est un de ces chevaux que je dus acheter pour mon voyage, le *mayordomo* refusant de me louer un de ceux qui appartenaient à la propriété.

Comme je l'ai dit ci-dessus, je passai trois jours dans cette *hacienda*, et la seule nourriture que j'eus durant ce temps fut celle de la famille du *mayordomo ;* elle se composait d'orge concassée bouillie dans de l'eau et assaisonnée avec des feuilles de rave sauvage. Il était absolument impossible de trouver une autre nourriture dans le pays , excepté du lait, que le *mayordomo* avait défense de vendre, car il devait envoyer le fromage frais aussitôt caillé à une hacienda plus basse où on pouvait le vendre. L'hacienda est à une telle altitude que rien n'y mûrit à l'exception des pommes de terre et de l'orge ; le sol sert principalement de pâturage pour les vaches. La construction où vivait le *mayordomo* comprenait trois chambres. Celle du milieu était la chambre de famille, elle ne contenait pas d'autres meubles qu'un bois de lit; le plancher était formé par le sol inégal, aussi malpropre,

aussi poudreux que le chemin. La seconde chambre servait de cuisine, et dans la troisième les cochons avaient élu domicile. Malgré cette pauvreté abjecte, le dernier né avait une chemise de dentelle; il est vrai qu'elle était en loques et aussi sale que le sol, probablement elle couvrait l'enfant depuis le jour de son baptême, où il l'avait reçue. Onze chiens amaigris, mourants de faim rôdaient autour de la maison; rien cependant ne pouvait les attirer. Je me suis demandé comment ces chiens pouvaient vivre, on ne leur jetait que les restes bien maigres des repas de la famille, à moins qu'ils ne mangeassent de l'herbe, ce que, en effet, je les ai vu faire.

Sur les haciendas des environs de Quito travaillent trois sortes d'ouvriers. D'abord, les Gañanes, c'est-à-dire ceux qui vivent sur l'hacienda, comme je l'ai décrit plus haut, sauf que leur paye est d'un demi-réal au moins, et que leur femme est également payée pour son travail, pour les soins donnés aux vaches, etc., à raison d'un quart de réal par jour. La seconde classe de travailleurs comprend les *Yana Perros*, chiens noirs; ce sont des hommes qui reçoivent aussi un morceau de terrain à cultiver, et qui en retour doivent travailler, sans aucune paie, deux, trois ou même quatre jours par semaine, suivant l'étendue du terrain qu'ils occupent. Enfin viennent les Péons, manœuvres qui ne vivent pas sur l'*hacienda* et qui, lorsqu'ils travaillent, reçoivent un réal par jour.

On voit, par les indications qui précèdent, que la condition de l'ouvrier qui travaille sur une hacienda ne vaut guère mieux qu'une espèce d'esclavage. Comme conséquence de cette condition, nous trouvons comme je l'ai dit plus haut, le vol pratiqué d'une manière générale. Les faits suivants, que j'ai observés moi-même, montreront quels profits les propriétaires retirent de ce système. Dans la vallée de Machaché, j'ai vu vingt-deux charrues travailler sur un morceau de terrain d'une superficie d'environ dix acres (4 hectares environ), dans un autre endroit, dix charrues fonctionnaient sur une étendue de cinq acres (2 hectares); et près de Guamote, sur un acre, huit hommes avec deux surveillants et le *mayordomo* de l'*hacienda* étaient occupés à déterrer des pommes de terre. Les deux surveillants et le *mayordomo* se contentaient de regarder travailler les huit hommes. Ce travail se faisait surtout à la main, rarement on se servait d'une houe. A quelques pas derrière les hommes se tenaient les femmes et les enfants, cherchant les pommes de

terre qui auraient pu être laissées, et cette seconde récolte était presque aussi abondante que celle des hommes.

De Tablon-chico, je me dirigeai vers le nord avec l'intention de pousser jusqu'au Rio Mayo, où, suivant les géographes, se trouve le nœud le plus septentrional des deux Cordillères des Andes, et où elles se séparent en trois branches pour ne plus se réunir.

Je me rendis à Cayambe, situé dans une plaine où, dit-on, le lait coule dans les ruisseaux en guise d'eau. Je visitai dans ce village une des constructions qui conservent encore leur simplicité native; on l'appelle le Punte Achil, et je l'ai dessinée. C'est un ouvrage en terre, de forme rectangulaire, élevé sur le versant de trois collines, situées en arrière de la ville. Les côtés parallèles à la base de la colline ont 513 pieds de long et les deux autres côtés 250 pieds. Le talus à pente rapide qui se trouve du côté de la façade a une hauteur de 50 pieds; par derrière il mesure 12 pieds et les côtés varient en conséquence.

A 418 pieds environ au-dessous se trouvent les restes d'un autre ouvrage en terre rectangulaire; la partie qui est encore debout mesure 256 pieds devant et derrière, et 105 pieds sur le côté qui existe encore, le quatrième côté a disparu. La façade inférieure de cet ouvrage présente un talus de 40 pieds de hauteur; sur le côté le plus élevé la hauteur de la levée varie de 6 à 9 pieds. Ces deux ouvrages en terre sont réunis par un chemin à degrés, large de 45 pieds avec des talus de chaque côté. Il aboutit à l'ouvrage supérieur vers le milieu environ de la façade. De la façade de l'ouvrage supérieur partait un chemin dont on voit les restes; il est à niveau du sol et paraît être la continuation du chemin qui reliait les deux ouvrages.

Ces constructions antiques sont bâties de blocs irréguliers d'argile séchée, mesurant environ un pied de longueur. Ces blocs appartiennent à une formation visible plus au nord. Leur apparence amènerait à supposer qu'ils ont été formés artificiellement, plutôt que par une action naturelle, si l'on n'avait déjà observé ce fait que de hautes collines sont formées de ces mêmes matériaux. Les habitants appellent ces constructions Cangawhua. Dans le voisinage sont quantité de tumuli et d'autres élévations artificielles du sol. La forme symétrique des deux collines, qui se trouvent de chaque côté de

celle sur laquelle s'élèvent les constructions, paraît indiquer qu'elles sont en partie, sinon complètement, artificielles.

On m'a dit que, à quelques lieues de distance, sur l'hacienda Guachalá, entre la ville de Cayambe et le village de Cangawhua, on voit les ruines d'une ancienne forteresse, nommée Pucará; c'est un mot appliqué à toutes les ruines d'anciennes forteresses dont on a oublié le nom.

En partant d'Ibarra, dans la province d'Imbabura, je visitai le lac d'Aguarcoche ou « lac de sang »; près de ce lac, il se livra, dit-on, dans les anciens temps, une bataille si terrible, que le sang versé en rougit les eaux. De là son nom.

Plus loin, sur la route de Cauca, on m'apprit à Tuno, où je passai la nuit, qu'il existait des ruines sur l'*hacienda* de Pacará. Ce fut la dernière fois dans mon voyage vers le nord qu'on me parla de ruines antiques. Ce fait semble prouver que le pays et les habitants au nord de Tuno sont dans des conditions différentes de celles des habitants du sud.

La Confédération Colombienne m'offrit le spectacle rare d'un gouvernement plus progressif dans ses tendances que le peuple. Chez les autres nations, le cas est inverse : les gouvernements sont plus conservateurs que le peuple. Sous la présidence du général Mosquera le gouvernement avait aboli tous les monastères et les couvents; leurs propriétés foncières avaient été vendues au profit des communes respectives, et dans l'année qui avait précédé mon arrivée dans ce pays, toutes les églises superflues avaient été fermées ou abattues par ordre du gouvernement.

A Pasto, capitale du département de Cauca, des particuliers donnèrent aux religieux des maisons pour y vivre en communauté; à la vente aux enchères des terres d'église confisquées aucun acheteur ne se présenta et les travailleurs refusèrent d'abattre les églises pour l'érection d'autres édifices, par crainte de l'excommunication lancée par le Pape. Néanmoins, les Pastusos sont moins bigots que les habitants de l'Équateur. J'entendis un jour la réponse d'un juge de village à un prêtre, auparavant religieux dans un couvent fermé, qui lui demandait si les habitants du village n'aimeraient pas à avoir une messe un jour de fête : « Saint Pierre, dit-il, n'a pas besoin de messe; les messes ne sont qu'au profit du clergé. »

Autrefois les habitants de Pasto et de l'État de Cauca jouissaient même

dans l'Équateur d'une grande réputation de bonté, d'honnêteté et d'hospitalité ; mais le caractère du peuple a bien dégénéré par suite d'une série de révolutions dans la Confédération. Au temps de ma visite, des rixes politiques avec effusion de sang, ou même terminées par des meurtres, survenaient fréquemment; le sujet habituel des conversations était les révolutions passées ou futures. Les Pastusos sont plus courageux que les Ecuadoreños, comme nous l'a prouvé la dernière guerre entre la Colombie et l'Équateur.

Les vases et les tasses qui, dans les régions chaudes, sont tirées du fruit de différentes espèces de calebassiers, se font en bois dans les régions élevées, quelles que soient leurs formes et leurs dimensions. La principale industrie de Pasto est le vernissage de ces objets en bois, *bateas*; il se fait d'une manière toute particulière. Par la mastication de jeunes pousses et des boutons d'une plante apportée de la région montagneuse de Caguelá, on sépare la partie résineuse de la partie fibreuse que l'on rejette. La partie résineuse, nommée *liga*, est alors étirée aussi mince que possible à l'aide de la chaleur, et elle devient tout à fait transparente. On l'applique ensuite sur l'objet en bois et on la fixe à la chaleur du charbon de bois. Les vases sont d'habitude peints d'abord en rose, puis on les orne de fleurs de diverses couleurs et même de dorures. On communique ces couleurs à la *liga*, qui est naturellement d'un vert jaune, en la mâchant avec quelque substance colorante, comme de l'indigo pour le bleu, du safran pour le jaune, de l'indigo et du safran pour le vert, et le jus d'une plante qui vient des environs de Caquelá pour le rouge. Pour imiter l'or, on place une feuille d'argent entre deux couches de la *liga* colorée avec du safran. Pour les fleurs et les autres objets, on les coupe dans la *liga* avec des ciseaux et on les fixe séparément au vase à l'aide de la chaleur. Le vernis est soluble dans l'alcool ou même dans un esprit de moindre force : cependant on continue à opérer suivant l'ancienne mode, on préfère boire l'alcool plutôt que de l'employer comme dissolvant. La *liga*, et les pousses dont on l'extrait, peuvent se conserver pendant un temps considérable dans l'eau, si on la change souvent. Une fois sèches, elles ne peuvent plus servir.

Il est une autre branche d'industrie qui a fait la renommée de Pasto, c'est la menuiserie : on y fabrique des malles, des caisses de différentes dimensions, des meubles de bois incrustés de diverses couleurs. Les malles et les caisses

sont exportées dans d'autres pays. Pour la fabrication de tous ces articles, on emploie une espèce de chêne, dans lequel on incruste des morceaux de bois provenant d'autres espèces et ayant la nuance voulue.

A Pasto j'eus l'occasion de voir quelques-uns des Indiens qui habitent les montagnes de Caquelá. C'étaient des hommes de taille élevée et élancée, à physionomie ouverte; ils portaient de longs cheveux noirs flottants et avaient la tête découverte : ils paraissaient appartenir à une race différente de celle des habitants de Pasto. Ils apportent à la ville les jeunes pousses qui servent à faire la *liga*, la substance colorant en rouge, ainsi que des écorces de Cinchona, de la cire d'abeilles, un Cacao d'espèce sauvage dont les amandes sont rondes et un peu plus épaisses qu'une plume d'oie.

Dans mon excursion à la rivière Mayo, je dus traverser le Rio Juanambée, qui roule ses eaux entre deux hautes berges; le passage se fit au moyen d'une *tarabita* : c'est une corde tordue de cinq ou six courroies en cuir cru de vache, large d'à peu près un pouce; elle est tendue en travers de la rivière et fixée solidement à un arbre de chaque côté. Sur ce câble est placé un morceau de bois dur en forme de V renversé (Λ) épais d'environ trois pouces, dont les bras dirigés en bas ont deux pieds de long. Les extrémités des bras sont réunis par une corde semblable en cuir cru; le tout forme un triangle. Aux bras du Λ et à la corde qui les réunit on attache la selle et le menu bagage du voyageur, en laissant pour lui un espace au milieu. Une courroie de cuir cru (nommée *cabrestro*) forme le siège; les extrémités de la courroie sont fixées aux bras en bois, pour servir de soutien au dos. C'est à l'intérieur de cette chaise grossière que le voyageur prend place dans une position un peu accroupie, en tenant avec les mains le bois ou le câble; puis, relevant les pieds et quittant le sol, il descend en glissant le long du câble, jusque vers le bord opposé placé à un niveau inférieur, où l'entraîne son propre poids. Arrivé au but, il se dégage, enlève ses bagages puis la chaise est retirée par une simple courroie de cuir qui y est attachée. C'est de cette manière, que passagers et marchandises traversent la rivière, tandis que les animaux sont menés à un gué, où passent en nageant au besoin. Au retour, on se sert d'une autre *tarabita* située à une courte distance de la première, car la berge de la rivière doit être, au point de départ, plus élevée qu'au point d'arrivée.

Du Rio Mayo je revins à Quito, et de là traversant les Andes je me dirigeai vers le Pérou, Dans la plaine de Mulalo, je vis une colline haute de 300 à 400 cents pieds qui me frappa par son isolement ; elle n'était reliée à aucune autre colline et avait une forme conique symétrique, ce qui me fit croire qu'elle était due à la main de l'homme. Cette supposition me fut confirmée par les habitants du voisinage.

Plus loin, à mesure que j'approchais de l'ancienne route de Cuzco, les ruines architecturales devinrent plus abondantes. Cette route, bâtie en pierres, suit les ondulations du sol, ce qui souvent nécessitait des levées, spécialement lorsque la route se déroulait sur le flanc d'une montagne. Les versants des collines entre lesquelles coule le Rio Cobschi (orthographe allemande), et que j'eus à traverser, ont l'aspect de terrasses sur lesquelles les restes d'anciens murs sont visibles. Des restes semblables se trouvent aussi dans le voisinage du village d'Achupallas, situé sur le sommet d'une des collines dont je viens de parler. Dans ce village et les environs on a trouvé quantité de tombes antiques. On me donna un crâne d'animal retiré d'une de ces tombes ; beaucoup d'entre elles avaient été ouvertes mais sans succès, pour y chercher de l'or. En descendant de la montagne d'Azuai, dont le plus haut point atteint était à 13000 pieds au-dessus de la mer, je trouvai les restes de l'ancienne route.

A 1000 pieds au-dessous du point que je viens de nommer, j'observai les restes de deux constructions de dimensions considérables et dont les murs dépassaient le sol de plusieurs pieds. Une de ces constructions avait été, dit-on, un caravansérail (*tampu*) pour la commodité des voyageurs, et l'autre le palais d'un Inca, lequel avait également des bains artificiels dans le lac voisin, à 100 pieds plus bas. Le ruisseau qui alimentait ce lac coulait dans un lit tortueux fait de main d'homme. Ces ruines sont connues sous le nom de Paredones. Six milles plus loin, au sud, et à 2000 pieds au-dessous des Parédones, sont les ruines d'un ancien édifice, appelé *Inca pirca* mur de l'Inca. On suppose que ce fut autrefois un château fort, et on l'appelle aussi *Castillo*. Cette supposition est fondée sur la forme de sa structure. Il avait une forme ovale, était bâti en pierres carrées, deux étages restent encore. Les pierres du second étage sont si artistement ajustées qu'elles s'adaptent parfaitement les unes aux autres sans aucune matière pour les relier. La

surface extérieure de ces pierres est si unie qu'on la croirait polie. Les pierres de l'étage inférieur, qui a une circonférence plus grande que l'étage supérieur, ont été taillées et assemblées avec moins de soin. Les ruines ne représentent qu'une petite partie de la construction première, qui a été démolie peu à peu, et dont les pierres ont été emportées au loin pour servir à construire les maisons de l'hacienda voisine portant le même nom. Des bains artificiels entourent l'étang qui avoisine les ruines, et dans la plaine située tout près, qui sans doute fut autrefois un jardin, on a trouvé des pierres de forme singulière, qui probablement servaient dans des jeux athlétiques.

Les environs de Cuenca, capitale de la province de même nom, où je demeurai quelques jours, sont très intéressants au point de vue de l'histoire naturelle aussi bien que de l'archéologie. Beaucoup de tombes anciennes y ont été ouvertes, et l'on y a trouvé de précieux objets en or ou en argent. A ce sujet on me raconta bien des histoires fabuleuses, telles que la découverte de couronnes, de sceptres, etc ; on me parla aussi de leur grande valeur. On disait qu'un homme avait retiré soixante mille dollars (300.000 fr.) de l'or contenu dans les objets qu'il avait trouvés. Toutes ces histoires doivent être prises *cum grano salis*. C'est principalement aux environs du village de Chor-de-leg que l'on a trouvé un grand nombre de tombes anciennes. Les habitants du village se sont fait un métier de rechercher et d'ouvrir les tombes Ils emploient pour cela une barre de fer longue de plusieurs pieds. Si la barre entre facilement dans le sol, c'est un signe certain qu'il y a une tombe dans cet endroit. Si elle touche un tas de pierres, c'est signe que la tombe contient des objets en or. A Cuenca on me raconte que l'homme, dont le métier consiste à ouvrir ces tombes, a été très heureux, et qu'il avait à cette époque beaucoup d'objets en or; mais, malgré les informations que je pris à Chor-de-leg je ne vis qu'une figurine, longue d'environ un pouce et quelques boucles d'oreilles en or, sans compter trois autres figurines en argent. Mais je trouvai bien des objets intéressants de matières inférieures, par exemple une broche de plus d'un pied de long, semblable aux broches de moindre dimension dont on se sert encore, divers instruments de cuivre, des ornements en pyrite polis et troués et quelques perles de corail. Je vis aussi des spécimens de poteries, l'un d'eux était une jarre à double sifflet, et une des ouvertures représentait la bouche d'un animal accroupi. Je citerai encore des instruments en pierre

de dimensions et de dessins variés ; deux pierres, rondes à une extrémité, plates à l'autre, ornées à chaque extrémité de deux rang de six carrés creusés dans la pierre, et semblables aux cases d'un échiquier.

Chor-de-leg est situé au pied d'une colline, sur laquelle sont des terrasses entourées de murs, ce qui indique que sur cet emplacement s'élevaient peut-être des fortifications.

Durant mon excursion à Chor-de-leg, je visitai une plantation de cannes à sucre nommée Schumir (orthographe allemande), sur laquelle, comme dans tout le pays, on convertit en rhum la plus grande partie du jus de la canne. J'ai trouvé là, pour la première fois dans mes voyages, un vaste verger contenant plusieurs milliers d'arbres à fruits, et occupant quatre *quadras ;* la quadra est un carré de 300 pieds de côté. Mais les arbres étaient dans une condition déplorable, couverts de mousse et d'autres plantes parasites.

De Cuenca je me dirigeai vers le Sud, et passai dans la plaine de Targui, près du monument érigé par les Français quand ils mesuraient le méridien ; j'avais déjà vu l'autre monument situé plus au nord, dans la plaine de Yarugui.

Sur le flanc d'une colline, près du village de Cumbé, je trouvai des restes d'anciens murs. Dans ce village, je fus témoin de la célébration de la « Corpus Procesion ». De tous les alentours, les gens étaient venus la voir. La partie de la procession qui offre le plus d'attrait est la danse des diables, exécutée par des Indiens déguisés. On la commence dans l'église, près de l'autel, avant la sortie de la procession. Les danseurs se tiennent près du prêtre officiant pendant tout le temps de la procession et rentrés dans l'église ils terminent la cérémonie par une nouvelle danse près de l'autel.

A trois milles au sud du village de Nabon, je trouvai sur la route des débris de murs d'une construction importante ; ils avaient trois pieds de haut, et ressemblaient aux Paredones de la montagne d'Azuai ; ils étaient connus sous le nom de Dumapara. A Oña, on m'apprit qu'il existait des ruines, en trois endroits différents, appelées Pucará, Ingapirca et Paredones. Ces noms indiquent que ces ruines représentent trois genres différents de constructions : une fortification, une habitation de l'Inca, et un édifice destiné à

un usage public. Dans la ville indienne de Saragura, que je traversai plus loin, on conserve encore quelques-unes des anciennes coutumes à l'égard des voyageurs. Il y a un édifice public (tampu) qui leur est destiné; et chaque année on élit trois gouverneurs de cet édifice; leur emploi consiste à pourvoir à toutes les nécessités du voyageur, à sa nourriture et à celle de ses animaux; ils doivent lui chercher des guides, des bêtes de somme, etc. La gratification qui leur est due est d'un réal par chaque animal qu'ils procurent, et d'un demi-réal par guide. On m'apprit que dans le voisinage de la nouvelle hacienda de San-Lucas, peuplée d'immigrants venus de Saragura (cette ville compte, dit-on, huit à douze mille habitants), on voit des ruines importantes d'anciens édifices, connus déjà comme ruines au temps de la conquête espagnole. On les nomme le *Tampu blanco*. On les a explorées pour y chercher de l'or, mais sans succès, comme d'ailleurs il arrive généralement dans cette partie du pays.

A mon entrée à Lojà, on y célébrait l'octave de la procession du « Corpus », que j'avais vu trois jours auparavant à Oña. Dans ce pays, les fêtes durent huit jours successifs, et commencent d'habitude une semaine avant le jour de la fête.

Lojà est la capitale de la province de même nom, et la ville dont Bolivar disait : « Ces gens approchent de leur fin ou ne font que de commencer ». Ils ne font ni l'un ni l'autre; ils continuent à vivre dans un état de désordre chronique. A peine une maison en parfait état, toutes sont en réparations ou devront l'être, et avant que les réparations ne soient terminées, la partie déjà faite a besoin de nouvelles réparations. Une lettre de recommandation du Ministre de l'Intérieur me valut les attentions d'un « gentleman » qui se considère comme l'homme le plus généreux de Lojà, vu qu'il reçoit dans sa demeure tous les étrangers de distinction. Dans cette ville on retrouve en grande partie le caractère de l'*hidalgo* espagnol. Il y a quelques années, lorsque le bruit courut que le Pape avai l'intention de quitter l'Italie, les citoyens de Loja lui offrirent l'hospitalité, et l'invitèrent à venir résider parmi eux. On croit que c'est dans le district de Malacatus, si fameux pour sa flore, que se trouve l'endroit où les Indiens enfouirent le trésor envoyé de Cuzco pour racheter l'Inca Atalwhuapa (orthographe allemande) lorsqu'ils reçurent la nouvelle de sa mort. Quelque temps avant mon arrivée, il

s'était formé à Loja une nouvelle société dans le but de rechercher ce trésor, bien que nombre de sociétés précédemment formées dans le même but, eussent échoué dans leurs recherches.

Après avoir quitté Lojà, j'arrivai au village de Cariamanga; là, point de guide pour m'indiquer un sentier conduisant au Pérou à travers les montagnes, et je dus prendre la route ordinaire par le désert de Pura. A Cariamanga; on fait une sorte de farine avec les racines d'une espèce de Maranta que l'on appelle *Sago* et *Tapioca*. Elle sert à faire des gâteaux; aussi elle est très recherchée, au point qu'une livre de cette farine atteint parfois le prix de quarante cents. La racine de la *Canna indica* fournit aussi un autre sorte de farine; j'ai vu deux variétés de canna, l'une à fleurs rouges, l'autre à fleurs jaunes; on les appelle Achia et la farine *Chuno*; c'est avec cette farine qu'on prépare les meilleurs biscuits.

Sur cette route qui relie l'Équateur au Pérou, il se fait un grand trafic à dos d'ânes, car ce sont les seuls animaux, à l'exception des chèvres, qui se contentent des feuilles qu'ils arrachent aux arbres et aux buissons du désert. Les autres animaux doivent être nourris avec de l'Algarobo : c'est un fruit semblable au pain de Saint-Jean et on doit l'emporter avec soi. Les habitants préparent avec ce fruit une sorte de boisson, nommée *maçamora*. Le principal article de commerce est le sel, qui est amené des mines du désert de Sechura et qu'on échange contre de la cassonnade, *dulce*.

Bien que le vol soit le crime le plus fréquemment commis dans ces pays, sur les confins de l'Équateur et du Pérou il est d'une fréquence effrayante. L'*Escribano publico* de Caria-Manga me montra une liste de quatre pages, papier ministre, contenant les noms des contumaces de ce district condamnés la plupart pour vol. Les propriétaires et les surveillants d'haciendas à Péru, près de Puira, se plaignent du nombre énorme d'animaux qui leur sont volés chaque année. La cause de cette augmentation formidable du crime est la facilité que trouvent les criminels à échapper au châtiment; ils n'ont qu'à passer la frontière pour se trouver à l'abri de toutes poursuites. Aussi, si un voleur est surpris en flagrant délit, le propriétaire volé se contente de lui administrer une volée de coups de bâton. Dans ces contrées le vol n'est pas tant considéré comme un crime légal que comme un péché. Le premier jour de mon arrivée à Quito, et le premier jour de son

entrée à mon service, un jeune garçon m'avait volé une malle contenant une montre et des ressorts de montre ; deux semaines après, bien que convaincu du vol, il faisait l'office de portier au couvent des récollets, où se retirent souvent des personnes riches pour faire pénitence de leurs péchés. Le préfet de Piura à qui j'offris mes services pour témoigner contre trois arriéros avec qui j'avais traversé le désert de Piura et qui avaient volé des chèvres, déclina mes offres en me disant qu'il faudrait édicter des lois plus sévères pour protéger l'élevage des animaux.

De Piura, je continuai ma route vers les Andes en traversant le désert cette fois à l'est, car j'en avais traversé la partie nord en allant à Piura. Dans le premier village, nommé Encantado, que je rencontrai, je trouvai beaucoup de tumuli, qui étaient des lieux de sépulture des anciens. Dans les tombes qui ont été ouvertes on n'a trouvé que quelques poteries. Dans tout le village on ne s'était procuré de cette façon qu'un vase en terre, et le propriétaire de ce vase ne voulut pas me le montrer sans être payé pour sa peine.

Dès que je pénétrai dans la région des contre-forts des montagnes, je trouvai les restes d'un aqueduc imposant, qui s'étendait sur plusieurs milles. Il devait avoir été construit dans un double but ; d'abord, pour arroser le désert de Piura, puis pour empêcher les débordements de la rivière de même nom. Dans ce but, il recevait tous les ruisseaux de la rive gauche de cette rivière.

Sur une colline, près de l'hacienda de Coco, s'élevait un mur haut de 8 pieds et épais de 6 pieds près du sol, et partant de la base de la colline jusqu'au sommet, où se voyaient également les ruines d'autres édifices. A l'entrée du défilé qui mène aux hautes régions des Andes, à l'endroit où il fait un angle droit, on voit un siège taillé dans le roc, presque perpendiculaire, autour duquel tourne la route, destiné sans doute à recevoir une sentinelle ; à quelques pas plus loin, était une niche taillée dans le roc, haute de 6 pieds et profonde de 3, aplanie à la base, et ronde au sommet, et destinée très probablement au même emploi. Je fis l'ascension des hautes régions, puis je partis de San-Felipe ; mais le guide qui devait me conduire était dans un tel état d'ébriété qu'il ne pouvait se tenir en selle, et je dus m'arrêter dans une maison solitaire sur la route. Le propriétaire de cette maison était absent ; il se trouvait à Pomawhuaca (orthographe allemande), hameau de quatre maisons,

où l'on célébrait la fête du patron; sa fille seule et sa petite-fille gardaient la maison. Je ne pus décider ces femmes à me vendre quelques uns des pieds de maïs vert qui poussaient près de là; elles s'excusèrent en prétendant qu'il serait impossible de se procurer quelqu'un pour replanter du maïs. Je m'offris à en planter autant qu'elles voudraient m'en vendre, mais elles ne voulurent pas même me permettre d'arracher les pieds qui étaient trop puissants; je pensais que mes chevaux pourraient les manger. J'eus donc de nouveau le sentiment pénible de voir mes chevaux mourir de faim.

Dans l'après-midi du lendemain, j'arrivai à Pomawhuaca à la fin de la fête. Ces fêtes durent huit jours, et leur célébration consiste à boire nuit et jour sans interruption. Là, je pus acheter de l'herbe, mais personne ne voulut la couper, je dus le faire moi-même avec mon couteau. Je trouvai là de nouveau l'indigotier *Jiguilite* qui croît à l'état sauvage, personne ne connaissant ses propriétés. Pour arriver au village suivant, Pucarà, je dus traverser une rivière sur une espèce de radeau *(balsa)*, construit avec trois troncs d'arbres en bois très léger, longs d'environ quatorze pieds. Ces souches ferment les côtés et le milieu du radeau et entre elles est un bambou épais de quatre pouces. Ces cinq pièces sont reliées près de leurs extrémités à une pièce de bois placée en travers. Entre les troncs d'arbre et les bambous s'étendent des espaces vides pour donner au radeau plus de largeur. pour protéger les bagages de l'eau qui arrive par ces espaces ouverts, on place des broussailles sur la surface du radeau, et les bagages se mettent sur ces broussailles. C'est pour la même raison que le voyageur doit quitter ses souliers et ses bas, s'il en a, et relever ses pantalons, car le radeau est presque entièrement submergé quand on y place des bagages. Bagages et passagers doivent donc traverser la rivière séparément.

Les habitants de Pucarà célébraient la *Novena*, c'est-à-dire, les huit jours qui précèdent la fête du patron de l'église. Comme le nom du village l'indique, il y avait de l'autre côté de la rivière, sur le sommet de la colline opposée au village, des ruines d'anciens murs nommées Pirca. Près de Querocotillo, où j'arrivai le même soir, je vis sur le côté de la route des pierres taillées très régulièrement, sans doute provenant d'anciens édifices. Je visitai près de Whuambos (orthographe allemande) des ruines très intéressantes. Le sommet d'un rocher isolé était couronné de murs ruinés d'une

hauteur encore considérable, qui me rappelaient beaucoup les ruines d'un château féodal en Europe. Au pied du rocher, étaient taillées deux portes, mais elles étaient obstruées par les débris des murs ruinés. Près de l'une de ces portes, un siège était taillé dans le roc pour recevoir une sentinelle.

Le propriétaire de l'hacienda de Molle Bamba m'apprit après que je l'eus dépassée que l'on y trouvait des murs, hauts de plusieurs pieds, restes de constructions d'une étendue considérable.

Durant mon séjour à Chota, il y eut une éclipse de lune. Aussi les gens des faubourgs et de la campagne environnante poussaient des cris et excitaient les chiens à aboyer, les poules à caqueter, afin de chasser l'obscurité et d'éveiller la lune.

Le propriétaire de l'hacienda d'Yanacancha où je passai une nuit après avoir laissé derrière moi les célèbres mines de Whualgayoc, m'apprit qu'il existait quantité d'anciennes tombes contenant des objets en or. Il m'assura que son père, qui avait ouvert plusieurs tombes, avait réalisé 15.000 dollars par la vente des objets d'or qu'il avait trouvés. Ces objets étaient d'un travail exquis et quelques-uns ressemblaient à des gants tissés.

A Casaxmalca (*casax*, « gelée, glace », et *malca* ou *marca* « la partie supérieure d'un édifice), écrit et prononcé par erreur Caxamarca, on ne voit que peu de restes de l'ancienne cité; ses édifices ont été détruits et les matériaux ont servi à bâtir des couvents et des églises. La construction la mieux conservée est le réservoir, à quelques milles de distance, qui servait de bain aux Incas : la source était chaude. Sur une colline tout près de la ville, est un siège taillé dans le roc ; il a la forme de la double chaise qu'on appelle maintenant tête-à-tête, ce qui montre que cette forme de siège n'est pas d'invention moderne.

Avant d'arriver à Chuxsin, où l'on m'invita charitablement à passer la nuit et où l'on me prépara un lit avec un matelas, des couvertures et des draps propres, je traversai le plan incliné d'Yamobamba, sur lequel j'observai un grand nombre de murs ruinés appartenant à des constructions importantes, et si nombreux qu'ils justifieraient la supposition d'une ancienne cité. Arrivé à la ville de San-Marcos, je fus obligé d'y rester trois jours par suite de la célébration de la fête du patron de la cité. J'eus l'occasion d'assister à des combats de coq et des combats de taureaux, qui forment la gradation

de la fête. Dans la matinée les hommes assistaient aux combats de coq, et dans l'après-midi aux combats de taureaux. Ce sont des amusements cruels et qui font pitié. Les coqs sont armés de lames longues de trois pouces et finement aiguisées. Ces combats ont lieu sur la place de la ville ; les avenues qui y conduisent sont garnies de barrières de manière à être fermées pendant le combat des taureaux, et ouvertes le reste du jour. Avant d'être admis dans l'arène, le taureau est orné de papier et d'étoffe de couleur et blessé au nez pour exciter sa rage. Dès qu'il entre dans l'arène, il est effrayé des cris des spectateurs, et au lieu d'attaquer les Toreros qui cherchent à le combattre, il fait en courant le tour de la place à la recherche d'une issue pour s'enfuir. Pour l'exciter au combat, les Toreros à cheval et à pied se tiennent autour de lui, agitent devant lui leurs *ponchos* qu'il écarte avec ces cornes, mais il attaque rarement l'homme ou le cheval. S'il le fait, piéton et cavalier s'enfuient et vont se mettre hors de danger. Les Toreros et les spectateurs continuent à pousser des cris, ceux-ci font même partir des fusées. Tous ces bruits accroissent chez le taureau l'envie de fuir. Lorsque les Toréros sont las de le pourchasser, et manquent d'habileté pour le tuer d'un coup adroitement donné dans le cou, ils le blessent de la pointe de leur épée dans les jambes, le ventre ou d'autres parties du corps, et pour empêcher qu'il ne fuie, ils lui coupent les jarrets jusqu'à ce qu'il tombe pour recevoir le dernier coup. Après avoir expédié un taureau on en amène un autre qui subira le même sort.

Ces combats de taureaux durent quatre jours et chaque jour on tue quatre ou cinq taureaux. Chaque année est élu un comité des *mayordomos*, pour organiser les fêtes et couvrir les frais. Chaque *mayordomo* doit fournir un taureau, et le jour où son taureau entre dans l'arène, il doit offrir un dîner à ses connaissances. Je fus invité à l'un de ces dîners, avec la famille du plus haut dignitaire de la ville, chez qui je demeurais. D'autres familles recevaient leurs amis l'après-midi et le soir, et dans ces réunions on offrait des gâteaux de diverses sortes et des liqueurs alcooliques.

Je fus retenu à San Marcos pendant huit jours ; impossible de louer des bêtes de somme ou de trouver des guides qui consentissent à quitter le village avant la clôture des fêtes.

Le seul endroit important que je visitai ensuite fut Whuamatschuco

(orthographe allemande) et de fait, les environs de cette ville sont la partie la plus intéressante du Pérou pour l'archéologue ; on y voit des ruines grandioses, dignes d'un examen spécial.

D'abord, à deux lieues au sud-ouest de la ville est Marca Whuamachuco, qui fut la forteresse la plus redoutable des Incas, et qui semble avoir été construite par un ingénieur de nos jours. Elle couvre une surface de deux milles de long sur un mille de large, et s'étend sur une colline, ou plutôt un groupe de collines. Les restes d'architecture les plus remarquables se trouvent sur les sommets de ces collines. Quelques-uns d'entre eux ont 20 pieds de haut et pour la plupart ils appartiennent à des édifices de forme quadrangulaire.

Les coins de ces édifices étaient en pierres taillées dont le grand axe est perpendiculaire. Le reste était bâti avec des pierres brutes dont la surface plate était tournée vers l'extérieur ; de cette façon le front du mur présentait une surface plane. Les interstices étaient remplies d'un mélange de sable et de petites pierres sans aucune trace de chaux.

La construction la plus intéressante présentait une forme ronde sans être strictement circulaire. Elle comprenait deux murs, à 8 pieds de distance l'un de l'autre, qui avaient encore une hauteur de 20 pieds ; près du sol ils avaient 3 pieds d'épaisseur et un peu moins au sommet. L'intervalle qui séparait ces deux murs était divisé en trois étages, de 9 pieds de haut chacun. Il n'y avait qu'un très petit nombre de fenêtres, quelques-unes d'un pied carré, les autres de deux pieds carrés. Les portes avaient 6 pieds de haut sur 2 1/2 de large. Elles n'étaient pas cintrées ; les linteaux étaient en bois, comme l'indique l'espace vide qu'ils occupaient. Les plafonds des appartements étaient de même en bois, et les poutres qui les supportaient reposaient sur des pierres en saillie. Sur l'espace occupé par le monument de forme ronde, se voyaient les restes d'édifices quadrangulaires divisés chacun en plusieurs chambres.

Je citerai encore une autre construction très intéressante dont le mur, partant d'un ravin sur le flanc de la colline, se terminait au sommet en hémicycle avec une tour à chaque extrémité.

Ces ruines étaient les premières dans lesquelles je trouvai une source ; il me parut que son cours avait été réglé au moyen de conduits. Plusieurs

enceintes fortifiées sur les diverses collines, avaient entouré la cité entière, et à chaque angle saillant des rochers on avait élevé des murs. La vieille route en pierre des Incas montait en serpentant jusqu'au sommet de la colline.

En dehors de ces fortifications, à une distance plus ou moins grande, se voyaient beaucoup de débris d'édifices. Près de l'un d'eux, aux dimensions considérables, je trouvai un puits circulaire de plus de 20 pieds de profondeur et contenant de l'eau. L'orifice en était couvert, sauf sur une largeur d'un pied. Près de cette ouverture était sculptée sur une pierre porphyritique une tête d'alligator ; cette pierre avait 20 pouces de long, sur 13 pouces de haut et 10 pouces de large. Je vis aussi d'autres pierres sculptées représentant des animaux ; l'une d'elles se trouvait dans la cour de la maison où je demeurai à Whuamatschuco.

En allant à Marca Whuamatschuco, je remarquai, à la base de ces collines, à quelques pas de la route, une ouverture construite en pierres, qui conduisait à l'intérieur d'une colline.

Viracocha Pampa nous offre d'autres ruines extrêmement intéressantes ; ce sont des édifices consacrés au dieu de la guerre. Elles sont à environ trois milles au sud de la ville. La masse entière de ces constructions est divisée en deux parties inégales par une route pavée, large de 12 pieds. La partie qui s'étend du côté est de cette route est de beaucoup la plus petite. La partie à l'ouest paraît être un groupe immense de constructions et n'offre aucun sentier qui les sépare. La partie qui fait face au chemin a deux murs parallèles éloignés l'un de l'autre de 8 pieds. L'intervalle qui sépare ces murs était divisé en carrés beaucoup plus petits par des murs de refend ; il n'y a entre les chambres aucune marque de communication. Le corps principal de l'édifice est formé de chambres carrées plus vastes que celles dont je viens de parler, et entourant des carrés encore plus vastes. Quelques-unes de ces cours mesuraient 76 pieds de long et 70 pieds de large ; d'autres n'avaient que 52 pieds sur 28. Chose singulière, les nombreuses chambres qu'offrent ces constructions ne communiquaient pas entre elles et bien peu avaient des portes. Les ruines de murs qui restent debout ne dépassent nulle part 12 pieds en hauteur ; à la hauteur de 8 pieds, ils ont 3 pieds d'épaisseur, et au-dessus de ce point, ils n'ont plus que 36 pouces. Ils étaient

bâtis en pierres brutes cimentées avec un mélange de sable et de petites pierres, et qui du reste n'offre aucune trace de chaux.

Les murs en ruines qui se voient sur le côté est de la route paraissent aussi avoir fait partie d'une vaste construction, également entourée de jardins. Toutes ces ruines servent de pâturage à des moutons, à des chèvres et à quelques vaches.

A trois milles au sud est de la ville, Sason, autre cité antique, recouvre le sommet d'une colline. Presque toutes les collines qui entourent Whuamatschuco sont en effet couronnées de ruines antiques, et sur le chemin qui conduisait au sud, on voyait encore une porte fortifiée. Tout ceci indiquerait que là n'était pas une forteresse solitaire, mais que le district entier présentait une chaîne de places fortifiées.

A Whuamatschuco j'eus aussi l'occasion d'observer les effets produits par la célèbre *coca*. Cette plante n'est point d'un emploi aussi inoffensif que ses admirateurs le prétendent. Les hommes que j'observai étaient des mineurs qui chaque jour, employaient la *coca*. Leur apparence extérieure dénotait les symptômes d'un affaiblissement cachectique du système. Ils étaient chétifs et assez émaciés; a peau était d'une couleur brune; quiconque est familiarisé avec ces symptômes peut aisément connaître ceux qui emploient la *coca*.

On attribue à la coca la propriété d'atténuer la faim, comme au tabac et au rhum; ceux qui consomment ces poisons prétendent aussi qu'ils remplacent la nourriture. L'emploi de la coca, n'est certainement pas moins destructif pour l'organisme que l'alcool, mais il l'est beaucoup plus que le tabac.

Une révolution qui éclata dans le pays ne me permit pas de me rendre à Lima par voie de terre, et je dus aller à Trujillo, où je visitai la construction pyramidale, en briques séchées au soleil, connue sous le nom de Temple du Soleil, ainsi que les fameuses ruines de Chimu. Bien des histoires fabuleuses circulaient parmi le peuple au sujet des trésors considérables que renfermaient les ruines de Chimu, et l'on supposait encore qu'il y en avait d'autres de cachés. Je ne parlerai pas de ces ruines; M. Squier en a fait une étude spéciale.

A Whuamatschuco, port de Trujillo, je m'embarquai sur un steamer

anglais pour me rendre à Lima. En attendant j'observai avec admiration l'habileté avec laquelle les pêcheurs bravent le ressac en allant et venant dans leurs petites barques. Cette barque a une forme particulière, presque celle d'un patin, sauf qu'elle est ronde avec la pointe redressée à l'avant. Elle est construite avec des bambous minces, et offre au milieu une ouverture dans laquelle le rameur est agenouillé, et où il met tout ce qu'il prend. La rame est une pagaie double, en bambou fendu, longue de 5 pieds, large de 5 pouces aux deux extrémités et rétrécie vers le milieu. Un seul homme occupe et dirige le canot, et on le voit courir sur la vague comme si c'était la chose la plus aisée à faire.

A Lima j'assistai au plus fort et à la fin d'une révolution. Dans un combat de rue j'entendis siffler les balles; quelques-unes vinrent frapper le collège, où j'étais logé. La démission du Président de la République mit fin à la Révolution.

Les Péruviens désirent ardemment encourager l'émigration étrangère; néanmoins le Congrès, dans la session qui avait précédé mon arrivée, avait adopté une loi qui non seulement excluait les citoyens nés à l'étranger de la présidence et de la vice-présidence de la République, mais encore ne leur permettait pas d'être ministres, membres du congrès, et préfets des départements, et cette loi s'applique même aux citoyens nés à l'étranger qui ont combattu et versé leur sang dans la guerre de l'indépendance.

Il est une chose certaine : c'est que, quels que soient les défauts de caractère des Péruviens et des habitants des autres contrées de l'Amérique tropicale, leur caractère est, en règle générale, supérieur à celui des Européens et des Américains du Nord qui résident dans ces contrées. Pour vérifier ce fait, il faut visiter ces régions qui ne sont pas fréquentées par les étrangers et qui par conséquent n'ont pas été souillées par les vices de l'Europe. D'autre part, les pires citoyens sont ceux qui, nés dans le pays, ont voyagé à l'étranger, ou qui sont en rapports fréquents ou continus avec les étrangers. Un marchand italien de Casaxmalca me donna de ce fait une raison très fine : « Il n'y a, me dit-il, que deux sortes d'étrangers qui viennent dans ce pays ; les uns viennent dans un but scientifique, et les autres pour faire fortune. » C'est ce dernier motif qui étouffe tout sentiment généreux ou philanthropique. Un grand nombre d'étrangers, dans les divers

États de l'Amérique Tropicale sont mariés à des femmes du pays. Pour se marier ainsi, il faut se faire catholique, et se faire baptiser, si on n'était pas catholique auparavant. Un fait intéressant à noter, c'est que dans tous mes voyages, je n'ai jamais trouvé un cas où la fiancée, née dans le pays, ait abjuré la religion catholique et embrassé celle de son mari.

Dans l'Équateur j'avais recueilli un vocabulaire de la langue Kichua, que j'augmentai pendant mon voyage. Il me fut impossible, cependant, d'obtenir la signification exacte du mot *velica*, qui, combiné avec *whuanca*, forme le nom d'une ville du Pérou, *Whuancavelica*. J'avais un grand désir de trouver la signification de ce mot, car c'est aussi un terme de la langue Nahuatl. Je désirais vérifier s'il existe quelque relation entre ces deux idiomes, et l'étendue de cette relation ; ce désir était d'autant plus vif que ce mot de *velica* est aussi en usage dans la langue Salvène, et de même que dans le Nahuatl il y a quelques expressions, comme celle de *mezti* « lune », qui a un son très semblable à ceux de quelques mots slavons. Mais ce ne fut qu'après mon arrivée à Lima que mes désirs furent satisfaits. *Velica* qui autrefois s'écrivait *villca*, est une corruption espagnole du mot *whlica* (orthographe allemande), et signifie une place fortifiée ; et *Whuanca* était le nom d'une tribu indienne, ainsi Whuancawhlica (orthographe allemande) signifie la place forte des Whuancas.

M. Poumaroux, à Lima, possède une collection magnifique d'antiquités péruviennes, composée de matériaux de toute espèce, végétaux et minéraux. Il m'a dit que M. Squier avait pris deux cents copies photographiques des pièces les plus intéressantes ; je m'abstiendrai donc d'en rien dire. Outre cette collection archéologique, M Poumaroux possède également une collection de minéraux et une galerie de tableaux et de gravures.

De Lima; je me rendis aux îles Chinchas où je restai cinq semaines. Là, j'eus l'occasion de faire des remarques sur la condition des coolies chinois qui exploitent le guano ; elle ne vaut guère mieux qu'un esclavage. Autrefois leur condition était encore pire. Lorsqu'ils signaient en Chine le contrat par lequel ils s'engageaient à travailler pendant un certain nombre d'années moyennant un salaire déterminé, ils ne savaient pas qu'on les forcerait à extraire du guano; aussi, lorsqu'ils devaient exécuter ce travail terrible,

soumis à un traitement sévère, ils se suicidaient par douzaines, en se précipitant du haut des rochers de l'île.

Les îles Chinchas n'ajoutèrent rien à mon bagage archéologique; car durant mon séjour, je ne découvris aucune ruine ; cependant il s'en trouvait au commencement de l'exportation du guano.

Sur l'invitation du capitaine Wherland, du vaisseau anglais *Tudor*, je fis un jour une excursion en bateau à la baie de Paraca, partie de la baie de Pisco, la plus voisine du cap de Paraca. Ce cap forme la limite sud de la baie entière. Le vent qui soufle de cette direction c'est-à-dire, du sud, s'appelle aussi Paraca ; *ca* en kichua signifie « prendre ». Après avoir dépassé l'extrémité du promontoire montueux, nous vîmes sur le flanc d'une colline qui ne s'élevait pas à moins de mille pieds, un dessin haut et large de plusieurs centaines de pieds, et formé par des tranchées creusées dans un sol d'apparence pierreuse. Du milieu d'un carré entouré d'un fossé partaient deux tranchées longues de plusieurs centaines de pieds et terminées par une sorte de couronne à cinq fleurons, semblable à la couronne héraldique d'un baron. Au tiers de la longueur de cette tranchée, au-dessus du carré, un fossé s'étendait de chaque côté, en ligne horizontale d'abord, puis se redressait vers le sommet de la colline à un tiers à peu près de la longueur de la tranchée centrale. Chacune de ses deux branches traversait un dessin rappelant de très près le cœur des cartes à jouer. Les pointes des cœurs de droite et de gauche convergeaient vers un même point. L'extrémité supérieure de chacune des branches latérales s'épanouissait de même en une couronne mais plus petite que la première dont j'ai parlé.

Autour de la baie sinueuse est un désert de sable qui a servi en partie aux premiers habitants de lieu de sépulture. Il est semé d'ossements enlevés aux tombes qui ont été ouvertes dans l'espoir de trouver des objets de valeur. Nous ouvrîmes une tombe, que nous avions découverte, au moyen d'une barre de fer. Après avoir enlevé le sable sur une profondeur de deux pieds et demi, nous arrivâmes au corps, que nous trouvâmes dans une posture accroupie, entouré de morceaux de bambou fendu. Les matelots, qui faisaient les fouilles, n'aimaient pas ce travail et dans leur impatience, prirent la tête pour soulever le corps ; la tête se sépara du reste du corps qui fut laissé dans la tombe. La tête et le cou, que je possède, sont parfaitement

desséchés par la chaleur du sable. Autour du cou est une ficelle de coton, à laquelle est attaché par devant un sachet de coton, comme ceux que portent beaucoup de catholiques. Dans le tombeau, je trouvai aussi un vase pétrifié, formé d'une calebasse, rempli de maïs; la plupart des germes des grains avaient été rongés par les insectes. Je recueillis aussi deux fragments de baguettes en bois, en forme de longues lances, plantées debout près du corps. Le corps paraissait appartenir à une femme, et les baguettes étaient semblables à celles dont on se sert pour tisser. On me dit qu'à une certaine distance du rivage se trouvaient des ruines d'édifices anciens.

C'est de cette partie de la baie que les habitants des îles et les navires reçoivent l'eau dont ils ont besoin. On la recueille dans des trous carrés et profonds creusés sur la plage comme des puits, et où se filtre l'eau de mer. Ces puits sont protégés par une barrière, et couverts de planches. L'eau n'est pas tout à fait douce, mais elle n'a qu'un goût légèrement saumâtre.

Le ministre américain m'apprit, à ma première arrivée à Lima, la mort du consul américain à Guayaquil qui avait eu la bonté de me permettre de déposer le superflu de mes bagages dans la mansarde de sa maison. Lorsque j'arrivai à Guayaquil, venant de Lima, je trouvai les malles et les caisses sous la garde de M. L. le consul américain actuel, mais pas une malle et pas une caisse qui n'eut été ouverte, à l'exception cependant d'une seule; et tous les objets d'utilité avaient été volés. Seules les préparations chimiques, et heureusement aussi mes manuscrits étaient intacts.

Je quittai Guayaquil à bord d'un sloop; c'était une balandra, sorte d'embarcation communément en usage sur la côte, que l'on avait transformée en reportant le mât central plus près de l'avant. Nous faisions voile pour les îles Lalapagos. Nous dûmes nous arrêter d'abord dans le port de Santa-Elena pour y attendre l'arrivée d'une embarcation encore plus petite, en compagnie de laquelle nous avions l'intention de faire voile pour les îles. Pendant que nous attendions cette embarcation, je pris la fièvre jaune, qui alors faisait rage à Guayaquil aussi bien qu'à Santa-Elena et dans le pays environnant. Les deux navires partirent sans moi.

Lorsque je fus rétabli, à ma première visite au *cura*, je m'informai s'il y avait quelques ruines dans le pays; il me répondit que personne des habitants de la ville ne possédait d'antiquités; plus tard il me mena dans son

jardin, pour me le faire visiter et je découvris immédiatement deux pierres sculptées dressées contre un mur. Le *cura* n'en avait pas la moindre connaissance. Les dessins que je fis de ces deux monolithes représentent deux figures sculptées en grès commun, hautes de deux pieds. Un de ces monolithes présente une femme à moitié assise, complètement nue, sauf qu'elle porte sur la tête un chapeau s'ajustant exactement à la tête, avec un prolongement par derrière, semblable à celui d'un casque de caoutchouc, mais il se terminait en pointe près de la taille où son extrémité était fixée par une bande étroite entourant la taille. Les oreilles étaient sculptées à l'extérieur du chapeau. Les bras étaient repliés aux coudes, et les mains se rejoignaient par devant la ceinture. Les jambes, au-dessous des genoux, manquaient. L'autre monolithe représentait un personnage accroupi, exécuté d'une manière plus grossière, le dessin était plus anguleux. La tête dont le sommet était plat, était serrée dans un bonnet qui laissait à découvert les yeux, le nez, les joues et le menton, comme chez une religieuse. Les oreilles étaient sculptées à l'extérieur du bonnet. Les bras étaient repliés aux coudes, qui touchaient à la ceinture et les mains se rejoignaient par devant. Les jambes n'étaient qu'indiquées, sans être exécutées. Ces deux monolithes avaient été découverts dans les environs de Colonche, village éloigné de neuf lieues. Un marchand de Santa Elena me présenta un petit vase de terre quelque peu endommagé et de grandes perles de pierre, provenant également de la même localité.

Dans la plaine aride qui avoisine Santa-Elena est un réservoir artificiel construit par les anciens; on a barré un ruisseau coulant entre deux monticules. Ce ruisseau remplit le réservoir dans la saison des pluies et cesse de couler pendant la saison sèche. Les habitants de la ville vont y chercher presque toute leur provision d'eau et les bestiaux et les chevaux qui errent dans la plaine viennent de loin s'y désaltérer, car il n'y a point d'autre eau dans un rayon de plusieurs milles durant la saison sèche. Aussi, lorsque le ruisseau cesse de couler, l'eau baisse chaque jour davantage, et par l'augmentation des effluves des animaux, elle devient presque fétide, et présente à sa surface près du bord une écume verte; cependant les habitants sont obligés de s'en servir, l'eau des quelques puits de la ville ayant un goût saumâtre. Les gens riches recueillent l'eau de pluie dans des jarres en terre

de forme conique, dont la bouche est placée à la base du cône. C'est l'eau dont ils se servent pour boire. J'ai bu de l'eau conservée de cette manière depuis deux ans; elle était pure comme le cristal et d'un goût excellent.

J'acceptai l'invitation que me fit le curé de l'accompagner à Colonché, où il se rendait pour célébrer la fête du Corpus. A peu près à mi-chemin, je trouvai des tas considérables formés de fragments de poterie ancienne, indice des populations primitives; mais il ne put assigner de cause à ces accumulations de débris.

Dans les îles Galapagos, que je visitai ensuite et où je restai plus de cinq mois, je ne trouvai point de restes archéologiques Cet archipel ne présente aucune trace de population ancienne. Le gouvernement de l'Équateur avait établi, il y a quelques années, sur l'île de Floriana Charles, une colonie pénitentiaire qui finit misérablement; les condamnés se mutinèrent et massacrèrent leurs gardiens. Il y eut ensuite sur cette même île un essai de colonisation ; on y planta des arbres à fruits d'espèces diverses ; on y introduisit des animaux domestiques, du bétail, des porcs, etc. Cette tentative échoua de même, et les animaux erraient à l'état sauvage. L'obstacle le plus grand qui s'oppose à la colonisation de ces îles est le manque d'eau fraîche; on ne la trouve que dans deux îles, et encore en quantité bien restreinte.

DEUXIÈME PARTIE

LES PIERRES SCULPTÉES DE SANTA-LUCIA COSUMALWHUAPA

Je reviens maintenant à la description des sculptures de Santa-Lucia Cosumalwhuapa ; c'est, comme je l'ai dit, la partie la plus importante de ce mémoire. Santa-Lucia est un village de la république du Guatémala, dans le département d'Escuintla, près de la base du Volcano del Fuego, au commencement du plan incliné qui, partant des montagnes, s'étend jusque vers la côte de l'Océan Pacifique. L'origine de ce village est relativement moderne ; sa population s'est beaucoup accrue ces dernières années par l'arrivée d'immigrants venus des hauts plateaux de l'État attirés par les perfectionnements de l'agriculture ; le travail des champs comporte principalement la culture du coton.

Le village est situé maintenant au milieu d'un bosquet d'orangers qui produisent une récolte si abondante que le fruit se donne ; la seule dépense que celui qui le reçoit ait à sa charge est celle des frais de cueillette ; elle ne se monte qu'à un demi-réal ou 6 1|4 cents pour un cent d'oranges. Cette abondance est due à la coutume qu'à tout père de famille de planter un oranger, à la naissance d'un enfant.

Il sera peut-être intéressant de mentionner ce fait que les serpents, qui abondent ici, servent de nourriture au peuple, tandis qu'on ne veut pas toucher à la chair de l'alligator ; c'est le contraire de ce qui se remarque dans

d'autres parties du pays; là on mange l'alligator, mais jamais les serpents. Je fis une fois la rencontre amusante d'un Indien qui m'invita à partager son déjeuner, consistant en un morceau de viande rotie provenant d'un singe hurleur *(Mycetes seniculus)*, mais il ne voulut pas accepter un morceau de serpent bouilli que je lui offris en échange.

Peu de temps avant mon arrivée dans ce pays, un homme qui défrichait le sol pour y planter du coton, avait découvert par hasard les monolithes de Santa-Lucia. Dès les premiers coups de pioche, il rencontra une pile de pierres qui excita sa curiosité, et, en écartant la terre, il trouva une sculpture à sa surface. Cette découverte accrut encore sa curiosité. Enlevant une partie du sol, il mit au jour un certain nombre des pierres qui se trouvaient près de la surface.

En me décidant à dessiner ces sculptures, j'entreprenais une tâche peu facile; il me fallut d'abord enlever la boue et la mousse qui recouvraient les pierres, et pour mener à bonne fin ce travail, je n'avais pas d'autre instrument que quelques glumes de maïs et un peu d'eau puisée à une mare voisine. Un certain nombre de pierres étaient encore couvertes de terre ; je dus enlever cette terre en me servant d'une canne pour la désagréger; mes mains faisaient l'office de pelle. Toutes ces opérations, le dessin y compris, durent se faire aux rayons d'un soleil dont l'ardeur était si intense qu'il me vint des ampoules sur le cou pendant le travail.

Je fis, de mes dessins, des copies à une échelle moindre en étendant sur chaque pierre des fils distants de six pouces qui divisaient la sculpture en carrés. Mon carnet d'observations topographiques était réglé en carrés d'un demi-pouce ; je m'en servis pour mes dessins, et dans chaque carré du carnet je représentai un des carrés de six pouces de l'original. Mes dessins sont donc tous au douzième de l'original.

Les pierres sculptées sont dans le voisinage du village. Le plus grand nombre, et ce sont celles que j'ai dessinées, forment un amas étendu; ce qui rend probable l'existence d'autres pierres cachées aux regards et que des recherches plus étendues mettraient au jour.

Les autres pierres ne sont éloignées que de quelques mètres, et sont enterres de telle façon qu'elles ne présentent aux regards que la surface sculptée. Outre ces pierres il y a deux sculptures au village, dont l'une est dans la

cour du presbytère, et l'autre forme le seuil de la demeure de Don Pedro Anda, qui a découvert ces monolithes.

L'entassement de ces pierres est cause que quelques-unes d'entre elles sont brisées, et que d'autres cachent leurs sculptures.

Sur l'hacienda de « los Tarros » éloignée de ces ruines d'environ trois milles se trouvent aussi quelques sculptures présentant un haut degré de perfection. Il est bien possible que ces ruines, à une certaine époque, aient embelli une même ville, car j'ai visité dans la république de San-Salvador une cité ayant trois milles d'étendue. Entre les deux endroits dont je parle plus haut, se voient les restes du mur de facade d'une église. D'où sont venus ces matériaux ? Qui a bâti cette église ? Nulle part on ne mentionne l'existence d'une cité de l'importance que semblerait indiquer la présence de ces pierres sculptées; les monuments sont les seuls témoins qui nous restent.

A l'époque de la découverte et de l'occupation de l'Amérique Centrale, on ne savait rien d'une pareille cité ; mais on ne doit point s'en étonner, si l'on considère que nous ne possédons aucun témoignage de l'existence d'une station beaucoup plus récente sur le même endroit, ou de quatre autres communautés d'origine chrétienne établies sur une surface restreinte dans le même district. Leur nom, que dis-je, les rapports officiels même, n'indiquent point leur existence à une certaine époque, et ces cinq villes ne sont maintenant reconnaissables qu'aux ruines de leurs églises.

Toutes les sculptures à l'exception de trois statues sont en bas-relief; presque toutes sont en cavo-relievo c'est-à-dire, entourées d'une bordure, dont la hauteur indique l'élévation du relief. Ce même genre de relief était en pratique chez les anciens Assyriens et les Égyptiens.

Sur sept exemplaires la sculpture représente un personnage adorant une divinité de conception théologique différente dans chaque exemplaire. Une de ces divinités paraît représenter le soleil, une autre la lune, pendant qu'il est impossible de définir le caractère des cinq autres. Ces divinités sont toutes représentées sous la forme humaine ; la tête, les bras et la poitrine sont seuls correctement dessinés, ce qui prouve que les conceptions religieuses s'étaient élevées jusqu'à l'anthropomorphisme, tandis que les idoles des nations de l'Amérique Centrale et du Mexique que j'avais observées au-

paravant n'étaient représentées que par des formes humaines défigurées, ou par des images grotesques.

Parmi les autres sculptures, quatre représentent des sujets allégoriques; deux d'entre elles rappellent le mythe du Griffon, l'oiseau du soleil.

Les pierres sur lesquelles sont sculptés les bas-reliefs venaient du volcan d'Acatenango; elles sont de grandeurs variées; le plus grand nombre d'entre elles, comme celles qui représentent les divinités, ont 12 pieds de longueur, 3 pieds de largeur et 2 pieds d'épaisseur. Les sculptures couvrent la partie supérieure sur une longueur de 9 pieds; la partie inférieure longue de 3 pieds paraît avoir servi de base.

Si l'on considère que les sculpteurs de ces monolithes ne connaissaient point les instruments d'acier, et qu'ils n'avaient à leur disposition que les instruments que pouvaient leur fournir la pierre, le fer et peut-être le bronze, ne semble-t-il pas merveilleux qu'avec des instruments si faibles, ils aient pu produire des ouvrages d'art comme ces monolithes?

Un matin que j'arrivais pour continuer mes travaux, je trouvai deux tailleurs de pierres occupés à tailler une de ces sculptures dans l'intention de la diviser en deux parties. Je leur demandai comment ils osaient toucher à des objets si précieux? « Nous obéissons, me répondirent-ils, aux ordres du juge de paix; il a besoin de ces pierres pour construire une fontaine. » Je leur commandai de s'en aller, en leur faisant entendre que j'arrangerais l'affaire avec le juge de paix. Ils obéirent, et j'allai vers le juge, c'était un Français, et lui expliquai que c'était un acte sacrilège de mutiler ces sculptures, même dans le but de les conserver, car tel était son but. En même temps, je louai le terrain pour deux ans, le plus long terme accordé par la loi, car je n'avais pas d'argent pour l'acheter, la commune se réservant le droit de propriété sur tout le terrain de sa juridiction. Par cet acte, j'empêchais qu'on ne pût déranger ces pierres pendant la durée de mon bail, que je pouvais renouveler à son expiration.

I

SCULPTURE No I, PLANCHE VIII

Cette sculpture est sur roche porphyrique, et dans l'origine elle avait 12 pieds de long, 3 pieds de large et 2 pieds d'épaisseur. La partie inférieure, sur une longueur de trois pieds, servait apparemment de base et devait être enterrée dans le sol. La pierre est brisée en deux parties presque égales, quelques petits fragments ont été enlevés sur les côtés. Le dessin en bas-relief représente une forme humaine debout et de profil; la tête et les épaules sont légèrement inclinées en avant. Le corps paraît nu, à l'exception de quelques parties cachées sous des ornements finement travaillés, et dont le plus marqué représente un crabe couvrant la tête. Puisqu'on a toute raison de croire que le personnage représenté est un prêtre, il faut prendre le crabe pour l'emblème de la caste sacerdotale. C'est à ma connaissance le seul exemple où le crabe ait été pris comme symbole d'une classe.

Les cheveux sur le derrière de la tête paraissent être tressés et traversés à des distances presque égales par des ornements en forme d'anneaux; au-dessous de l'omoplate, des bandes d'étoffe serpentent de diverses manières autour d'un ornement qui ressemble à un cimeterre au fourreau; la poignée se termine par une sorte de faux qui descend jusqu'à la cheville. Au lobe de l'oreille pend une petite boucle à laquelle est suspendue une autre boucle environ trois fois plus grande. Un ruban entoure le cou; une rosette y est attachée avec un gland au milieu. Autour de la taille est une ceinture raide, large, qui fait saillie et qui présente par derrière une tête d'animal. Par devant pend un serpent faisant un nœud et partant de la lisière inférieure de la ceinture. Au même point est fixée une bande à écailles qui entoure les cuisses. Au pied gauche est attachée une sandale retenue par deux cordons qui contournent le cou-de-pied; le pied tout entier est couvert à l'exception des orteils. Sous le genou droit, se voit une espèce de jarretière, ornée par devant d'un pendant en forme de poire. Le pied droit est nu. Le relief du



SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

Imp. A Roux Lyon.

pied gauche est brisé. La main droite, sans aucun ornement, tient un instrument effilé en forme de langue, sans doute un couteau, pendant que la main gauche, un peu au-dessus du poignet, est ornée d'un bracelet formé de plusieurs rangs de petites pierres carrées et tient la tête d'un corps immolé sur lequel le prêtre est debout.

Sur cette tête, qui porte à une oreille un disque circulaire avec un pendant et de laquelle par derrière pendent deux serpents, il faut remarquer la présence d'une barbe et le caractère des traits qui sont entièrement différents de ceux du prêtre.

Sur le couteau de sacrifice que le prêtre tient dans sa main s'élève un bâton en forme d'S renversé ; sur un des côtés du bâton sont fixés cinq nœuds, en trois groupes, de deux, deux et un ; l'autre côté n'a que deux de ces nœuds.

Du tronc de la victime immolée sort un bâton semblable, mais courbé d'une façon différente et présentant six petits nœuds arrangés d'une manière un peu différente.

Les témoignages fournis par les autres sculptures nous autorisent à supposer que ces bâtons avaient pour but de représenter les discours du prêtre et de la victime.

Dans la partie inférieure de la sculpture sont représentés deux assistants du prêtre, portant chacun une tête coupée. Un de ces aides est la personnification de la mort ; il a un crâne au lieu d'une tête charnue. Son cou est entouré d'un double collier, dont le bord inférieur est froncé, le supérieur dentelé, et d'un ruban formant par devant un nœud dont les bouts s'écartent l'un de l'autre. La tête de l'autre assistant présente une chevelure redressée, assez courte et ne descendant que jusqu'à l'épaule ; elle a pour coiffure une sorte de bonnet, qui par la forme ressemble à une casquette de fourrure moderne et qui est surmontée d'une plume par devant. L'oreille est ornée d'un disque avec une petite bosse au milieu, la poitrine est entourée d'un ruban avec nœud. Autour de la taille, on croit voir une écharpe avec nœud retenant une espèce de tablier qui descend plus bas que le genou. Les jambes et les pieds sont nus, et sont ornés au-dessus de la cheville de nœuds semblables à ceux de la poitrine. Les têtes qui se remarquent dans les mains des assistants paraissent appartenir à une autre race que celle du prêtre officiant.

Celle qui est entre les mains de la mort ressemble à celle que tient le prêtre, tandis que l'autre est sans barbe et présente un front de forme étrange.

II

SCULPTURE N° 2, PLANCHE VIII

Ce bloc, formé d'une roche porphyritique (vulcanite) est long de 12 pieds, large de 3, épais de 2 ; la partie supérieure est sculptée sur une hauteur de 9 pieds, et entourée d'un rebord large d'environ deux pouces au sommet et sur les côtés, et de six pouces à la base : ce rebord indique la partie du bloc sur laquelle les reliefs avaient été sculptés. Le haut de la sculpture représente la tête, les bras et une partie de la poitrine d'une divinité, sans doute d'un âge avancé, comme l'indiquent les rides du visage. Le bras droit est replié au coude ; les doigts de la main étendue paraissent toucher de leurs extrémités la région du cœur ; le bras gauche est relevé, et le coude est à peu près à la hauteur de l'épaule, l'avant-bras et la main qui retombent font presque un angle droit. Le front est ceint d'une bande qui paraît froncée, et les cheveux plats descendent de chaque côté de la tête sous forme de nattes ornementales. Du lobe de l'oreille pend un disque circulaire présentant au centre une petite bosse en saillie, et auquel sont attachés des pendants à glands. Le poignet droit est orné d'un double bracelet, qui paraît être fait d'une matière textile. Le poignet gauche est couvert d'un ornement en spirale. De la tête et du cou partent des bâtons sinueux auxquels sont attachés non seulement des nœuds, mais aussi différentes sortes de feuilles, de boutons, de fleurs et de fruits ; ce doivent être des symboles du langage, remplaçant nos lettres, et exprimant l'ordre de la divinité.

Quel est le principe théologique symbolisé par cette divinité ? Je n'ose point exprimer une opinion à ce sujet, à cause du manque d'attributs caractéristiques, ce n'est que par le déchiffrement du mandat représenté par les bâtons sinueux ci-dessus mentionnés que nous pourrons arriver à connaître positivement le caractére de cette divinité. Les seuls signes intelligibles sont

les rides de la face, indiquant que le dieu est d'un âge avancé, et par conséquent on peut supposer qu'il représente des sentiments particuliers à cet âge.

Le bas de la sculpture représente une forme humaine debout avec le visage tourné vers la divinité pour l'implorer; de sa bouche sort un bâton avec des nœuds arrangés de diverses façons. L'appel fait à la divinité est encore mieux caractérisé par la main et le bras droit élevés vers elle. Une tête humaine couvre en partie la tête du personnage, et de cette tête pendent des rubans de formes diverses qui, à leur extrémité, représentent le corps et la queue d'un poisson. Du lobe de l'oreille pend un large anneau : autour du cou est une espèce de cravate, qui se termine sur la poitrine en un gorgerin avec gland. Au-dessus du poignet droit est un double bracelet, qui paraît formé de petites pierres carrées; la main gauche est couverte comme d'un gantelet, par un crâne humain, et le poignet est orné d'un double bracelet d'écailles. Une ceinture raide et en saillie entoure la taille; elle diffère du style habituel de ce genre d'ornement en ce qu'elle porte par côté une tête humaine, à laquelle est suspendue une autre tête humaine. Une de ces têtes et les ornements de l'autre sont un peu effacés, par suite de l'érosion de la pierre. Le devant de la ceinture présente quatre lignes qui montent vers la divinité et s'unissent au sommet. Ces lignes doivent symboliser les émotions du personnage, qui ne sont point exprimées par des paroles. Du bord inférieur de la ceinture, par devant, pend un ruban noué par un large nœud à bouts pendants. La jambe droite est ornée d'une jarretière, au-dessous du genou, et d'un pendant pyriforme. Le pied droit est protégé par une sorte de soulier, à l'exception cependant des orteils, tandis que le pied gauche est recouvert entièrement par un soulier d'une forme différente. Le fond de la sculpture présente des flammes.

III

SCULPTURE N° 3, PLANCHE IX

Ce bloc a les mêmes dimensions que le précédent bien qu'il manque un rebord pour entourer la sculpture; celle-ci a 9 pieds 1/2 de long,

comme dans les autres pierres. La sculpture du tiers supérieur représente également une divinité. De même que dans la pierre décrite ci-dessus, la tête et le haut de la poitrine appartiennent à une forme humaine, mais les mains se terminent en griffes, signe de férocité que confirment encore la position des bras et les cheveux hérissés. La tête est couverte d'un bonnet carré surmonté de trois arcs. Les lobes des oreilles sont ornés de petits disques circulaires. Autour du cou est un collier formé de petites boucles à chacune desquelles est attaché un pendant en forme de poire. La poitrine est couverte d'un large cercle avec des flammes divergentes qui s'en échappent, emblème du soleil, et de tous côtés la figure est environnée de flammes. A en juger par les attributs représentés, comme les flammes et l'image du soleil qui ornent la poitrine, nous pouvons supposer avec raison que cette sculpture prétendait représenter le soleil en tant que dieu ; mais non comme un dieu bienfaisant exerçant sur la vie une douce influence, plutôt comme le dieu de l'ardeur tropicale.

Dans le bas de la sculpture se voient deux personnes, dont la plus en évidence est une image de la mort, sous la forme d'un squelette, plus complet que dans la figure n° 1. La tête est formée d'un crâne, dont les os, comme ceux du reste du corps, sont grossièrement dessinés. La mâchoire inférieure notamment paraît composée de plusieurs os, mais le dessin est assez caractéristique pour ne laisser aucun doute sur la signification de cette partie de la sculpture. Néanmoins le crâne est recouvert d'une chevelure complète ondulée, d'où descend quelque chose qui ressemble à une corne. Une courroie écailleuse part de l'oreille et passe sous le menton, tandis qu'au lobe est suspendu un anneau avec pendant. Les bras et les jambes sont complètement osseux, tandis que les mains et les pieds sont recouverts de chair. Le bras droit est levé, l'index et le pouce sont dirigés vers le dieu ; la main gauche fermée pend au côté. Les vertèbres et les côtes sont indiquées, bien qu'en nombre réduit, et jusqu'au sternum, au-dessous duquel l'estomac élargi est entouré d'une ceinture raide, semblable à celles que nous avons observées sur les figures précédemment décrites. Du dos descend jusqu'à la cuisse un ruban tordu, qui se recourbe de là par devant et va se terminer par un nœud à deux bouts. Un autre ruban, descendant jusqu'à la cuisse, semble faire partie d'un ornement du crâne. De la bouche ouverte du crâne tourné vers



SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

Imp. A Roux, Lyon

le ciel sort la langue, ainsi qu'un bâton, signe de parole, qui diffère cependant de ceux que nous avons décrits plus haut en ce qu'il est courbé angulairement.

Les nœuds qui y sont attachés ne sont pas circulaires, mais en demi-cercle; ils se distinguent ainsi de l'indication du langage telle que nous l'avons précédemment décrite, et ils montrent son origine spectrale. Le bâton sort de la bouche et paraît se diriger vers l'oreille de l'autre personne, qui semble en être effrayé et implore le secours de la divinité en étendant les bras et tournant vers elle son visage. La douleur de cet appel à la divinité n'est pas exprimée par un bâton, mais par deux banderoles qui ondulent. (Note de Catherwood.)

La tête est couverte d'un bonnet froncé, orné d'un ruban avec un nœud à deux bouts, et retenu par une bande passant sous le menton. Les cheveux abondants entourent la tête de leurs boucles éparses, et couvrent le haut de la poitrine. Du bonnet descend une bande qui, à la hauteur du genou, se divise en plusieurs cordons qui tous se terminent par un globe. Une autre bande, frangée à l'extrémité, descend au-dessous du genou. Au lobe de l'oreille est suspendu un large anneau uni. Le poignet droit est couvert d'un bracelet, qui paraît être fait d'un tissu, tandis que la main gauche est recouverte par un crâne. La ceinture raide avec la tête d'animal au dos se voit aussi sur cette sculpture, et par devant descendent des ceintures qui entourent les cuisses; trois d'entre elles, formées d'un tissu fin, partent du même point. Au-dessous du genou droit se voit une guirlande à la place de la jarretière. Le reste des jambes et les pieds sont nus.

Entre la divinité et le suppliant est un petit autel sur lequel repose une tête humaine; c'est sans doute une offrande faite au soleil. Cette tête se distingue par la présence d'une barbe, et par un nez et un front proéminents, signes que la victime n'était pas de même race que le suppliant. Les têtes des deux animaux, entourées chacune d'un cercle, représentent des hiéroglyphes.

IV

SCULPTURE N° 4, PLANCHE IX

Ce bloc est en porphyre gris foncé (vulcanite), il a 12 pieds de long sur 3 de large et 2 pieds d'épaisseur; le coin supérieur gauche est légèrement cassé. Les sculptures couvrent le haut du bloc sur une longueur de 9 pieds. La partie supérieure représente la tête et la poitrine d'une femme, entourée d'un cercle d'où s'échappent les bras. A l'exception du plissé qui ceint le front, le seul ornement de la tête consiste en deux serpents enlacés. Les cheveux sont de moyenne longueur, et descendent en tresses sur les épaules et la poitrine. L'oreille est ornée de disques circulaires qui en renferment de plus petits. Autour du cou est un large collier formé de pierres d'une grandeur extraordinaire et de formes irrégulières. Au-dessous du collier la poitrine est couverte d'une sorte d'écharpe tissée, dont les bouts sont fixés en haut par des boutons. Au centre de cette écharpe est placé un globe dont la partie supérieure est ornée d'une bande à nœuds, d'où s'élèvent quatre autres bandes. De la partie inférieure du globe descend une autre bande pourvue d'incisions, signe caractéristique de la sculpture mexicaine, tandis que les côtés sont ornés d'ailes en forme de guirlandes. Les poignets des deux mains sont couverts de cordons formés par de larges pierres trouées au centre. Des bandes semicirculaires sortent deux bâtons entrelacés; à ces bâtons sont attachés des nœuds, des feuilles, des fleurs, et divers autres emblèmes d'un caractère mythique. Le plus remarquable de ces emblèmes est une face humaine entourée d'un cercle et qui ressemble aux dessins que l'on fait ordinairement de la pleine lune. Les deux bâtons du centre, qui partent du cou, se dirigent de haut en bas et présentent des ornements variés. Le fait que la tête et une partie de la poitrine sont entourées d'un cercle, et que l'image de la lune forme un des ornements, m'amène à croire qu'on a voulu représenter la déesse de la lune. Au bas de la sculpture apparaît encore un individu qui implore la divinité, avec la face tournée verr elle et la main levée. La supplication est indiquée par un bâton courbé, pré-

sentant des nœuds sur les côtés. Sauf un disque circulaire attaché aux cheveux, la tête n'a aucun ornement; les cheveux longs descendent sur le dos et la poitrine, et se terminent par un ornement compliqué au-dessous du genou. Au lobe de l'oreille est un petit anneau auquel est suspendu un anneau encore plus petit. La poitrine est parée d'un globe semblable à celui que l'on voit sur la poitrine de la déesse, mais de dimension moindre. Autour du poignet de la main droite est une manchette unie, tandis que la main gauche est couverte d'un crâne; une ceinture raide, ornée par derrière d'une tête d'ours, entoure la taille. Cette ceinture se distingue de celle dont j'ai parlé plus haut en ce qu'elle est ornée de dépressions circulaires. De la ceinture descendent par devant deux cordons qui entourent la cuisse, et une bande avec nœud et bouts. Au-dessous du genou droit est une espèce de jarretière avec pendant en forme de poire. Le pied gauche, à l'exception des orteils, est enfermé dans une sorte de soulier.

Devant l'adorateur s'élève un petit autel, dont la surface présente des incisions semblables à celles qu'offre le pendant du globe sur la poitrine de la déesse. Sur l'autel est une tête humaine; de sa bouche sort un bâton courbé, tandis que d'autres bâtons en forme de flèches se montrent sur le côté de la tête.

V

SCULPTURE N° 5, PLANCHE X

Ce bloc de porphyre gris foncé a les mêmes dimensions que le précédent; le côté le plus large est sculpté sur une longueur de 9 pieds à partir du sommet. La sculpture est entourée d'un rebord qui au sommet et sur les côtés est large de 2 pouces un dixième, et à la base de 6 pouces seulement. Une petite partie du bloc, à partir du coin supérieur gauche presque jusqu'au coin droit, a disparu; il y a aussi deux petites éraflures à la face principale.

Sur ce bloc nous voyons encore représentés la poitrine et les bras d'une divinité, aux pieds de laquelle est un personnage en adoration. Le front de

la divinité est ceint du plissé stéréotypé. Les seuls ornements de la tête consistent en bâtons ondulant dans diverses directions, et portant les ordres de la divinité exprimés en langage chiffré.

Entre la lèvre supérieure et le nez est un ornement, le seul exemplaire de ce genre que l'on rencontre sauf sur le crâne humain qui forme le gantelet du personnage de la sculpture n° 4. Des oreilles pendent de larges anneaux. Les cheveux réunis en tresse flottent de chaque côté de la tête. Un simple rang de petits disques circulaires, bossués au centre, orne le cou. La poitrine est ornée de deux rubans enlacés. Les poignets sont couverts de bracelets consistant en quatre rangs de pierres rectangulaires. Du cou partent deux bâtons présentant des nœuds, des boutons de fleurs et d'autres figures inconnues. Ce qui attire surtout l'attention, c'est la disposition des deux bâtons qui partent du sommet de la tête. Après s'être recourbés en dehors ils sont reliés par une chaîne en arc, qui sert de base à un triangle, et au centre de l'espace circonscrit sont deux emblèmes mystérieux. La chaîne qui forme le triangle central se prolonge de manière à diviser la partie supérieure de la pierre en cinq espaces triangulaires qui sont embellis par les feuilles, les boutons et les autres ornements des bâtons ondulés. Ces trois triangles paraissent être des signes mystiques indiquant des idées religieuses que nous trouvons représentées en divers endroits, par exemple sur le casque du personnage qui adore, et aussi sur d'autres sculptures. Sur l'épaule gauche du dieu est une gerbe de feuilles de maïs. D'après l'emblème mentionné ci-dessus, nous pouvons supposer que cette figure représente le dieu de la fertilité. La tête du personnage debout aux pieds du dieu et qui relève le visage est orné d'un plissé et d'une espèce de casque d'où s'élèvent les lobes dont j'ai parlé plus haut. La pierre a quelque peu souffert d'érosions qui ont dégradé le front, le nez, le menton et les joues du personnage. Le sommet du casque est surmonté d'une grosse touffe de plumes. Les cheveux flottants dans lesquels sont fixés une peau d'animal et d'autres ornements descendent dans le dos. Le lobe de l'oreille porte un large anneau, un simple rang de perles sphériques forme la parure du cou et de la poitrine. Le poignet droit est orné d'un bracelet semblable à celui du dieu tandis que le crâne d'un animal sauvage sert de gantelet à la main droite, ce qui semble indiquer que l'on offrait aux dieux non seulement des êtres

5



6



SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

Imp. A Roux, Lyon

humains, mais aussi des animaux. La taille est entourée d'une ceinture raide; par derrière on y voit représentée une tête d'animal et par devant des perforations obliques. Au bas de cette ceinture est fixée une large bande tissée qui se divise en deux parties entourant la cuisse, et une autre bande à laquelle est fait un nœud. De la taille montent des lignes courbes, qui paraissent indiquer les sentiments de l'individu, non par le langage, mais par des aspirations. Là aussi, la jambe droite est entourée au-dessous du genou d'une jarretière avec pendant en forme de poire. La plante du pied droit est protégée par une épaisse semelle, de laquelle remonte jusqu'au cou-de-pied une oreille retenue par un ruban formant rosette. Du talon une partie de la sandale monte jusqu'à la cheville, où elle est attachée par trois bandelettes. Le pied gauche est emboîté dans un espèce de soulier, formant une enveloppe, pour le cou-de-pied, semblable à un bouclier, et fixé comme on le voit aussi sur le pied droit. Derrière la jambe gauche se voit un instrument court, en forme de lance, muni d'une pièce en croix comme le manche d'une bêche. De la bouche sort un bâton sinueux présentant des nœuds sur les côtés, un de ces nœuds a la forme d'un croissant ce qui le distingue de tous ceux qui ont été décrits précédemment. Comme dans les autres sculptures décrites, ces nœuds attachés au bâton sinueux expriment en signes la prière du personnage.

VI

SCULPTURE N° 6, PLANCHE X

Ce bloc, long de 12 pieds, large de 3, épais de 2, est cassé en deux morceaux; la partie supérieure a une longueur de 5 pieds et l'autre de 7 pieds. La cassure présente dans les deux parties une surface nettement coupée, sans qu'un seul morceau ait été perdu. Les sculptures de la partie supérieure ont été légèrement éraflées; on ne voit guère plus de la moitié de la partie supérieure, le reste est caché par d'autres pierres sculptées renversées sur celle-ci. Le bloc, sur une hauteur de 9 pieds à partir du sommet, est entouré d'un rebord large de deux pouces au sommet et sur les

côtés et de six pouces à la base. Le sujet représenté sur ce bloc est l'adoration d'un dieu par un personnage de haut rang. La sculpture ne montre que la tête, la poitrine et les bras du dieu. La face est charnue. Dans les yeux l'iris est indiqué ; c'est le seul exemple que nous en offrent les sculptures. Outre le plissé qui entoure le front, la tête est ornée de deux serpents et de plusieurs bâtons de langage. Les oreilles sont ornées de disques circulaires auxquels sont attachés des cercles de moindre dimension. Les cheveux courts descendent en tresses derrière les oreilles. Des serpents formant un nœud par devant avec plusieurs pierres, constituent une espèce de broche suspendue à un étroit collier froncé. De chaque côté du cou descend un bâton sinueux orné d'emblèmes. Les deux mains tiennent sur le devant de la poitrine un globe semblable en tous points à celui de la sculpture n° 4. Les épaules, la poitrine et les bras, mais non la tête, sont enveloppés de flammes. Les emblèmes de la parole, qui s'élèvent de la tête, diffèrent de ceux que nous avons jusqu'ici décrits en ce qu'ils ont une rainure qui court le long de la partie centrale. La tête de l'adorateur est effacée ; on ne voit que les contours du visage. De la bouche, tournée en haut, sort un bâton courbé d'un côté auquel sont attachés de part et d'autre six nœuds en trois groupes. Au capuchon qui orne la tête sont fixés trois rangs de pièces carrées, formant une espèce de collet, et du sommet descend un bouquet de rubans. A l'oreille est suspendu un large anneau, devant et derrière cet anneau les cheveux descendent en boucles. Le restant des cheveux a une profusion d'ornements, de formes et de matières différentes. Un de ces ornements est une guirlande de rubans ; un autre se termine sous la forme d'un cimeterre au fourreau. Les cheveux présentent à leur extrémité une tête d'animal aux cornes courtes comme celles du taureau, et si nous ne savions que les aborigènes de l'Amérique ne possédaient point de bétail, nous serions obligés de considérer cet ornement comme représentant une tête de taureau. De la tête descend un petit corps, plus mince que la tête même, et se terminant en queue de poisson. Sur la poitrine est une broche en forme de rosette, au centre de laquelle est une pierre entourée d'autres pierres. De cette broche part un ruban présentant sur ses bords de menus objets. Le poignet du bras droit est recouvert de deux rangs de manchettes, tandis que la main droite est enfermée dans une espèce de gantelet fait d'un crâne humain. La taille est entourée d'une ceinture raide qui par

derrière présente un crâne humain et par devant deux ouvertures obliques. Du milieu du bord inférieur par devant descend une double bande, qui forme un nœud avec bouts pendants. De la taille montent quatre lignes sinueuses faiblement indiquées qui se divisent au sommet en deux; elles expriment la respiration ou le langage sans paroles, et rappellent les « ceintures parlantes » des anciens Hébreux. Sans contredit elles paraissent venir à l'aide des paroles qui sortent de la bouche. Les genoux sont couverts d'écailles, ce qui indiquerait que les jambes étaient couvertes, car il serait impossible d'expliquer autrement la présence de ces écailles. La jambe droite est ornée au-dessous du genou d'une jarretière, à laquelle est fixé un pendant pyriforme. Les deux pieds sont recouverts de souliers d'une forme spéciale ; celui du pied droit laisse à nu les trois doigts les plus petits, tandis que le soulier gauche entoure le pied comme d'un bandage.

VII

SCULPTURE N° 7, PLANCHE XI

Ce bloc est un fragment important, long de 5 pieds 6 pouces qui paraît détaché d'une pierre ayant 12 pieds de longueur et 2 pieds 9 pouces d'épaisseur. La partie qui manque est perdue, ou très probablement couverte par l'amas de sculptures et rendue ainsi inaccessible. Les côtés et le sommet de la sculpture sont entourés d'un rebord de la largeur habituelle. La sculpture représente une divinité enfermée dans une châsse à ornements variés. Le plus remarquable de ces ornements consiste en des crocs énormes recourbés en haut et en bas. Je ne me risquerai point à expliquer la signification de ces ornements, mais je suis certain qu'ils ne représentent pas des flammes, puisque nous les avons vues représentées différemment sur les sculptures précédentes. Je laisserai de même à d'autres plus versés que moi dans cette science le soin d'interpréter les autres ornements. Je me hasarderai cependant à dire que le triangle formant le sommet de la châsse doit être le symbole de l'éternité. La tête, les bras et la poitrine de la divinité subsistent seuls, de même que dans la sculpture précédemment décrite. La coiffure entoure le

front de la manière habituelle ; et un diadème formé de disques circulaires ceint la tête. Du centre du premier disque descendent trois pendants. Les cheveux sont lisses au sommet de la tête et descendent en tresses derrière les épaules. Derrière l'oreille, ornée d'un disque circulaire, passe une bande courte qui descend vers le cou. Trois rangs de perles entourent le cou et tombent sur le devant de la poitrine. Les bras sont croisés et le poignet est entouré d'un bracelet composé de petites pierres carrées. De la poitrine descend, de chaque côté, un petit bâton sinueux sur lequel croissent des feuilles, un bouton, des fleurs et un fruit. Les attributs qui ornent la châsse et les autres traits caractéristiques de la sculpture ne me sont pas assez familiers pour me permettre de définir la nature de la divinité.

Le restant de la surface sculptée sur ce fragment, quoique bien effacé, représente la tête et la figure d'un personnage, de sa bouche part un bâton recourbé présentant huit nœuds sur les côtés, ce qui exprime une prière. Un ovale couvre la tête et indique que le suppliant est de la caste sacerdotale.

VIII

SCULPTURE N° 8, PLANCHE XI

Cette sculpture n'est visible que sur une longueur de 4 pieds 1/2, et couvre la partie inférieure d'un bloc porphyrique de taille ordinaire. La partie invisible est recouverte par d'autres blocs superposés. La sculpture est entourée d'un rebord qui au sommet et sur les côtés a une épaisseur de deux pouces, et de quatre pouces à la base. La ressemblance entre la posture du personnage représenté sur cette sculpture et celle des personnages décrits plus haut, m'amène à croire que ce personnage adore ou prie. La tête est couverte d'un bonnet garni de plissés par devant, et surmonté d'une tête humaine, sur laquelle flotte une longue plume semblable à celle du Guesal (Pharomacrus micinno), l'oiseau royal des indigènes. De la tête descend par derrière une large bande ornée de rosettes protégeant le cou. Des ornements somptueux, formés par un nœud de rubans et une tresse terminée par un





SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

objet en forme de cimeterre et par un aigle aux ailes déployées, descendent jusqu'aux hanches et constituent la partie inférieure de la bande. Un large anneau pend à l'oreille et une chaîne, faite de chaînons carrés auxquels est suspendue une petite croix, compose la parure du cou. Un bracelet strié en long orne le poignet. Autour de la taille est une ceinture raide ; par derrière elle représente la tête frisée d'un animal féroce, tandis que par devant se trouvent des ouvertures oblongues. Les lignes significatives, qui expriment les sentiments ou le langage sans paroles, montent à partir de la taille. La jambe droite au-dessus du genou est entourée d'une jarretière avec un pendant pyriforme. Des bandelettes embrassent la cheville et le talon droits. Autour de la cheville gauche est fixée une pièce carrée qui protége la partie supérieure du pied.

IX

SCULPTURE N° 9, PLANCHE XI

Cette sculpture n'est qu'un fragment d'un bloc qui devait avoir 9 pieds de long. Les deux coins supérieurs et une partie de la base ont été cassés et manquent. Ce bloc tel qu'il est a 4 pieds de large. La sculpture représente un personnage de distinction, sinon le chef de la nation, assis sur un siége qui, d'après ses ornements artistement travaillés, pourrait s'appeler un trône. Sur la tête on remarque une coiffure compliquée, à quatre divisions, ornée de nœuds d'où partent de nombreux rubans, quelques-uns de ces rubans forment par leur réunion une large touffe. Des cheveux descendent des rubans, les uns terminés en boucles, les autres descendent jusqu'à terre, sous la forme de tresses; à ces rubans est fixé un ornement recourbé ressemblant à un cimeterre. Un large anneau pend à l'oreille, et quelques boucles de cheveux couvrent les épaules. Autour du cou est un collier, auquel par devant est attaché un disque circulaire avec pendant. La poitrine paraît couverte de plusieurs rangs de bandelettes. Les bras semblent de même enveloppés dans une espèce de veste à large parement, ornée de boutons sur la manche gauche, tandis que la manche droite se termine par une sorte de

bracelet. La main droite tient un instrument qui a la forme d'une rame et qui pourrait bien être une arme ou un emblème d'autorité. Le bras gauche touche le siège, comme pour s'y appuyer. Les jambes sont recouvertes jusqu'au-dessous du genou; la cuisse droite est entourée d'une bandelette, à laquelle est suspendu un rang de pendants pyriformes. Les pieds, à l'exception des orteils, sont protégés par une sorte de soulier. Le talon repose sur un tabouret orné d'ouvertures carrées, où prennent naissance deux supports représentant les pieds du trône, et sur lesquel est placé le siège horizontal. Sur ce siège s'élève un support quelque peu caché, destiné à soutenir le bras du trône; la partie de ce support, en saillie est ornée d'une tête grotesque d'animal aux mâchoires ouvertes armées de dents et de crocs, et laissant passer la langue. Du bras descend par derrière un autre support qui paraît reposer sur des nuages Derrière ce support est un ornement en forme de cercle avec une ouverture à la partie supérieure. Le bras, partant de cet ornement, tourne et forme le dos du trône. Ce monolithe n'est éloigné du tas de débris que de quelques mètres; il est presque enfoui dans le sol dans une position oblique, et par conséquent on ne peut en voir qu'une partie. Pour écarter la terre qui recouvrait la partie décrite, je dus d'abord la dégager avec une canne, puis l'enlever avec les mains.

X

SCULPTURE N° 10, PLANCHE XII

A une distance de quelques mètres de l'endroit où sont entassés les monolithes, se trouve la pierre qui présente cette sculpture; on n'en voit que la surface et c'est pour cela qu'on ne peut constater son épaisseur. Cette pierre paraît avoir 9 pieds 1/2 de long sur 4 pieds 9 pouces de large, mais il est probable que sa largeur était plus considérable, car il manque des morceaux importants, et le dessin, pour être complété, demanderait une étendue plus grande que celle que les morceaux peuvent fournir. On peut raisonnablement supposer que cette dalle fait partie d'une série de sculpture dont cette pierre



SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

ne nous offre qu'une partie, car ni les personnages représentés ni leurs ornements et les hiéroglyphes ne sont pleinement exécutés.

Les influences atmosphériques et la position de cette pierre enfouie dans le sol ont causé de grandes détériorations en quelques endroits, et la sculpture en a souffert. Il a fallu la nettoyer, en enlever la mousse et la terre, avant de pouvoir la dessiner. Le sujet principal de la sculpture offre une scène de conversation entre deux personnages, dont l'un est debout et l'autre dans une position inclinée. Les serpents indiqués sur la sculpture, formaient probablement la coiffure du personnage qui est debout, ce qui nous permet de supposer qu'il appartient à la caste sacerdotale. Les corrosions de la pierre ont en partie effacé le bas du visage, ainsi que les ornements de l'oreille et de la tête; les appendices somptueux des oreilles sont seuls distinctement visibles. Comme dans la plupart des cas, ce sont des bandelettes tressées et ornées de disques circulaires et d'ornements de formes diverses.

On remarque aussi la barre ou poignée transversale aux extrémités arrondies ; mais le pendant qui en descend et qui dans les autres sculptures est courbé et a la forme d'un cimeterre au fourreau, est droit dans ce cas. Cet ornement fastueux se termine à son extrémité inférieure par un poisson dont les nageoires se déploient en forme d'éventail. La main gauche est enfermée dans un gantelet formé d'un crâne humain, et est dirigée vers l'autre personnage ; ce qui signifierait l'autorité du premier personnage. La taille est encore entourée d'une ceinture raide ornée par derrière d'une tête d'animal quelque peu effacée. De la partie inférieure de la ceinture partent quantité de bandelettes flottantes, qui forment une espèce de chemise. Il n'y a point de paroles représentées comme sortant de la bouche, mais le geste de la main les remplace.

La tête de l'autre personnage est surmontée d'une coiffure, qui rappelle celle que porte la noblesse d'Europe. Un galon descend par côté et du sommet s'élève une touffe de cinq plumes. Un plissé entoure le front, et un plissé plus large, le cou. Un bâton à quatre courbures sort de la bouche ; sur les côtés sont fixés huit nœuds simples, outre un nœud en forme de trèfle. L'oreille est ornée d'un disque circulaire à long pendant. Les érosions de la pierre ont effacé les ornements de la chevelure mais ceux qui restent nous montrent combien ils étaient luxueux. La main droite qui retombe est

couverte, comme d'habitude, d'un gantelet à crâne humain. La main gauche est nue et ramenée sur la poitrine, ce qui indiquerait la soumission du personnage. Une ceinture raide à tête d'animal par derrière, et qui est en partie effacée, entoure la taille et de là descend une bande frangée qui fait le tour des cuisses.

Entre les deux personnages se trouvent quatre hiéroglyphes; les deux du milieu sont très effacés. Le signe supérieur est un globe d'où montent trois cônes. Le plus bas est une tête d'homme aux traits exagérés et ayant un bec d'oiseau. Chaque hiéroglyphe est entouré d'un cercle. Deux segments de cercles semblables, dont le milieu est effacé, indiquent l'existence de deux hiéroglyphes, dont les parties complémentaires étaient sans doute sculptées sur la pierre voisine.

XI

SCULPTURE N° 11, PLANCHE XII

Cette pierre est enterrée comme la pierre n° 10, et tout près d'elle. La face visible mesure 7 pieds de long sur 3 pieds 1/2 de large. Il fallut aussi la nettoyer pour mettre à nu la sculpture, qui, à mon grand regret, était bien effacée. Elle paraît faire partie d'une série de sculptures; car plus d'un dessin est incomplet et la partie principale devait être représentée sur d'autres pierres.

Au milieu de la pierre est un rang de trois hiéroglyphes, qui représentent un cercle renfermant un anneau d'où partent trois projections coniques. Ces hiéroglyphes paraissent attachés à un bâton sinueux semblable à ceux qui, nous l'avons vu, expriment les ordres de la divinité; mais celui-ci a des dimensions plus grandes. Nous y voyons aussi des feuilles, des boutons et une fleur. Au dessus du bâton est une lanière, d'où descendent trois globes, c'est probablement une branche du bâton ci-dessus mentionné. Plus bas est une touffe de plumes, avec trois feuilles ondulées par devant, semblables à celles qui sur d'autres sculptures représentent le langage sans paroles. Sur le côté

gauche de la pierre est un autre rang vertical d'anneaux, on y voit une partie d'un quatrième anneau.

Les deux anneaux supérieurs renferment un dessin qui ressemble à un chapeau à deux bords, l'un sur l'autre, tandis que le troisième rappelle un bonnet de nuit. A la hauteur du plus haut de ces hiéroglyphes, et tout près, on voit les rudiments d'un autre anneau, dont le restant a été coupé net par le bord de la pierre. Seule la partie circulaire de ce hiéroglyphe est distinctement visible, tandis que l'ornement intérieur n'est qu'à moitié représenté, cependant les lignes qui restent indiquent sa ressemblance avec son voisin.

XII

SCULPTURE N° 12, PLANCHE XII

Cette pierre n'est qu'un fragment mesurant 4 pieds 1/2 de long sur 5 de large, et se trouve enterrée non loin des pierres décrites ci-dessus ; les côtés sont mutilés. Sur la partie visible on ne distingue que trois hiéroglyphes au côté gauche de la base. Il est difficile de dire si le restant de la surface était sculpté ou non, mais on peut raisonnablement supposer qu'il l'était. Ces trois hiéroglyphes consistent en trois anneaux ; chacun renferme une tête d'animal sauvage, ainsi que l'indiquent les dents. Ils ne sont pas semblables, et ont des formes et des positions différentes.

XIII

SCULPTURE N° 13, PLANCHE XIII

A côté du monceau de ruines qui renferme la plus grande partie des sculptures, on remarque un monolithe debout qui sans doute faisait partie d'une série. Il a 5 pieds 5 pouces de long, sur 2 pieds 10 pouces de large.

Il représente un personnage accroupi; une simple bandelette entoure son front et forme un nœud avec deux glands. Des tempes s'élèvent, un ornement ressemblant à une aile d'oiseau. La tête n'a point d'autres ornements. La face amaigrie, aussi bien que la position accroupie du corps, indique un état maladif. Les cheveux qui sont lisses sur le front et au sommet de la tête, sont garnis par derrière de rubans formant brides, et réunis par une agrafe pour se déployer ensuite en forme d'éventail. L'oreille est ornée d'un disque circulaire, au milieu duquel sont fixés une plume et un ornement torse, semblable à une queue. Sur la poitrine est une espèce de broche, creuse comme une coquille et dans laquelle sont incrustées sept perles. Les poignets des deux mains n'ont pas de bracelets, une seule ligne indique la séparation de la main d'avec le bras, cette ligne nous amènerait presque à supposer que les bras étaient recouverts d'un ornement tricoté, s'adaptant exactement à la forme du bras. Autour de la taille se voient trois rangs d'une étoffe tordue, qui par devant forme un nœud, et dont les bouts descendent entre les cuisses. Une autre bandelette, de tissu différent, s'étend horizontalement à partir de la région du nœud ci-dessus mentionné. A cette ceinture est fixée une autre bande d'étoffe, de contexture écailleuse, qui entoure les cuisses. Le corps paraît reposer sur des coussins. La jambe droite au-dessous du genou — que nous avons vue ornée dans d'autres sculptures d'une bande avec pendant pyriforme — est entourée ici d'un ruban avec rosette. C'était peut-être un déshabillé remplaçant la bandelette et le pendant, qui n'auraient été portés que dans les fêtes ou dans les cérémonies officielles. Devant le personnage accroupi est représenté un squelette, fort bien exécuté. Bien que les os de la tête, et spécialement le maxillaire supérieur et les os frontaux, ne soient pas corrects au point de vue anatomique, ils montrent cependant que les sculpteurs qui ont taillé ces dessins possédaient quelques connaissances en anatomie, car ces sculptures nous indiquent que le bras supérieur et la cuisse consistent chacun d'un os, tandis que deux os forment l'avant-bras et la jambe. Il faut encore remarquer sur ce squelette que les cheveux y sont indiqués, que les mains sont charnues, et que les doigts des mains et des pieds ont des ongles.

De la partie postérieure de la tête sortent deux objets, semblables à des cornes, qui, s'ils ne présentaient des côtes différentes, pourraient passer pour



SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

Imp A Roux, Lyon

des flammes. L'oreille est ornée d'un disque circulaire, avec pendant au milieu. Un collier à double plissé entoure le cou, et un serpent rampe autour des reins. Les épaules et les bras sont enveloppés de flammes. De la bouche sort un bâton courbé, touchant le premier cercle d'une série de dix cercles. Au-dessous du second et du troisième cercles sont cinq barres dont trois horizontales. La plus basse est la plus longue, tandis que les deux supérieures sont les plus courtes et de longueurs différentes. La plus élevée de ces barres en supporte deux autres qui se croisent obliquement et touchent de leurs extrémités supérieures deux des cercles dont j'ai parlé plus haut. Du dernier de ces cercles descendent des lignes qui serpentent et vont toucher le sol derrière le personnage accroupi.

Pour juger par analogie, comparons cette sculpture aux autres sculptures, et prenons comme signes du langage le bâton qui sort de la bouche du squelette, avec les cercles et les barres qui sont en relation avec ce bâton. Les lignes descendantes peuvent signifier, soit le souffle nécessaire pour émettre la parole, soit le son produit par ce souffle. Les cercles et les barres diffèrent entièrement des nœuds et des emblèmes qui sur les autres sculptures représentent le langage, et l'on est tenté de les prendre pour des signes numériques. On pourrait prendre la barre inférieure pour l'unité, les barres les plus courtes indiqueraient des fractions, les deux barres en croix signifient incontestablement un certain nombre d'unités, peut-être pas plus de deux. Chaque cercle indique le système de numération employé par les sculpteurs.

XIV

SCULPTURE N° 14, PLANCHE XIII

Ce monolithe, long de 5 pieds 1 pouce et large de 3 pieds, est couché sur le côté. La base de la sculpture est entourée d'un rebord de huit pouces de large. Ici encore, nous trouvons un personnage accroupi, dont la tête est recouverte d'une sorte de turban, et le front surmonté d'un plissé. Une touffe de longues plumes flotte sur le sommet du turban. Ces plumes ont chacune trois yeux, ce qui nous fait supposer qu'elles sont artificielles.

Un anneau large, avec pendant, orne l'oreille. La partie la plus remarquable du visage est la barbe, que nous n'avions encore observée nulle part, sauf sur la tête des victimes immolées. On pourrait en conclure que les habitants de l'Amérique Centrale avaient une barbe peu fournie, et que si leur figure est imberbe, c'est qu'ils s'épilaient constamment; en conséquence, la présence de cette barbe et la position accroupie du personnage seraient les signes d'une mauvaise santé, qui ne permettait pas d'arracher les poils naissants. La symétrie de la tête et de la figure est remarquable. Le front élevé, le nez légèrement aquilin, impriment aux traits un cachet de beauté, à juger même d'après notre conception de la beauté. Le dessin ne peut vraiment représenter avec une entière exactitude la perfection de l'original.

Un nœud, avec deux bouts, d'où descend une touffe de rubans, orne la poitrine. Une touffe semblable couvre l'épaule gauche à la manière d'une épaulette. Sur les poignets sont des manchettes, qui ont une grande ressemblance avec de la dentelle. Une simple bandelette entoure la taille, et après avoir formé un nœud par devant, descend en deux bouts d'inégale largeur ; le plus étroit passe entre les cuisses. Devant le personnage accroupi est une figure allégorique. La tête est d'un animal sauvage. Le corps paraît couvert d'une veste descendant jusqu'aux cuisses. Par derrière est un appendice, comme une queue d'animal.

La main droite disparaît dans un crâne humain, la gauche dans un sabot d'animal. Les pieds sont couverts d'une espèce de soulier, les doigts ressemblent aux sabots d'un animal. De la bouche sort, il me semble, une feuille de maïs roulée, symbole du langage. Entre ces figures se trouvent cinq cercles avec trois barres d'inégales longueurs, qui seraient des signes numériques. Comme je l'ai dit plus haut, la croissance de la barbe et la position accroupie du personnage indiquent sa mauvaise santé ; l'autre figure représente, sous une allégorie, le masque du médecin qui vient faire une ordonnance pour le malade.

XV

SCULPTURE N° 15, PLANCHE XV

Cette pierre sculptée est comme les autres, en porphyre. Elle a 4 pieds 10 pouces de long sur 2 pieds 2 pouces de large. Elle fut découverte parmi l'amas si considérable de ruines, mais on l'a transportée chez celui qui l'a découverte, et maintenant elle forme le seuil d'une porte.

Ici nous voyons un personnage représenté un pied sur le premier échelon d'une échelle, et se retenant avec les mains à d'autres échelons comme s'il était en train de grimper. Un plissé entoure le front, et la tête est recouverte d'un chapeau semblable aux chapeaux de papier en forme de bateaux, que font les enfants. Au sommet est une cocarde. Les cheveux, s'échappant de dessous le chapeau, flottent sur les épaules. Un ornement pyriforme pend à l'oreille, et un disque circulaire orne la poitrine. Les mains et les pieds sont nus. La taille est entourée de trois bandes formant une espèce de ceinture qui dans le dos présente un crâne. Sous la ceinture est une écharpe avec des glands par derrière. Deux bandelettes partant de l'écharpe entourent les cuisses et une autre pend par devant. Le pied gauche repose sur le premier échelon et le pied droit foule un cercle aux larges rayons. A l'intérieur de ce cercle pousse une plante, et sur la tige on remarque des boutons de fleurs plus ou moins avancés, tandis qu'au sommet de la tige une fleur est épanouie. Au centre de la fleur est une partie de squelette humain; le crâne est recouvert de cheveux en perruque; les mâchoires sont entr'ouvertes. L'oreille est ornée d'un disque circulaire, avec deux longs pendants partant du centre. Le bras osseux se termine par une main recouverte de chair. Le personnage s'appuie aux échelons supérieurs de l'échelle, qui se compose de deux poteaux auxquels des morceaux formant les degrés sont fixés au moyen de branches d'osier. Ce fait est d'autant plus remarquable que les habitants actuels du Guatémala n'ont point d'échelles, ils les remplacent par des poutres entaillées. Au bas de la sculpture se trou-

vent deux cercles d'où s'élève un rang de sept autres cercles semblables; le tout servait probablement de signes numériques. La sculpture est entourée à la base d'un rebord large de 6 pouces.

XVI

SCULPTURE N° 16, PLANCHE XIV

A quelques mètres de distance de l'amas de sculptures, et tout près des autres pierres enterrées, on en a trouvé une de forme un peu irrégulière. Elle mesure 8 pieds 6 pouces en longueur, elle est large à la base de 8 pieds 6 pouces, mais au sommet elle n'a que 5 pieds 6 pouces car la pierre a été brisée. Sur la face supérieure est un oiseau énorme aux ailes déployées, le bec largement ouvert, la tête porte une crête charnue, effacée en partie, et un appendice pareil de chaque côté de l'œil. A l'oreille pend un disque circulaire. Une bandelette entoure le cou et va se nouer par derrière où elle forme un nœud à longs bouts. A cette bandelette est suspendue une image du soleil, consistant en un sillon circulaire aux flammes rayonnantes. La poitrine est ornée d'un disque circulaire avec un gland qui est suspendu au milieu. La patte est portée en avant et saisit un globe, tandis que le bec écarté retient un homme comme si l'oiseau le dévorait. Les rides du front et des joues de la victime indiquent un homme avancé en âge. Sur le menton et la mâchoire inférieure on remarque des indices de barbe; les cheveux sont relevés en forme de perruque terminée par une sorte de tresse. Outre ces ornements cinq serpents sont suspendus à la tête. L'oreille du personnage est ornée d'un anneau avec pendant. Le cou est entouré d'une double bandelette, qui présente par devant un disque circulaire avec nœud au milieu. Les bras nus pendent le long du corps. Cette sculpture représente l'oiseau du soleil dévorant un individu, qui probablement appartient à la caste ou à la race des victimes humaines qui sont représentées sur les autres sculptures.



SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

Imp. A Roux, Lyon.

XVII

SCULPTURE N° 17, PLANCHE XIII

Cette pierre, longue de 9 pieds 6 pouces, large de 5 pieds, se trouve à côté de celle que je viens de décrire; mais sa sculpture représente un sujet semblable et peut-être la contre-partie de ce sujet. On y voit encore l'oiseau du soleil, aux ailes déployées, dévorant un être humain. La crête de l'oiseau ressemble à une crête de coq, et à la base du bec sont quatre appendices charnus. Un disque circulaire bossué au centre pare l'oreille. Une bandelette fixée par un anneau entoure le cou.

Un gorgerin avec gland orne la poitrine; une image du soleil est attachée au côté de l'oiseau, et ses serres tiennent un globe. Le front et la figure de l'homme sont couverts de rides; le menton et le bas du visage ont de la barbe. Les cheveux sont relevés en forme de perruque; deux serpents sont suspendus à la tête, et comme ornement du cou et de la poitrine on remarque un simple anneau avec disque circulaire présentant au milieu un globe en forme de perle, et six globes semblables à la circonférence. L'oreille est ornée d'un disque circulaire avec pendant au milieu. La tête offre les signes caractéristiques de la victime représentée sur la sculpture précédente.

XVIII

SCULPTURE N° 18, PLANCHE XV

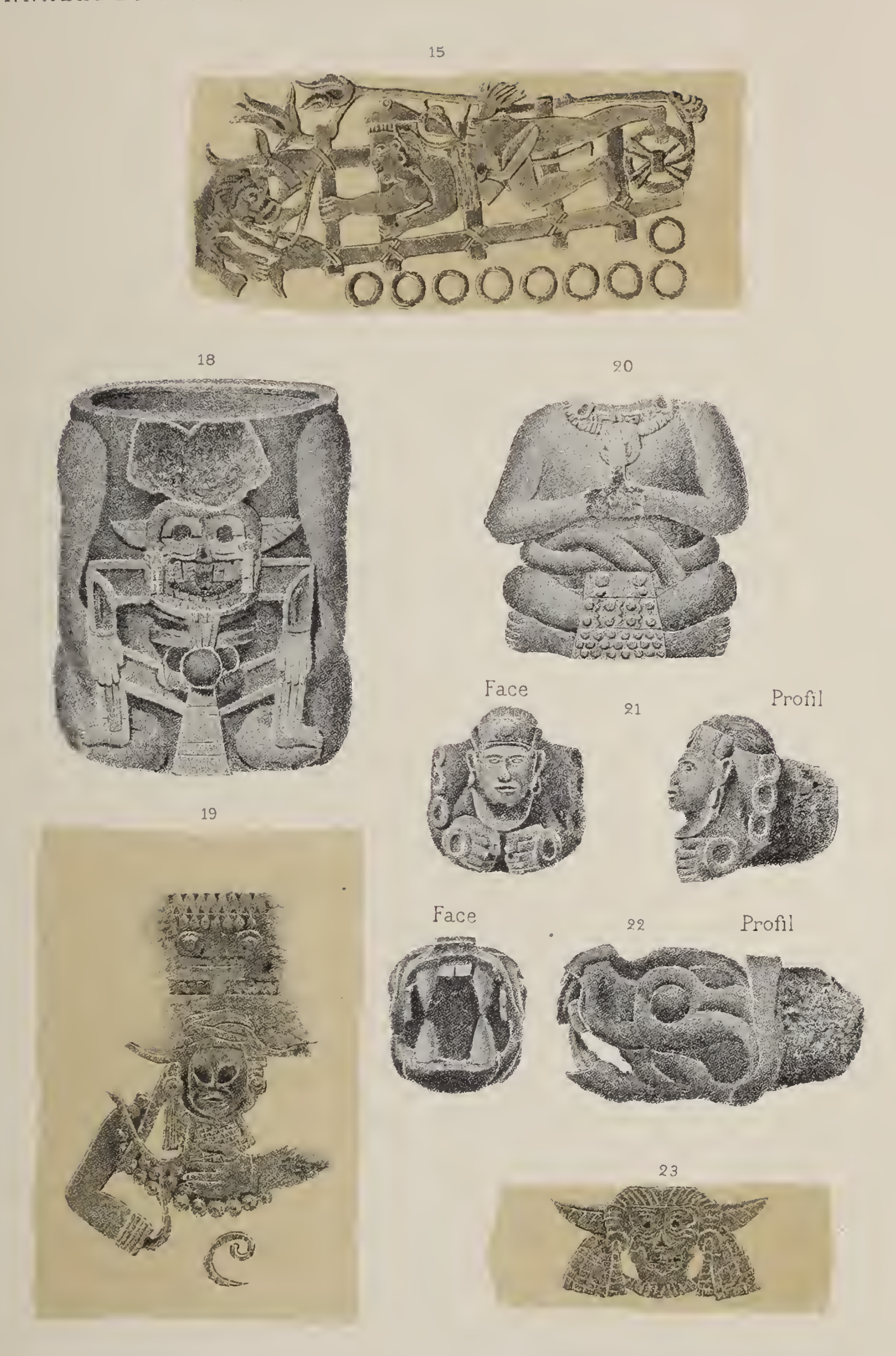
Cette sculpture affecte une forme cylindrique; elle a 3 pieds 3 pouces de hauteur et 2 pieds 6 pouces de diamètre. Elle représente un corps accroupi, la tête est brisée; les mains ont des griffes en guise de doigts; sur les genoux est assis un squelette, image de la mort. A cause de la forme cylindrique de la sculpture, on ne peut voir les mains dans notre dessin. Ce

squelette, comme ceux des autres sculptures, n'est pas correctement dessiné, mais il est assez caractéristique pour qu'on ne puisse se tromper, bien que le crâne soit pourvu de cheveux rangés en perruque. De chaque côté on remarque une espèce de corne. La langue fait saillie entre les dents serrées. Les oreilles sont parées d'une espèce de rosette avec gland au centre. Deux rangs de fronces entourent le cou; du front descend jusqu'à terre une double bandelette, qui présente un globe vers le milieu. Les bras sont étendus, les avant-bras sont dirigés vers la terre; les mains recouvertes de chair reposent sur les genoux pliés, et les pieds également recouverts de chair touchent ceux du personnage accroupi. Au sommet de la sculpture est une excavation profonde de deux pouces et demi et entourée d'un rebord large de trois pouces. La présence de cette excavation et la représentation de la mort semblent indiquer que cette pierre servait d'autel pour les sacrifices humains. L'excavation du sommet recevait probablement le sang des victimes.

XIX

SCULPTURE N° 19, PLANCHE XV

Cette sculpture forme un fragment important d'une pierre semblable à celles que j'ai décrites auparavant. Elle est bien effacée, mais ce qui nous a été conservé suffit à montrer qu'on avait voulu représenter la tête, les bras et la poitrine d'une divinité. Deux bâtons de langage entrelacés couvrent le front. Les oreilles ont toutes deux un disque circulaire, bossué au milieu, à long pendant. Plusieurs chapelets de pierres carrées forment l'ornement du cou, et des rangs de disques circulaires, très probablement de même matière, descendent des épaules sur la poitrine, et sont surmontés de deux bâtons de langage. La main gauche est placée sur la poitrine; la main droite qui retombe est effacée. Sur la tête sont cinq rangs d'ornements semblables à ceux que l'on emploie maintenant dans les corniches. Leur position et leur arrangement semblent indiquer qu'ils constituaient le chapiteau d'un pilier. Au-dessous de la divinité, on voit une partie du bâton qui d'habitude sort de la bouche du suppliant.



SCULPTURES DE SANTA LUCIA COSUMALWHUAPA.

Imp. A. Roux Lyon

XX

SCULPTURE N° 20, PLANCHE XV

Cette sculpture représente un individu assis les jambes croisées. Elle a 2 pieds 6 pouces de haut, et 2 pieds 4 pouces dans sa plus grande largeur. La tête et les mains qui étaient appuyées sur la poitrine, manquent. Un double rang de plissés avec nœud par devant, orne le cou. Ce qui reste des deux pendants indique la position des oreilles. Une broche ronde orne la poitrine, et les mains semblent tenir un emblème religieux. La taille est entourée de deux bandes qui sont entrelacées par devant. De cette ceinture descend un ornement en forme de tablier, orné de plusieurs rangs de cercles. Par suite du manque des attributs habituels, il est impossible de désigner le caractère de cette statue.

XXI

SCULPTURE N° 21, PLANCHE XV

Cette sculpture représente la tête et le buste d'un homme aux mains fermées, reposant sur la poitrine. Un plissé entoure le front. Deux bandelettes, placées l'une sur l'autre, avec disque circulaire à globe central, ornent le milieu du front. Les cheveux, sans aucun ornement, sont ramenés en arrière. Un pendant pyriforme est suspendu à l'oreille. Un rang de huit cercles couvre la plus grande partie du buste. Ces cercles sont probablement des signes numériques, comme on l'a déjà fait remarquer. Par derrière le buste se trouve un morceau de pierre brute en saillie qui servait à fixer la pierre en place. Ce spécimen était couché près de l'amas de ruines d'où ont été retirées un grand nombre de sculptures.

XXII

SCULPEURE N° 22, PLANCHE XV

Cette sculpture a 2 pieds de long, 1 pied 1/2 de haut et 1 pied de large ; elle représente une tête d'animal aux traits grotesques. A travers les lèvres entr'ouvertes apparaissent quatre crocs séparés par deux incisives (?). Les mâchoires sur les côtés offrent aussi deux dents. Cette tête est entourée d'un anneau qui par derrière est remplacé par un morceau de pierre non taillée destiné à fixer la sculpture en place. Cette pierre était très éloignée des autres ; je l'ai trouvée dans la cour du presbytère du village.

XXIII

SCULPTURE N° 23, PLANCHE XV

Cette pierre a 3 pieds de long sur 1 pied de large ; on y voit sculptée une tête de mort accompagnée de ses signes caractéristiques. Le crâne est couvert de cheveux, imitant une perruque. Des deux côtés de la tête partent des espèces de cornes, derrière lesquelles pendent quatre bandelettes. Les oreilles sont ornées de disques circulaires à gland central. La langue s'avance entre les dents desserrées.

XXIV

REMARQUES SUR LES SCULPTURES

Les monuments de Santa-Lucia Cosumalwhuapa sont à mes yeux les sculptures les plus intéressantes qui nous aient été conservées des anciens habitants de l'Amérique, car elles nous fournissent une preuve non équivoque de

la civilisation avancée à laquelle étaient parvenus ceux qui les ont sculptées. Celles que l'on trouve dans les autres localités représentent ou des individus isolés, ou des groupes aux relations obscures, tandis que les bas-reliefs de Santa-Lucia, à l'exception d'un seul cas, nous présentent des scènes où figurent généralement deux acteurs, dont l'un est un personnage mythologique. Nous pénétrons ainsi dans les sentiments et les pensées du peuple, et nous nous initions à sa manière de vivre.

Nous pouvons juger des progrès d'une nation par la perfection qu'elle a atteinte dans les arts utiles, par les progrès qu'elle a faits dans les beaux-arts et les connaissances scientifiques, par ses conceptions religieuses, et par sa langue, y compris les méthodes destinées à la représenter aux yeux. En comparant ces données, nous arrivons aussi à connaître ce que des nations différentes ont de commun. Comparons donc à ces quatre points de vue les sculptures de Santa-Lucia avec celles que nous ont léguées les autres parties de l'Amérique; nous pourrons ainsi reconnaître les ressemblances entre ceux qui les ont faites, s'il en existe aucune, et nous former une opinion sur l'état comparatif de leur civilisation.

Au point de vue des arts utiles, lorsque nous considérons la dureté de la matière, un porphyre d'un gris sombre provenant du volcan d'Acatenango, nous sommes convaincus que les sculpteurs de Santa-Lucia employaient des instruments d'une grande perfection. Leurs progrès en habileté technique nous sont d'ailleurs attestés par la variété des industries représentées sur les sculptures : la sculpture sur bois, la fabrication des tissus, le travail de l'écaille et du métal, le travail du cuir, la sculpture sur pierres, etc. Les usages auxquels étaient destinés ces produits de l'industrie, indiquent qu'ils appartiennent à un rang élevé. A l'exception des sépultures n°s 9 et 14, presque partout il est indiqué autre chose qu'un simple vêtement. Tout ce qui touche au corps est un ornement, bien que la draperie qui pend à la ceinture, n'ait peut-être été ajoutée que pour couvrir les organes génitaux. On pourrait dire aussi que le pied trouve une légère protection dans la sandale qui le parc. Le cou, le corps et les jambes, sont couverts d'ornements et non de vêtements. Les ornements de la tête, et spécialement ceux des cheveux, sont prodigués à l'extrême, ils descendent quelquefois jusqu'à terre. Nous devons remarquer qu'aucune partie du corps n'a été mutilée pour sacri-

fier à la beauté, si ce n'est le lobe de l'oreille, qui, même à notre époque éclairée, fournit aux dames le moyen de perpétuer la barbarie.

La variété des formes dans le même objet est encore un signe de progrès. Les coiffures sont de formes très variées. Ici (n° 1) c'est un crabe, là (n° 10) des serpents enlacés, ailleurs, elle est si compliquée qu'elle nous rappelle les modes des nations civilisées. On donnait à la chevelure les soins les plus minutieux, et il est bien rare qu'elle ne présente aucun ornement, même chez les victimes immolées. Le mode d'ornementation de la tête paraît avoir indiqué la position sociale du personnage. Parfois la chevelure rappelle une perruque, mais en général elle est tressée avec des rubans, ornée d'anneaux, etc., et descend jusqu'aux épaules et au-dessous. D'autres ornements encore plus compliqués descendent jusqu'aux chevilles, et traînent même à terre; ils se terminent par quelque figure d'animal, un aigle, un tigre d'Amérique, un poisson. Un de ces ornements, que l'on rencontre partout, a la forme d'un cimeterre au fourreau.

Cette variété se remarque aussi dans l'ornementation de l'oreille, ce sont des anneaux, des disques bosselés, des glands, etc.; sur le cou, nous trouvons aussi tantôt un simple ruban, tantôt un double collier ou bien un anneau avec gland, ou un collier formé de plusieurs rangs de perles ou de pierres.

Généralement, un seul poignet est orné d'un bracelet en étoffe ou composé de rangs de pierres ou de perles de métal. L'autre main est enfermée dans un crâne humain ou dans une tête d'animal sauvage. Si ces crânes appartiennent aux victimes immolées, nous avons ici une preuve que l'on sacrifiait des animaux aussi bien que des êtres humains.

La taille, au-dessus de la hanche, est entourée d'une large ceinture raide, dont la partie supérieure ne touche pas le corps. Par derrière, cette ceinture offre habituellement une tête d'animal féroce aux mâchoires ouvertes; sur une sculpture (n° 2) cette tête d'animal est remplacée par une tête d'homme. Par devant, du bas de la ceinture descendent deux espèces d'écharpes; l'une entoure les cuisses; l'autre forme un nœud sur le devant. Ces ceintures sont de matière bien différentes. Dans un cas (n° 3) on croirait voir des feuilles et des fleurs; dans un autre, sur la sculpture qui représente un prêtre (n° 1), un serpent remplace l'écharpe. Une bandelette tressée et nouée remplace la ceinture sur la taille d'une victime immolée (n° 1).

Les ornements de la jambe méritent une attention spéciale. Une bandelette avec pendant pyriforme entoure la jambe droite au-dessous du genou dans les sculptures 1, 2, 4, 5, 6, 8. Partout, excepté dans le nº 9 où un personnage est assis sur un trône, un seul pendant est attaché à la bandelette, et la lisière inférieure de cette bandelette est garnie de six pendants. Cette circonstance me fait supposer que ce personnage devait être le chef, ou, pour employer un terme de blason, le grand maître d'un ordre, tandis que les autres personnages n'étaient que de simples chevaliers, ou des laïques. Ce même ornement se retrouve sur le cou d'une figure qui représenterait le soleil, ce qui indiquerait qu'il a existé un ordre en l'honneur du soleil et les membres de cet ordre auraient été chevaliers du soleil; et trouveraient leur pendant dans les Vierges du Soleil au Pérou.

Le port d'un insigne à la jambe au-dessous du genou est digne de remarque en ce qu'il rappelle l'ordre de la Jarretière en Angleterre. On ne peut supposer qu'une nation ait imité l'autre, mais nous avons ici une preuve frappante du développement d'idées et de pensées semblables chez des individus et des nations grandement séparées dans le temps et dans l'espace. Cette ressemblance nous est confirmée par ce fait que ces chevaliers ne portaient leur décoration que dans les fêtes et les cérémonies, ou lorsqu'ils adoraient leurs dieux; tandis que dans les occasions ordinaires, ils ne portaient comme le malade du nº 13, qu'une simple rosette à la place de l'insigne.

Le pied est protégé de bien des façons. A titre exceptionnel les deux pieds sont nus (nº 13) mais généralement, le bas du pied est protégé par une semelle qui se relève plus ou moins pour couvrir la partie supérieure du pied. Les doigts, à quelques exceptions près, ne sont pas garantis, et nulle part on ne voit les pieds recouverts de la même façon.

Parlons maintenant du goût artistique des sculpteurs de Santa-Lucia : c'est un indice de la civilisation supérieure qu'avait atteinte la nation à laquelle ils appartiennent. Dans la représentation des formes de la nature, nous attribuons la plus haute place aux nations qui imitent la nature de plus près dans ses manifestations les plus parfaites. C'est pour cette raison que nous attribuerions aux Grecs un très haut degré de culture, n'aurions-nous pas d'autre témoin de leur civilisation que les débris de leurs œuvres d'art, qui sans chercher à imiter la nature évitent le grotesque et la caricature.

Dans les sculptures de Santa-Lucia, la forme humaine se présente à nos yeux, non pas sous des traits disproportionnés, mais avec des contours réguliers et une expression remarquable dans le visage. L'observation de ces détails témoigne d'une étude intelligente du corps humain. Ce qui nous paraît grotesque, ne doit pas être attribué à une conception informe ou à un manque d'habileté, mais au genre d'ornementation, qui comporte une exubérance barbare. Si nous examinons les têtes des sculptures de Santa-Lucia, nous trouverons que, bien qu'elles possèdent toutes le nez recourbé si caractéristique des aborigènes de l'Amérique, elles n'ont point cependant de forme stéréotypée ; au contraire, ce caractère varie avec l'expression du visage, de manière à individualiser tout personnage représenté. Quelques-unes de ces figures ne manquent pas de charme, grâce à la douce et tranquille expression des traits; et l'une d'elles spécialement (n° 14) se rapproche de très près de notre sentiment de la beauté. La gravure a peine à rendre justice à l'original.

De même que tout art, pris en particulier, traverse diverses phases dans sa marche vers la perfection, de même dans l'ensemble des arts nous observons la même gradation. Ainsi la poésie lyrique et la poésie didactique occupent une place inférieure à la poésie épique, et le drame est au-dessus de toutes deux. Les conceptions dramatiques ne peuvent naître et ne peuvent être cultivées que chez une nation qui a passé par les autres phases. Les monolithes de Santa-Lucia montrent que leurs auteurs ont cultivé le sentiment poétique aussi bien que la sculpture ; car non seulement nous trouvons que ces monolithes présentaient des statues en même temps que des bas-reliefs, mais nous trouvons encore une preuve du degré d'élévation poétique auquel ils étaient parvenus. Toutes les scènes représentées sont dramatiques, et quatre d'entre elles sont allégoriques. Dans les deux sculptures qui représentent des malades, les personnages sont à n'en pas douter d'un rang élevé. L'un d'eux est visité par la mort sous la forme d'un squelette, qui rappelle au malade qu'il a vécu un certain nombre d'années, indiqué par les signes numériques, et que par conséquent le temps est venu pour lui de partir. Dans un autre cas (n° 14), le malade reçoit la visite d'un médecin, sous la figure d'un animal, qui lui rappelle également le petit nombre d'années qu'il a vécu, comme l'indiquent les signes numériques

dans l'intention sans doute de réjouir le malade en lui donnant l'espoir d'une prochaine guérison.

Dans les deux autres sculptures allégoriques, nous voyons un homme dévoré par un oiseau, peut-être l'oiseau du soleil, car il porte l'image du soleil sur la poitrine. Ce mythe se rencontre dans bien des pays qui n'ont pas eu de relations mutuelles.

Les progrès d'une nation peuvent, dit-on, se mesurer par ses conceptions religieuses. Si nous recherchons la phase à laquelle est parvenue l'évolution du sentiment religieux parmi la population de Santa-Lucia, nous trouverons qu'elle passait de l'adoration du soleil et des autres corps célestes au culte de l'homme — à l'anthropomorphisme.

Parmi les divinités que nous présentent ces sculptures nous trouvons bien encore le soleil et la lune, mais sous des formes humaines. Le corps n'est pas représenté dans son entier, mais seulement par sa partie supérieure, la plus noble. Dans les images des divinités on a conservé les traits de l'homme sans les défigurer par l'addition d'organes animaux ou d'attributs fantastiques.

Les sculptures prouvent, hélas ! que ceux qui les ont faites pratiquaient les sacrifices humains. Le mode d'immolation est tout particulier. Ce ne sont pas les entrailles de la victime que l'on offre aux dieux, ni le cœur arraché de la poitrine et jeté aux pieds de l'idole ; ici nous voyons la plus noble partie du corps, la tête, séparée du tronc et offerte à la divinité.

Enfin, la langue d'une nation et les méthodes de la représenter, sont des indications précieuses de son état de civilisation. On peut en dire autant du système de numération. On a bien souvent affirmé que les aborigènes de l'Amérique ne s'étaient nulle part élevés assez haut en civilisation pour avoir des caractères d'écriture et des signes numériques : cependant les sculptures de Santa-Lucia nous offrent des signes qui indiquent une espèce d'écriture chiffrée, d'une forme plus élevée que les hiéroglyphes. De la bouche de presque tous les êtres humains, morts ou vivants, sort un bâton à courbure variée, aux bords duquel sont fixés des nœuds. Ces nœuds sont différents de grandeur et de forme, et distribués de diverses manières le long des côtés du bâton, tantôt seuls, tantôt par deux ou

par trois, et dans ce dernier cas ils sont ou séparés ou réunis en feuilles de trèfle. Ce mode d'écriture indique non seulement que le personnage parle ou prie, mais il indique aussi les mots mêmes, la teneur du discours ou de la prière. Il est certain, que les bâtons par leurs courbures et leurs ornements, représentaient une prière bien connue que les prêtres pouvaient lire aussi facilement que ceüx qui connaissent le chiffre d'une dépêche peuvent en savoir le contenu. En outre, on peut présumer que les différentes courbes des bâtons servaient à indiquer la force et le rhythme, de même que le poète choisit des mètres variés dans le même but.

Dans les supplications adressées aux dieux par les êtres humains le bâton et ses nœuds ont une forme simple; dans les discours de la mort, les courbures sont angulaires ; mais les bâtons des divinités sont excessivement compliqués et sortent, non de la bouche, mais de la tête ou du cou. Ces bâtons présentent des courbures et des ramifications variées, et, outre les nœuds, diverses fleurs, des fruits, des emblèmes mythologiques y sont attachés.

Outre les modes d'écriture que je viens de citer, les sculptures offrent encore une autre manière de représenter les émotions et les aspirations qui ne peuvent s'exprimer par des mots. Ces signes se composent de lignes ou sillons ondulés naissant de la bouche (nos 3 et 14), ou de la ceinture (nos 2, 5, 6, 8) du suppliant, et s'unissant à leur extrémité supérieure, ou séparés, comme le signe conventionnel pour les flammes (nos 3 et 6). Les artistes de Palenqué ont exprimé une idée un peu similaire par une figure soufflant dans une corne d'où sortent également des lignes ondulées indiquant soit des airs de musique soit la respiration (Stephens, *Incidents of Travels*, C II, 354.) Outre ces manières d'exprimer la pensée il y a, comme je l'ai déjà dit, des hiéroglyphes; ce sont en général des cercles renfermant une tête d'animal ou un trèfle à pointe.

Pour les signes numériques, il est évident que l'origine de leur système, quelle qu'en fût la valeur, était indiquée par un cercle, ce même signe qui représente zéro dans notre système de numération. Une simple ligne horizontale peut être prise pour l'unité, deux barres croisées comme dans l'X romain signifient quelque autre valeur et des lignes plus courtes que l'unité indiquent peut-être des fractions de l'unité. On s'est demandé bien des fois si les anciens habitants de l'Amérique Centrale ont eu des rapports avec les

nations civilisées de l'Europe; le système de numération dont il vient d'être parlé jette quelque lumière sur cette question. Il est évident que, si par accident ou à dessein, les Égyptiens, les Phéniciens, les Juifs ou quelque autre peuple avaient importé leur civilisation en Amérique, il en serait resté quelque trace dans ces signes numériques.

Il est encore une question bien plus intéressante et plus importante : les sculpteurs des monolithes de Santa-Lucia appartenaient-ils aux nations qui occupaient la partie nord de l'Amérique Centrale et du Mexique à l'époque où ces pays furent découverts? En comparant les deux peuples sous le rapport des caractères ci-dessus mentionnés, nous nous approcherons de la vérité. En habileté mécanique, il y avait peut-être quelque différence entre les deux peuples, car les Mexicains sont d'habiles mécaniciens. On observe une différence plus accentuée dans les œuvres d'art exécutées par les uns et les autres. Les sculpteurs de Santa-Lucia ont surpassé dans le dessin ceux du Mexique. Les artistes mexicains n'avaient pas fait de progrès dans la représentation humaine non associée à des additions grotesques, tandis que ceux de Santa-Lucia connaissaient à fond cette branche de la sculpture.

On peut observer une différence semblable dans les connaissances scientifiques des deux peuples. Les Mexicains observaient les cieux, mais l'astronomie est la plus jeune des sciences; les habitants de Santa-Lucia avaient une connaissance approfondie de la forme humaine, qui était complètement négligée chez les Mexicains. Ils diffèrent encore davantage au point de vue religieux. Les Mexicains n'étaient pas arrivés à regarder leurs dieux comme la nature humaine ennoblie. C'étaient les passions violentes de l'homme, le principe destructeur qu'ils craignaient dans leurs dieux, et leurs images étaient un composé de ce qu'il y a de plus laid et de plus repoussant.

Les deux peuples avaient la cruelle coutume d'immoler des victimes humaines, mais ils différaient dans la manière d'exécuter la victime. Les Mexicains la plaçaient sur une table de sacrifice de forme oblongue, dont le sommet était arrondi de manière à faire ressortir la poitrine. La poitrine, une fois ouverte, le cœur était arraché et jeté aux pieds de l'idole. Les habitants de Santa-Lucia tranchaient la tête de la victime, ce qui se faisait probablement sur un autel cylindrique, au sommet duquel était une excavation profonde de 2 pouces et 1/2 et destinée sans doute à recevoir le

sang. Cette pierre de sacrifice ressemble à une autre pierre trouvée dans l'île de Santorin et dont se servaient autrefois les Grecs [1]. La tête tranchée était placée sur un petit autel comme une offrande à la divinité.

La preuve la plus frappante de la dissemblance de ces peuples nous est donnée par leur écriture. Les Mexicains ne connaissaient que l'écriture figurative, qu'ils employaient de la manière la plus grossière. Ils représentaient par une action l'objet de la pensée à communiquer. J'ai déjà décrit la façon dont les habitants de Santa-Lucia communiquaient leurs idées, et cette manière diffère assez de celle des Mexicains pour prouver leur disparité.

[1] *Il Costume antico e moderno*, etc., Dr Giulio Ferraris, Firenze, 1826, VII, Tar. 9.

TABLE DES MATIÈRES